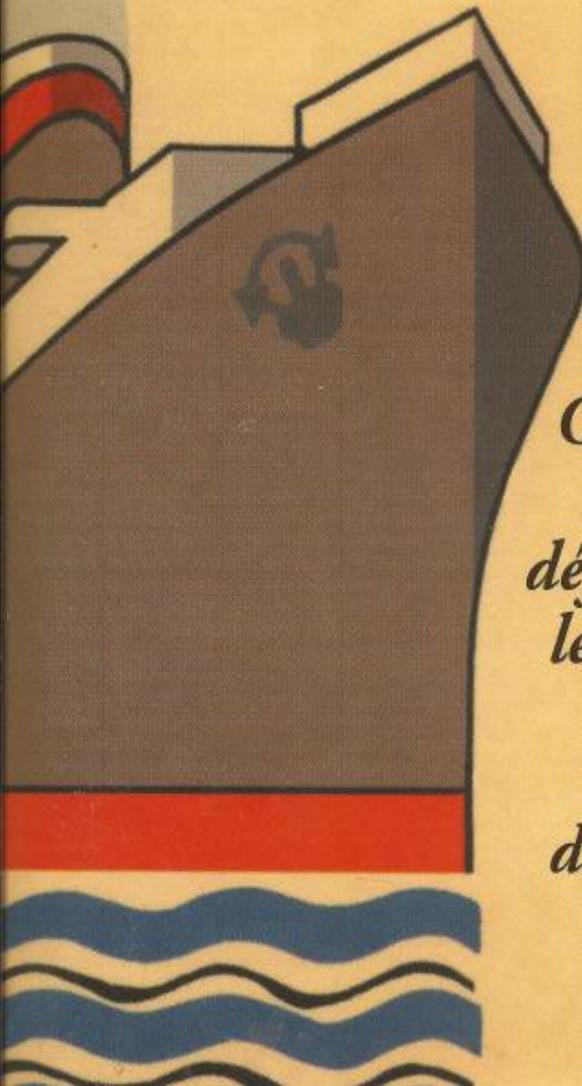


Le
LIVRE
de
POCHE

CHARLES
BUKOWSKI

Illustrations de Robert Crumb



*Le
Capitaine
est parti
déjeuner et
les marins
se sont
emparés
du bateau*

Texte intégral

LE CAPITAINE EST PARTI DÉJEUNER ET LES MARINS SE SONT EMPARÉS DU BATEAU

Charles Bukowski, Hank pour les amis, est né en 1920, à Andernach, en Allemagne. Il ne découvre l'Amérique qu'à deux ans, lorsque ses parents émigrent à Los Angeles, avec l'espoir de faire fortune. De gifles en coups de lanière, son enfance n'en est pas moins réglée à la prussienne et son adolescence s'achèvera, raconte-t-il, lorsque, complètement ivre, il mettra son père K.O. Postier, magasinier, employé de bureau, Hank n'exercera que des petits métiers. Misère et médiocrité, taule à l'occasion. Pour échapper à un univers qu'il refuse autant qu'il le fascine, il boit et court les filles. Il écrit des poèmes d'abord, qui l'imposeront comme le successeur de Kerouac et de Ginsberg, puis des romans, des chroniques et des nouvelles. Il ne s'arrête d'écrire que pour boire et chercher une fille.

Les œuvres de Bukowski traduites en français sont les *Contes de la folie ordinaire*, portés à l'écran par Marco Ferreri avec Ben Gazzara et Ornella Mutti, *Les Nouveaux Contes de la folie ordinaire*, *L'amour est un chien de l'enfer*, *Women*, *Au sud de nulle part*, *Factotum*, *Souvenirs d'un pas grand-chose*, *Le Postier*, *Mémoires d'un vieux dégueulasse*, *Je t'aime*, *Albert*, *Hollywood*, *Pulp*, *Jouer du piano ivre jusqu'à ce que les doigts saignent (poèmes)*, *Le Ragoût du septuagénaire* et *Avec les damnés*. Charles Bukowski est décédé en 1994.

CHARLES BUKOWSKI

***Le capitaine
est parti déjeuner
et les marins
se sont emparés
du bateau***

Traduit de l'américain par Gérard Guégan
Illustrations de Robert Crumb

GRASSET

Titre original

THE CAPTAIN IS OUT TO LUNCH
AND THE SAILORS HAVE TAKEN OVER THE SHIP
Black Sparrow Press, Santa Rosa, 1998

ILLUSTRATIONS © Robert Crumb, 1998.

© Linda Lee Bukowski, 1998.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 1999, pour la traduction
française.



28.8.91 23 h 28

Bonne journée aux courtines, moins cinq, bordel, que je ramasse le gros paquet.

Pourtant, là-bas aussi, on s'ennuie, même quand on gagne. Singulièrement entre deux courses, trente grosses minutes durant lesquelles votre vie fait eau de toutes parts. Là-bas aussi, les gens ont des gueules d'enterrement et des démarches d'automate. N'empêche que je m'incrute parmi eux. Car où pourrais-je aller ? Dans un musée, peut-être ? Vous ne me voyez tout de même pas calfeutré chez moi, jouant toute la journée à l'écrivain ? Avec un foulard de soie autour du cou ? J'ai connu un poète qui s'évertuait à ressembler à un clodo. Plus un seul bouton à sa liquette, du vomi sur le falzar, des lacets jamais noués, et le tif dans l'œil, sauf qu'il portait une longue écharpe immaculée. Signe qu'il était artiste. Sa production ? Mieux vaut passer l'éponge...

Quand je suis rentré à la maison, j'ai piqué une tête dans la piscine avant de me plonger dans le Jacuzzi. Mon âme est en danger. L'a toujours été.

Puis, tandis que descendait la douce lueur du soir, je me suis posé sur le canapé à côté de Linda, mais voilà qu'on s'est mis à taper à la porte. Linda est allée voir.

« Tu ferais bien de venir, Hank...

Pieds nus, en peignoir de bain, j'ai trottiné jusqu'à la porte. Ils étaient trois un blondinet, une pisseuse large des hanches et sa copine dans la moyenne.

« Ils voudraient un autographe...

— Je ne reçois personne, ai-je rafalé.

— Votre autographe nous suffit, a rétorqué le blondinet. Promis, ensuite on vous fiche la paix.

Là-dessus il a porté la main à sa bouche pour étouffer un fou rire. Les filles, elles, se contentaient de me dévisager.

« À moins que je me trompe, aucun de vous n'a de quoi écrire, stylo ou morceau de papier.

— Oh, s'est exclamé le blondinet en retirant sa main de la bouche, on va revenir avec un livre ! Et, s'il le faut, à une heure plus appropriée...

En peignoir de bain. Les pieds nus. Peut-être que ce jeunot a cru que j'étais du genre excentrique. Et sans doute le suis-je.

« Ne rappliquez pas le matin, en tout cas », ai-je grogné.

Je les ai suivis du regard pendant qu'ils s'éloignaient, puis j'ai refermé la porte...

À présent, je suis au premier et j'écris ce que vous venez de lire. Ces gens-là, il faut les traiter sans ménagement, sinon ils finissent par grouiller autour de vous. Ce n'est pas toujours facile de leur barrer le passage, on frise l'insoutenable parfois. Il y en a tant qui s'imaginent que vous allez pour une raison ou une autre les inviter à boire toute la nuit en votre compagnie. Je préfère me noircir

tout seul. Un écrivain n'a de devoirs qu'envers son travail. Il ne doit rien à son lecteur sinon de lui permettre de lire, imprimé, ce qu'il a écrit. Et le pire, c'est que nombre de ceux qui tapent à votre porte n'ont jamais ouvert un de vos livres. Ils ont juste entendu parler de vous. Le meilleur lecteur ou, pour tout dire, le meilleur être humain, mâle ou femelle, est celui qui vous gratifie de sa non-présence.

29.8.91 22 h 55

Bide, aujourd'hui, aux courses, comme si ma putain de vie ne devait être qu'une suite de hauts et de bas. Chaque jour, pourtant, je me rends là-bas. N'adressant la parole à personne, excepté aux employés. Probable que je souffre de quelque mal incurable. Saroyan a creusé sa tombe aux courses. Fante l'a fait au poker, et Dostoïevski à la roulette. Or l'argent, à moins d'en être cruellement dépossédé, ne suffit pas à l'expliquer. J'entends encore cet ami joueur me dire « Gagner ou perdre ne compte pas, l'essentiel est de jouer. » Je ne sous-estime pas le pouvoir de l'argent. J'en ai eu si peu pendant fort longtemps. Je sais ce que veulent dire le toc, toc du proprio à la porte et une nuit de mauvais sommeil sur un banc public. Deux choses seulement clochent avec l'argent en avoir trop ou pas assez.

Là-bas, aux courses, nous trouvons en permanence de quoi nous détruire à petit feu. Car nous redécouvrons combien il est facile, emporté par cette foule qui erre dans les ténèbres, de miser son va-tout avant de tirer sa révérence. L'hippodrome est un résumé de la condition humaine la vie ferrailant contre la mort jusqu'à l'ultime défaite. Personne n'en sort vainqueur, tout au plus cherchons-nous à obtenir un sursis, un instant de répit avant d'être précipités dans le brasier. (Merde, je viens de me brûler le bout des doigts avec mon mégot alors que je

m'engluais dans la nausée. Voilà en tout cas qui réveille, et qui me sort de cet état sartrien !) Bon sang, nous avons tous besoin de gaieté, tous besoin de nous divertir. Aussi loin que je me souviens, je n'ai eu de cesse que de multiplier les occasions de me fendre la gueule, que d'agir avec excès en toutes choses, mis à part dans l'écriture. En sorte que j'écris désormais sans arrêt, que je ne m'accorde plus aucune pause et que, plus je vieillis, plus je noircis de la copie tandis que la Grande Faucheuse m'entraîne dans une dernière valse. Et elle sait y faire, la garce. Mais ça en vaut la peine. Un jour viendra où ils diront « Bukowski est mort », je serai alors redécouvert, et on m'accrochera à quelque fronton illuminé. Et ça m'apportera quoi ? Les vivants n'ont pas inventé plus stupide que l'immortalité. Alors, comprenez-vous pourquoi les courses me bottent ? Tout y est tracé au cordeau. Entre l'épouvante et l'émerveillement. Le dernier chant de l'Oiseau-bleu. Je n'emploie ce vocabulaire suggestif que parce que je continue de jouer quand j'écris. Je laisse aux autres – ils sont si nombreux – la pondération. Ils étudient, enseignent et se plantent. La convention ayant vite étouffé leur flamme intérieure.

Ici, au premier étage, je me sens revivre en face du Macintosh. Mon fidèle compagnon.

La radio diffuse du Mahler. En voici un qui décolle avec facilité quoiqu'il prenne tous les risques – un seul ne lui suffisant que rarement. Et, dans la seconde d'après, le voici encore qui monte sans faiblir à l'assaut des cimes.

Merci, Mahler, je te dois énormément et jamais je ne pourrai te le revaloir.

Je fume et je bois beaucoup trop mais je ne peux écrire au même rythme, je laisse doucement monter la pression, puis j'enclenche la vitesse supérieure, et ça vient, tout en se mélangeant à du Mahler. Mais il m'arrive aussi d'avoir besoin de décompresser. Prends ton temps, me dis-je, va t'allonger, observe tes neuf chats, ou descends rejoindre ta femme sur le canapé. Il n'y a pas que les courses et le Macintosh. Et du coup je mets mon clignotant, je freine, et je gare cette putain de bécane. Des gens ont écrit que mes livres leur avaient permis d'aller de l'avant. Moi aussi, tout ça m'a aidé. Livres, courses et chats.

Mon bureau s'ouvre sur un petit balcon, et par sa porte vitrée je peux voir les lumières des voitures sur l'autoroute du Port, jamais elles ne s'éteignent, long ruban incandescent, sans début ni fin. Toute cette humanité en marche ! Vers où se dirige-t-elle ? Que pense-t-elle ? Ne sait-elle pas que nous courons tous à la mort ? Quelle mauvaise farce ! Voilà qui devrait nous faire aimer notre prochain, mais, non, on s'y refuse. Les banalités quotidiennes nous accablent et nous terrorisent, et le néant nous dévore.

Continue, Mahler ! Grâce à toi, cette nuit s'annonce merveilleuse. N'arrête pas, fils de pute ! N'arrête pas !

11.9.91 1 h 20

Il faut que je me coupe les ongles de pieds. Voilà deux semaines déjà que je me sens à l'étroit dans mes chaussures. Et quoique je n'en ignore pas la raison, je ne trouve pas un moment pour y remédier. Je suis constamment à la bourre, le temps passe et je trépasse. Bien sûr, si je me tenais à l'écart des champs de courses, j'aurais du temps à revendre. Ma vie durant, je me suis battu afin que me soit accordée cette minute supplémentaire qui me permettrait de mener à bien mes projets. Il y aura toujours eu ceci ou cela pour m'empêcher de me réaliser.

Si je souhaite me couper cette nuit les ongles de pieds, il va me falloir déployer une énergie considérable. Oui, d'accord, je sais qu'il existe des malheureux qui crèvent d'un cancer, ou qui dorment dans la rue avec pour seul toit un carton d'emballage, tandis que je débloque sur un sujet si trivial. Ce faisant, j'adhère probablement plus au monde réel que n'importe quel zombie se tapant, chaque année à la télé, cent soixante-deux parties de base-ball. J'ai vécu dans la poubelle, je n'en suis toujours pas sorti, aussi rengainez vos airs supérieurs. C'est miracle – et je m'en félicite – que je sois encore vivant à 71 ans et que je blablate sur mes ongles de pieds.

J'ai lu les philosophes. Ce sont de curieux personnages, ni moroses ni émasculés, de vrais joueurs. Descartes, par exemple, à peine entre-t-il dans la partie qu'il fait monter les enchères nos prédécesseurs n'ont dit que des conneries. Et d'affirmer que les mathématiques constituent l'indiscutable moyen de découvrir la vérité. Beauté de *la mécanique*. Puis rapplique Hume qui conteste toute approche scientifique de la connaissance. Après quoi, c'est au tour de Kierkegaard d'abattre son jeu « J'enfonce mon doigt dans le cours de ma vie – il ne sent rien. Quel est mon avenir ? » Et enfin survient Sartre qui proclame l'absurdité de toute existence.

J'adore ces mecs. Ils ébranlent l'univers. Mais d'avoir pensé de la sorte leur a-t-il évité les migraines ? Le dépôt de tartre sur les dents ? Quand vous prenez ce genre d'hommes et que vous les opposez aux figures que je vois déambuler dans les rues ou gameler dans les cafétérias ou parader à la télé, la différence me paraît si gigantesque que quelque chose se déchire en moi, comme si l'on me décrochait des coups de latte dans le bide.

En vérité, ce n'est pas encore cette nuit que je me couperai les ongles des pieds. Je ne suis pas timbré bien que je ne sois pas non plus dans la norme. Il se peut même que j'aie une araignée au plafond. Reste que, lorsqu'il fera jour et que sonneront 14 heures, le départ de la première course sera donné à Del Mar. Je joue tous les jours, je parie dans toutes les courses. Sur ce, je vais aller me pieuter, les rasoirs que j'ai au bout des pieds n'auront qu'à labourer mes jolis draps. Bonne nuit !

12.9.91 23 h 19

Pas de courses aujourd'hui. Sentiment étrange de revenir à la norme. Je comprends pourquoi Hemingway avait besoin des corridas, il s'y voyait comme dans un miroir, et il se rappelait alors à quoi ressemblait la mort et de quelle manière elle surgissait. Il nous arrive quelquefois de l'oublier, essentiellement quand nous nous contentons d'acquitter nos factures de gaz, de payer nos pleins d'essence, etc. La plupart des humains ne sont pas prêts à affronter la mort – la leur pas plus que celle de n'importe qui. Elle les traumatise, les panique. Comme si le ciel menaçait soudain de leur tomber sur la tête. Diable, quel manque d'organisation ! Ainsi, moi, je transporte la mort dans ma poche gauche. De temps à autre, je l'en ressors et l'interpelle : « Salut, beauté, ça boume ? Dis, pour quelle date m'as-tu prévu ? Toute façon, je serai au rendez-vous.

Se lamenter sur un cadavre est aussi inconséquent que de verser des larmes sur une fleur qu'on vient de couper. L'horreur, ce n'est pas la mort mais la vie que mènent les gens avant de rendre leur dernier soupir. Ils n'ont aucune considération pour elle et ne cessent de lui pisser, de lui chier dessus. Des copulateurs sans conscience. Ils ne s'obsèdent que sur la baise, le cinoche, le fric, la famille, tout ce qui tourne autour du sexe. Sous leur crâne, on ne trouve que du coton. Ils gobent tout, Dieu comme la patrie, sans jamais se poser la moindre question. Mieux,

ils ont vite oublié ce que penser voulait dire, préférant abandonner à d'autres le soin de le faire. Du coton, vous dis-je, plein le cerveau ! Ils respirent la laideur, parlent et se déplacent de manière tout aussi hideuse. Faites-leur donc entendre de la bonne musique, eh bien ils se gratteront l'oreille. La majeure partie des morts l'étaient déjà de leur vivant. Le jour venu, ils n'ont pas senti la différence.

Vous voyez, sans les chevaux je perds mon sens de l'humour. S'il est pourtant une chose que la mort ne supporte pas, c'est qu'on la traite par la dérision. Résultat, le vrai rieur fera longtemps la meilleure cote. Or je ne me suis pas bidonné depuis trois, voire quatre semaines. Y a un truc qui est en train de me dévorer tout cru. Je m'arrache presque la peau, je me tortille comme un ver, je regarde autour de moi, cherchant à identifier l'ennemi. Mais le Chasseur est malin. On ne peut le voir. Ou la voir.

Ce Mac doit repasser chez son vendeur. Inutile que je vous accable de détails. Un de ces quatre, j'en saurai sur l'ordinateur plus que l'ordinateur lui-même. N'empêche que, pour le moment, il me le met profond.

Deux éditeurs de ma connaissance se prétendent offensés par l'existence des ordinateurs. J'ai là les lettres dans lesquelles ils vitupèrent tout ce qui a trait au traitement de textes. Leur violence est pour le moins déconcertante. Du pur enfantillage. Loin de moi cependant l'idée que l'ordinateur puisse écrire à ma place. En serait-il d'ailleurs capable que je me priverais de ses services. Notre duo éditorial ne fait pas dans la demi-

mesure. Pour eux, c'est simple, on perd son âme en face d'un écran. Farceurs, va ! Où ne la perd-on pas ? Lorsque, comme moi, on n'est pas ennemi des commodités, pourquoi mépriser l'ordinateur s'il permet d'aligner deux fois plus de mots sans que la qualité de l'ensemble en pâtisse ? Au reste, je ne commence à écrire qu'après avoir décollé tous réacteurs allumés. Ou après avoir extrait de ma poche gauche la mort que je jette alors contre le mur avant de la rattraper au rebond.

Ces éditeurs s'imaginent qu'un auteur ne laisse parler son âme que s'il pisse le sang en acceptant d'être crucifié. Ils vous veulent à moitié dément, la bave aux lèvres. Pour ce qui est de passer à la croix, j'ai déjà fait plus d'un plein, mon réservoir déborde. Quoique j'essaie de m'en tenir à distance, tout me laisse à penser que j'y retournerai incessamment sous peu. Et pas qu'une fois. Aussi est-ce bien volontiers que je leur cède mon tour, qu'ils y grimpent, et je les en complimenterai. La souffrance ne crée pas l'œuvre, seul l'écrivain la crée.

Il n'en demeure pas moins que je vais devoir me séparer quelque temps de ma bécane et que, lorsque ces éditeurs découvriront mes pages dactylographiées à l'ancienne, ils s'exclameront « Youpee, Buko a retrouvé son âme. Sa merde a meilleure allure. »

Après tout, que serions-nous sans éditeurs ? Non, correction, que feraient-ils sans nous ?

13.9.91 17 h 28

Hollywood Park est fermé. Restait la solution Pomona qui m'aurait obligé à me taper jusque là-bas cette circulation d'enfer, vu qu'on ne prend les paris que sur place. Je me suis donc rabattu sur Los Alamitos et ses nocturnes. L'ordinateur n'aura fait qu'un petit tour chez le réparateur, sauf qu'il n'a pas tardé à refuser de corriger mes modifs. Voilà ce que c'est que de bidouiller un logiciel en essayant de l'améliorer. Je vais devoir rappeler le spécialiste, et quémander son aide « Je m'en sors comment, maintenant ? » Aucun doute qu'il me répondra « Réinstallez votre programme sur le disque dur. » Rien ne me surprendrait moins si je finissais par tout effacer. À l'affût derrière mon dos, la machine à écrire se fait aguicheuse « Retourne-toi, je suis libre. »

Il y a des soirées où ce bureau est le seul endroit duquel je ne voudrais pas ressortir. Cependant, je suis sur le point de lever le camp, car je me sens comme un rouage qui tourne à vide. Bien entendu, si je me mettais à boire, je cracherais bientôt des flammes et ferais danser les mots sur cet écran, mais, impossible, il me faut être en forme demain pour aller chercher, en début d'après-midi, la sœur de Linda à l'aéroport. Elle vient nous rendre visite. Récemment, elle a décidé de ne plus s'appeler Robin mais Jharra. Les femmes, en vieillissant, aiment changer de prénom. Pas toutes, je le concède, mais la plupart. Une

supposition que les hommes les imitent, que se passerait-il si je téléphonais à un pote ?

« Salut, Mike ! C'est Géranium.

— Qui ?

— Géranium. Anciennement Charles, mais à présent Géranium. Je ne supportais plus qu'on m'appelle Charles.

— Va te faire enculer, Géranium. »

Et Mike raccrocherait...

Vieillir est très étrange. Pour l'essentiel, parce qu'on passe son temps à se répéter qu'on se décatit, qu'on décline. Ainsi, à chaque fois que je me retrouve sur l'escalator d'Hollywood Park, je ne peux m'empêcher de m'examiner dans l'un des miroirs latéraux. Au vrai, je n'y vais pas franco, je l'attaque de biais, par en dessous, avec un demi-sourire prudent. Eh bien, rassure-toi, c'est moins désastreux que tu l'avais imaginé, même si tu ressembles à une bougie qui aurait perdu sa mèche. Tant pis ! T'as quand même baisé les dieux et fait la nique à la marche du temps. Logiquement, on aurait dû t'enterrer voilà trente-deux ans. Je me suis offert un rab d'atmosphère, un surplus de coups de périscope sur l'inhumaine comédie. Or plus l'écrivain vieillit et meilleur il devrait être, compte tenu qu'il en a vu, enduré, perdu davantage, et que désormais il est dans l'intimité de la mort. Ce dernier point constituant à lui seul un indéniable avantage. Sans compter que la page blanche, au format 21×29,5, pourrait bien encore réserver des surprises. Le jeu n'est jamais terminé. Il suffit de se remettre en mémoire les deux, trois

choses que les frangins ont dites avant nous. Jeffers, par exemple : « Sois en colère dès le lever du jour. » Ou Sartre « L'enfer, c'est les autres. » Bien vu, en plein dans le mille. Je ne suis jamais seul pour autant. Le mieux étant, selon moi, de vivre sa solitude au contact des multitudes.

Sur ma droite, la radio est en train de me régaler de musique classique. La nuit, il m'arrive d'en écouter trois à quatre heures d'affilée alors que je m'active ou que je me tourne les pouces. C'est ma drogue, elle me nettoie de toute l'ignominie de la journée. Seuls, les compositeurs classiques me rendent ce service. Ni les poètes ni les romanciers, ni même les auteurs de nouvelles. Tous des truqueurs. Entre nous, la littérature semble avoir partie liée avec l'imposture. De quelle façon ? Eh bien, de tous les artistes, les écrivains sont les plus difficilement cernables, tant dans leur production que dans leur être. J'ajoute que leur vie déçoit plus encore que leur œuvre, et que c'est cela qui en fait d'aimables filous. Mais pourquoi « aimables » ? Pourquoi pas « lamentables » ? Disons qu'ils sont tout à la fois d'aimables et de lamentables filous. D'où le plaisir que l'on prend à débiter tel ou tel d'entre eux. À commencer par moi, n'est-ce pas ?

Depuis l'âge de mes 20 ans, mon style n'a guère évolué et, s'il s'est amélioré, ce n'est que dans d'infimes proportions. Mais alors pourquoi ai-je dû attendre d'avoir 51 ans avant de pouvoir payer mon loyer avec mes droits d'auteur ? Autrement dit, pourquoi a-t-on tant tardé à me reconnaître quelque talent puisque je n'ai pas changé de manière ? Était-il nécessaire que je me morfonde en

attendant que le monde consente à faire attention à moi ? Et maintenant, à supposer qu'on m'ait remarqué, où en suis-je ? Assez proche de la décrépitude, si vous voulez le savoir. N'allez pas croire que, la chance ayant tourné, j'ai attrapé la grosse tête. Oui, je sais, on n'a jamais vu un vaniteux se reconnaître pour tel. N'empêche que je suis loin d'être satisfait de mon sort. Quelque chose me ronge de l'intérieur, une saloperie que j'ai du mal à contrôler. Il suffit que je me retrouve sur un pont au volant de ma voiture pour que je songe au suicide. Même réaction au bord de l'océan, ou sur les rives d'un lac. Certes, ça ne dure pas. Juste un flash foudroyant SUICIDE. Un fulgurant rayon lumineux. Que l'obscurité engloutit aussitôt. Comme si une force inconsciente m'empêchait de sauter le pas. Suis-je assez explicite ? Sinon, traitez-moi de jobard. Ce qui n'aurait rien de marrant, les mecs. Idem quand il me semble que je tiens un bon poème. S'interpose alors une glissière de sécurité qui m'interdit d'en rajouter. J'ignore de quelle façon se comportent les autres mais, moi, le matin, quand je me penche pour me chausser, je soupire « Oh, Seigneur tout-puissant, que me réserves-tu aujourd'hui ? » La vie m'a écrabouillé, on ne s'est pas très bien entendus, nous deux. Elle ne m'a accordé que des bouts de rôle, jamais le haut de l'affiche. Moyennant quoi, la merde, je l'ai bouffée seau après seau. Aussi que les asiles et les prisons débordent de pensionnaires et que les rues soient noires de monde ne m'a-t-il jamais étonné. Je préfère observer mes chats, ils font chuter ma tension. Me redonnent un moral d'acier. Ne me fourrez pas dans une

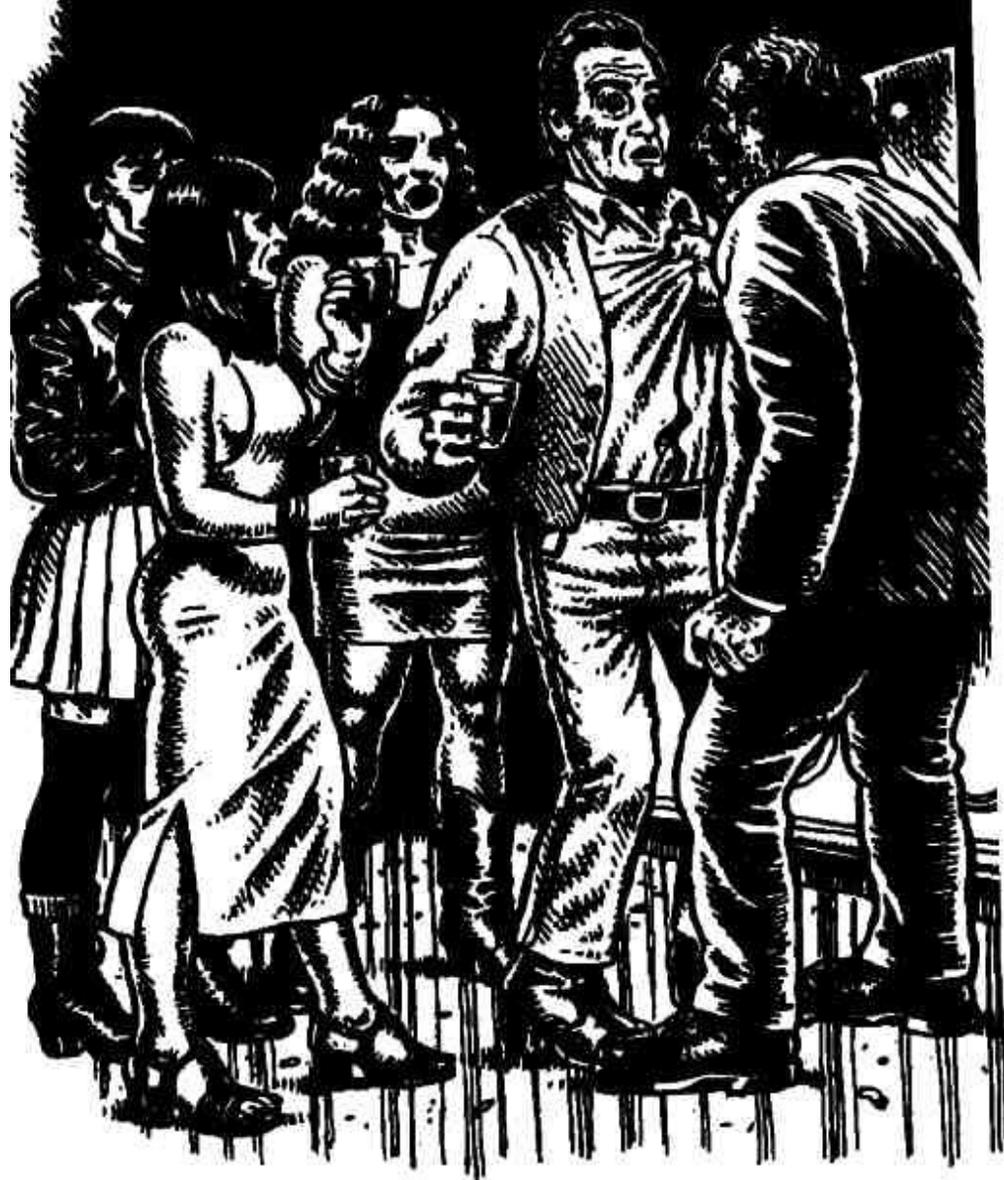
pièce remplie à ras bords d'êtres humains. Jamais. Et moins encore un jour férié. S'il vous plaît.

J'ai appris qu'on avait retrouvé en Inde le corps de ma première épouse et qu'aucun membre de sa famille ne l'avait réclamé. Pauvre femme ! Une paralysie de la nuque l'empêchait de mouvoir son cou. Excepté ce détail, elle était d'une grande beauté. Je n'ai pas dit non lorsqu'elle a voulu divorcer. Je n'étais ni assez prévenant ni assez énergique pour assurer son salut.

J'IGNORE DE QUELLE FACON SE
COMPORTENT LES AUTRES MAIS, MOI,
LE MATIN, QUAND JE ME PENCHE
POUR ME CHAUSSER, JE SOUPIRE :
« OH, SEIGNEUR TOUT-PUISSANT,
QUE ME RÉSERVES-TU
AUJOURD' HUI ? »



**« JEIN, QUE ÇA LA POURRAIT MAL SI UN
VIEUX SCHNOCK DE 71 BALAIS TE METTAIT
LE NEZ DANS TA MERDE DEVANT TOUT
CE POPULO ? »**



21.9.91 21 h 27

La nuit dernière, je me suis rendu à une avant-première cinématographique. Tapis rouge. Flashes qui crépitent. Et ensuite pince-fesses. Non, correction, deux pince-fesses. J'avais un mal de chien à suivre les conversations. Trop de monde. Trop de boucan. Au premier de ces raouts, un trentagénaire aux yeux globuleux et sans vie m'a cornaqué jusqu'au comptoir. Encore maintenant, j'ignore ce qu'il fichait là. Ou ailleurs. Il y en avait plein des comme lui. Trois nanas assez sexy lui filaient le train et, à l'entendre, elles adoraient souffler dans le poireau. Tout sourire, elles n'avaient qu'un mot à la bouche « Voui, voui, voui... » Du coup, on n'a causé que de la chose et de ce qui en découle. Tant et si bien que je me suis vite demandé si je n'étais pas le dindon de quelque mauvaise farce. Jusqu'au moment où j'ai décidé que c'était marre. Mais pas le frimant qui a continué, façon vendeur à la sauvette, de me corner aux oreilles que ses copines étaient des virtuoses de la flûte. Je sentais son haleine sur mon visage, et plus ça allait et plus il se collait à moi. Brusquement, j'ai tendu le bras et l'ai chopé par le haut de sa chemise, limite de la lui déchirer, et je lui ai secoué les puces « Hein, que ça la foutrait mal si un vieux schnock de 71 balais te mettait le nez dans ta merde devant tout ce populo ? » Suite de quoi, je l'ai lâché. Il s'est illico cassé à l'autre bout du comptoir, avec les trois

pipeuses dans son sillage. Du diable si je parviens, même après y avoir réfléchi, à donner du sens à cet incident !

Je dois avoir le cuir trop râpé pour fréquenter les cocktails et faire des phrases sur n'importe quoi. Les humains que je croise sur les champs de courses et les autoroutes, dans les stations-service, les supermarchés et les cafétérias, etc., me suffisent amplement. Leur indifférence me sied. Alors que, dans un cocktail, je me fais l'effet d'être maso, même si on me sert à boire gratos. Ça ne marche jamais pour moi. Je suis trop fragile pour me soumettre à pareille épreuve. Les gens me pompent. Je ne recharge mes batteries qu'en les fuyant. Où suis-je le mieux, sinon tassé sur mon fauteuil, un *beedie* au coin des lèvres et l'œil rivé à l'écran ? Rencontrer un être d'exception, ou même pas trop nul, tient du miracle. En règle générale, l'inconnu qui vous aborde fait plus que vous prendre la tête, il vous laisse sur le carreau. De quoi vous transformer en vieil atrabilaire que tout exaspère. Ce pouvoir de nuisance est à la portée du premier venu, et comme ils sont légion, au secours !

Je ne réclame qu'une bonne nuit de sommeil. Sauf qu'une fois couché je ne trouverai rien de palpitant à lire. Hormis les quelques grands anciens auxquels j'ai déjà fait un sort, c'est le désert. Le fond de l'air est stérile. Voilà qui devrait m'obliger à me remettre à l'ordinateur. Mais, dans mon lit, je me dis que ça peut attendre demain. Faux, car au matin je suis repris par la routine. J'en ai pourtant soupé de jouer les voyeurs à ma fenêtre, de changer les lames de mon rasoir, d'étudier les pronostics hippiques,

ou d'écouter les messages sur le répondeur. D'autant que le téléphone sonne surtout pour ma femme. Pour moi, seul le glas sonnera.

Dormir, dormir. Je dors sur le ventre. Vieille habitude. J'ai vécu si longtemps avec des furieuses. Aussi me fallait-il protéger les bijoux de famille. Dommage que le montreur de suceuses n'ait pas relevé le défi. J'étais bien parti pour le démolir. On m'aurait applaudi à tout rompre. Allez, bonne nuit.

25.9.91 Minuit 28

Quelle nuit horriblement étouffante, piégés dans leur fourrure les chats l'ont mauvaise, ils me regardent dans le blanc des yeux mais je ne peux leur venir en aide. Linda est de sortie, invitée à deux soirées. Elle a besoin de bouger, besoin de parler à la terre entière. Je n'ai rien contre sinon que, pour se rapatrier, elle conduit souvent avec un coup dans le nez. Je ne suis pas un bon convive, le bla-bla-bla n'a jamais été ma tasse de thé. Je déteste échanger des idées – ou des émotions. J'habite un bloc de granit. Et je ne souhaite pas en déménager, car il est garanti toutes agressions. Ça fait une éternité que je m'y tapis. Grâce à quoi, j'ai pu résister à mes parents, à l'école, puis à l'envie de devenir un citoyen modèle. J'ai d'ailleurs dû naître dedans puisque, dans mon souvenir, je ne me vois nulle part ailleurs. Personne ne m'a aidé à façonner cette forteresse de pierre à mon image. Et c'est très bien ainsi.

Tenir son journal en y consignait la moindre de ses pensées dénonce son médiocre. Moi-même, je ne m'y suis résolu que sur la pression d'un tiers, en sorte que je ne suis même pas un authentique médiocre. Mais sans que je puisse l'expliquer il ne m'en coûte aucun effort. Ça vient tout seul. Comme une coulée de merde jaillissant du cratère.

Il se passe un drôle de truc avec les courses de chevaux que je ne parviens pas à analyser. Serait-ce que j'en perds le goût ? Pas plus tard que cet après-midi, je me suis retrouvé à Hollywood Park où je comptais bien parier sur les treize courses se déroulant à Fairplex Park. Or, dès la fin de la septième, je m'étais déjà fait 72 dollars de mieux. Et voilà que je me dis ça change quoi ? Est-ce que ça va t'enlever les poils blancs de tes sourcils ? Ou faire de toi un chanteur d'opéra ? Réfléchis, que veux-tu ? Jouer gros jeu, et empocher, disons, dix-huit pour cent de tes mises ? Tu es en train d'y arriver. Ce n'est pas la mer à boire. Mais le veux-tu vraiment ? Tu te moques de savoir si Dieu existe ou n'existe pas. T'en as rien à battre. Alors, à quoi te servirait de rafler ces dix-huit pour cent ?

J'ai zieuté autour de moi, Trucmuche était là, le crachoir grand ouvert. Chaque jour, il se tient au même endroit et noie dans un déluge verbal son voisin de gauche ou de droite, ou les deux à la fois. Il semblait tenir la grande forme et délirait comme à son habitude sur les canassons. Quelle barbe ! Mais qu'est-ce que je fous ici ?

Allons, debout ! Sur le parking, j'ai récupéré ma caisse et me suis tiré. Il n'était que 4 heures de l'après-midi. Formidable ! Je roulais au pas. Au milieu de tout un peuple qui se traînait pareillement. Nous ne valons pas mieux que des escargots en balade sur une feuille de laitue.

Une fois chez moi, je me suis garé dans la contre-allée et me suis extrait de ma coquille. Linda avait laissé un message sur le répondeur. J'ai ouvert le courrier. Facture

de gaz. Plus une grosse enveloppe pleine de poèmes. Une page par poème. L'envoi d'une rombière glosant sur ses règles, ses nénéés, à moins que ce ne soit ses mamelles, et ses tringlages successifs. Complètement nul. À la poubelle.

Puis, j'ai moulé un bronze. Sentiment immédiat de bien-être. Après m'être déshabillé, je suis entré pas à pas dans la piscine. L'eau était un peu fraîche. Mais grandiose. J'ai lentement perdu pied, me laissant submerger centimètre par centimètre, j'en frissonnais presque. Et enfin, j'ai plongé sous l'eau. Paix des profondeurs. Le monde ignorait où je me trouvais. Quand j'ai refait surface, j'ai gagné le bord le plus éloigné et, après m'être hissé à l'extérieur, je me suis assis. On avait dû donner le départ de la neuvième ou de la dixième course. Les chevaux étaient lancés. Mais, soudain, j'ai pris conscience de la ridicule blancheur de ma peau, du poids des ans qui s'accroche à moi comme une sangsue, et j'ai replongé dans la piscine. Calme-toi, Hank, t'es verni, rappelle-toi que t'aurais dû crever il y a quarante ans de cela. Ressortant la tête de l'eau, je me suis de nouveau tapé une longueur de bassin avant de reprendre définitivement pied.

Comme tout cela me paraît à des années-lumière tandis que je m'escrime sur l'écran de mon Mac IIsi. Bon, j'arrête, suffit pour aujourd'hui. Je vais aller me coucher. Faut que je sois en forme demain pour les courses.

26.9.91 Minuit 16

Reçu les épreuves de mon nouveau livre aujourd'hui. De la poésie. Martin estime que ça devrait avoisiner les 350 pages. Tout compte fait, il n'y a que les poèmes qui m'aident à tenir le cap. Sans fléchir. Je suis une vieille loco en route pour le dépôt.

Il ne m'a guère fallu plus de deux heures pour les relire. J'ai une assez bonne pratique de ce genre d'exercice. Mes vers coulent librement et disent bien ce que je souhaitais qu'ils expriment. Je ne subis désormais d'autre influence que la mienne.

Tout au long de notre vie, nous ne cessons de donner dans les pièges les plus divers et d'y laisser des plumes. Aucun de nous n'y échappe. Quelques-uns même ne s'en libèrent jamais. Or il existe un moyen de s'en sortir admettre qu'un piège n'est rien d'autre qu'un piège. Si vous vous retrouvez dans une nasse et que vous ne saisissiez pas clairement la situation, vous êtes fichu. Il me semble que j'ai pu identifier la plupart des pièges dans lesquels je suis tombé, grâce à quoi j'ai réussi à les décrire dans mes livres. On peut cependant, je l'admets, faire œuvre littéraire en se préoccupant de tout autre chose. Les sujets ne manquent pas. Reste que la vie entière fonctionne comme un piège. Et que l'écriture en comporte plus d'un. Ainsi des romanciers, poussés par l'envie de

séduire le lecteur, le plongent-ils dans un passé mythique. Ce faisant, ils vont droit à leur perte. Ils devraient savoir que leur période de créativité est des plus courtes. Mais, sensibles aux compliments, ils ont fini par les croire fondés. Or il n'est qu'un juge en la matière, c'est l'écrivain soi-même. Quand il se laisse embobiner par les critiques, les directeurs littéraires, les éditeurs, les lecteurs, il est fait aux pattes. Et quand il se glorifie de ses chiffres de tirage et de sa position médiatique, ne vous gênez surtout pas, tirez la chasse d'eau sur cet étron vivant.

Chaque nouveau paragraphe constitue un début et ne doit pas ressembler au précédent. Dans notre vie de tous les jours, ne reprenons-nous pas, chaque matin, le départ ? Mais, soyons bien d'accord, rien de sacré là-dedans. S'il manquait de poètes, le monde s'en accommoderait mieux que si les plombiers venaient à disparaître. Entre parenthèses, il existe sur cette planète des contrées où les uns comme les autres font défaut. Pour ma part, je préfère vivre sans plombiers, mais je suis siphonné.

Il n'y a rien, sinon lui-même, qui puisse empêcher un être vivant de noircir du papier. Si vous en avez réellement le désir, vous irez jusqu'au bout. Refus et sarcasmes vous fortifieront. Plus on vous mettra de bâtons dans les roues, plus votre volonté s'endurcira, à l'image de l'eau bouillonnante qui emporte les digues. Quant aux échecs, ne vous en souciez pas ; ils égayeront vos doigts de pieds pendant que vous dormirez ; ils injecteront du sang de tigre à votre style ; ils illumineront votre regard et vous

permettront de tutoyer la Mort. Vous mourrez en hérétique, et l'on célébrera votre gloire en enfer. Les mots portent chance. Fréquentez-les, crachez-les. Soyez le bouffon du royaume des Ténèbres. C'est crevant. Vraiment crevant. Et, hop, on attaque un autre paragraphe...

26.9.91 23 h 36

À la recherche d'un titre pour ce nouveau recueil. Autant y réfléchir aux courses, me suis-je dit. Sauf que le degré zéro de la pensée est vite atteint dans un tel endroit. On vous y suce tout à la fois le cerveau et le cœur. N'ont qu'un programme la momification par dessèchement. Ajoutez à cela que je ne dors plus que d'un œil ces temps-ci. Toujours cette chose qui me mine de l'intérieur.

Et donc, à peine débarqué là-bas, l'Esseulé me harponne. « Ça biche, Charles ? » « Super », que je lui concède avant de prendre le large. Il est en manque de camaraderie. De bavardages. À propos de chevaux. Or, un conseil, évitez le sujet. Mieux vaut vous couper la langue. Quelques courses plus tard, je retombe sur lui, alors que, se croyant à l'abri derrière une machine à enregistrer les paris, il épie mes réactions. Pauvre type ! Me reste plus qu'à ressortir de la salle et aller m'asseoir sur la terrasse mais, dans la minute d'après, un flic m'aborde. O.K., je sais, on les appelle des agents de sécurité. « Bientôt, ils l'auront déménagé », soupire-t-il.

« Eh oui ! », dis-je. En effet, tout le bâtiment va être sorti de terre et réinstallé un peu plus à l'ouest. Tant mieux d'ailleurs, ça filera du boulot à des tas de mecs. J'aime voir les ouvriers travailler. Une idée me traverse la tête : cet agent de sécurité ne me fait la causette que pour

s'assurer que je n'ai pas disjoncté. Peut-être que non, au fond. N'importe, ma théorie a du bon. Et je n'en changerai pas. Aussi je m'efforce, tout en me caressant le ventre, de ressembler à un petit vieux peinarde. « Vont même transporter les étangs », fais-je. « Vouais », confirme-t-il. « Quand on pense qu'ils devaient appeler cet endroit *le Domaine des Étangs et des Bois Fleuris* ! » « Non, pas possible ! », s'exclame-t-il. « Comme je vous le dis ! Ils voulaient d'ailleurs organiser une élection de Miss Oie Sauvage. L'heureuse élue serait montée dans une barque et aurait ramé au milieu des oies, ses sœurs. Fichue corvée, n'est-ce pas ? » « Pour sûr », acquiesce-t-il en se figeant sur place tandis que je me lève. « Sur ce, dis-je, je vais m'offrir un petit café. Mollo, hein ! » « On fait tout pour. Et vous, essayez de miser sur le bon cheval. » « Je vous en souhaite autant. » Et je m'éloigne.

Vite, un titre. Mais rien ne vient. Sinon que ça se rafraîchit, côté température. Réflexe typique de vieux croûton, je ne pense bientôt plus qu'à récupérer ma veste. Comme je suis au troisième, je descends par l'escalator. Qui l'a inventé ? Oui, qui a inventé l'escalier mécanique ? Qu'on me permette un brin de théorie sur l'universelle jobardise. Les vivants vont et viennent sur les escalators et dans les ascenseurs, et comme ils ne se déplacent qu'en voiture, quand ils rentrent chez eux, ils se contentent d'appuyer sur un bouton afin que s'ouvrent automatiquement les portes de leur garage. Après quoi, on les voit fréquenter les salles de gym dans l'espoir de se débarrasser de leur graisse. Dans quatre mille ans, nous

n'aurons plus de jambes, on se traînera sur le cul, à moins que le vent ne nous emporte à la façon des graines de l'amarante. Chaque espèce s'autodétruit. Les dinosaures se sont, de leur propre chef, rayés de la carte car, à force de se jeter sur tout ce qui bougeait, ils ont fini par se boulotter l'un l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un seul, et ce fils de pute n'a pu que crever de faim.

Donc, me voici devant ma voiture, j'en ressors ma veste, l'endosse et reprends illico l'escalator en sens inverse. Avec ce bout d'étoffe sur les épaules, je me sens plus fringant qu'un play-boy, quasiment le conquérant qui s'en revient assurer son pouvoir après une courte absence. Comme si j'en avais profité pour me tremper dans quelque mystérieuse source de jouvence.

Et d'ailleurs je joue non sans succès à l'instinct. Mais, peu avant la treizième course, le ciel s'assombrit, et il se met à flotter. Dans les dix minutes suivantes, je fais enregistrer mes paris et prends la tangente. Ça bouchonne pas mal. À L.A., la pluie tétanise les automobilistes. Vaille que vaille, je rejoins quand même l'autoroute et m'insère dans la rougeoyante chenille de feux arrière. Pas question de brancher la radio. Je veux du silence. Ça y est, je crois que j'en ai un *La bible du Désenchanté*. Mais non, c'est à chier. Me reviennent alors en mémoire quelques excellents titres. Trouvés par d'autres que moi. *Bow Down to Wood and Stone*. Grand titre, piètre écrivain. *Les*

¹ Il s'agit d'un livre de Josephine Lawrence, paru en 1938 à Boston, et aujourd'hui épuisé. (N.d.T.)

Carnets du sous-sol. Titre génial. Écrivain génial². Et aussi *Le cœur est un chasseur solitaire*. Carson McCullers, bêtement sous-estimée. De la douzaine de titres qui m'appartiennent, un seul se détache du lot *Confessions d'un homme assez fou pour vivre avec les bêtes*³. Dommage que je m'en sois servi pour une nouvelle. Quel gâchis !

À présent, ça bloque totalement, et je suis pris au piège. Toujours pas de titre. Je ne fais que brasser du vide. Ah, dormir une semaine entière. Tout de même, une satisfaction j'ai pensé, avant de partir, à sortir les poubelles. Je suis si fatigué. Une corvée de moins. Boîtes à ordures ! Une nuit à New York, j'ai échoué, ivre mort, au sommet d'un amas de poubelles. New York ! Un énorme rat s'est aventuré sur mon bide et m'a réveillé. Quel bond – un mètre, facile – nous avons fait tous les deux ! À cette époque-là, j'essayais de devenir écrivain. Aujourd'hui, alors que je suis supposé en être un, je cours en vain après un titre. Un manche à couilles, voilà ce que je suis. Ça se remet à rouler devant, et je suis le mouvement. Au fond, chacun ignore ce qui le fait bouger, et c'est ça qui est génial. Soudain, dans le lointain, une grande flamme illumine l'autoroute. Pour la première fois de la journée, un sentiment de bien-être m'envahit.

² Pour ce titre de Dostoïevski, nous avons adopté celui proposé par André Markowicz. (N.d.T.)

³ « Conte souterrain » recueilli dans *Au sud de nulle part*. (N.d.T.)

30.9.91 23 h 36

Contrecoup d'un sommeil réparateur après plusieurs jours d'encéphalogramme plat, je me suis, ce matin, réveillé avec un titre *Poèmes de la dernière nuit sur la terre*. Il colle au contenu poèmes de la fin, de la maladie et de la mort. Quoiqu'il y en ait d'une autre veine, bien sûr. De plus souriants. Mais, tel quel, ce titre rend bien compte de l'ensemble, et du moment présent. À chaque fois qu'un titre s'impose, tout prend un sens, et chaque poème trouve sa place exacte. Celui-là me botte. Si je tombais sur un livre ainsi intitulé, je me précipiterais dessus et me plongerais dedans. Afin d'appâter le chaland, certains titres en remettent dans l'esbroufe. Mauvais calcul, car le bluff finit toujours par lasser.

Ouf, voilà en tout cas une affaire classée. Et maintenant que faire ? Revenir au roman, sans négliger cependant la poésie. Mais pourquoi ne pas écrire des nouvelles ? Ça ne m'inspire plus. J'en ignore la raison, bien qu'il en existe une. À supposer que j'y réfléchisse et que je parvienne à la découvrir, j'y perdrais mon temps. Lequel m'étant compté, je me dois de le consacrer au roman et à la poésie. Ou encore à me couper les ongles des pieds.

Entre nous, quelqu'un serait bien avisé d'inventer des ciseaux à ongles qui soient enfin fonctionnels. Les seuls disponibles sur le marché, outre leur peu de commodité,

sont proprement déprimants. J'ai lu dans la presse qu'un s.d.f. a essayé de braquer une boutique de spiritueux avec une simple paire de ciseaux à ongles. Eh bien, même en cette circonstance, ils ne lui ont été d'aucune utilité. Comment faisait Dostoïevski pour couper ses ongles des pieds ? Et Van Gogh ? Et Beethoven ? Les coupaient-ils d'ailleurs ? Je ne le crois pas. Moi-même, j'ai souvent demandé à Linda de s'en charger. Elle ne manque pas de savoir-faire – sauf que, de temps en temps, elle taille dans la chair. Or j'en ai plus qu'assez de la douleur. Physique comme morale.

La mort s'approche, je sens déjà son souffle, et pourtant je me comporte comme si j'avais l'éternité devant moi. L'égocentrique que je suis s'obstine à reculer ce moment fatidique par un surplus de mots. Écrire embrase mon vieux cœur, le projette dans un ailleurs merveilleux. Mais jusqu'à quand vais-je pouvoir résister ? Tout me porte à penser que je capitulerai bientôt. Oh, et puis merde, sans la mort, le moteur à rêves ne tournerait pas rond. On a besoin d'elle. Moi, le premier. Et vous aussi. On saloperait l'ouvrage en s'éternisant.

Si vous voulez être remué, regardez donc les chaussures d'un mort. Flip assuré. Tant il vous semblera que là s'est réfugié l'essentiel de sa personnalité. Pas dans ses vêtements. Mais dans ses chaussures. Son chapeau. Ou ses gants. Prenez un cadavre encore tout chaud, allongez-le sur un lit. Coiffez-le de son chapeau, enfitez-lui ses gants, chaussez-le, et je vous garantis que, si vous ne le quittez pas des yeux, vous êtes mûr pour la grosse déprime. Aussi

ne vous y risquez pas. Sinon vous vous persuaderez qu'il a découvert quelque chose qui nous échappe. Vrai ou faux, ne cherchez surtout pas à le savoir.

Dernier jour aujourd'hui avant la fermeture annuelle à Hollywood Park, j'en ai profité pour parier sur les courses de Fairplex Park. N'en ai raté aucune des treize. Une veine de pendu. En suis reparti le moral au beau fixe et retapissé de neuf. Mieux, tout le temps que je suis resté là-bas, je ne me suis pas fait chier une seconde. Pris même du plaisir à côtoyer la foule. Quand on pète le feu, on trouve tout formidable. Y compris les objets les plus usuels. Le volant de votre voiture, par exemple. Son tableau de bord.

Pour un peu, on s'imaginerait aux commandes d'un de ces foutus vaisseaux spatiaux. Vous changez de file avec maestria, sans faire de queue de poisson – en tenant compte des distances entre chacun des véhicules et de leur vitesse. Le genre de truc si gonflant d'ordinaire. Mais pas aujourd'hui. Vous êtes en forme et vous le démontrez. Bizarre, non ? Vous ne passez plus en force. Parce que vous avez compris qu'à ce jeu-là on n'a jamais le dernier mot. Pas de courses demain. Ça ne reprend que le 2 octobre à Oaktree. Des semaines durant, un monde fou s'y pressera, et des milliers de chevaux y prendront le départ. On sera alors emporté par un flux et un reflux permanents sans qu'on puisse s'en dissocier.

Je me sentais si bien dans ma peau que j'ai piégé la voiture de patrouille lorsqu'elle m'a filé le train sur l'autoroute du Port, dans le sens nord-sud. Je roulais pépère. Un petit 90, guère plus. Le flicard s'est rapproché

de moi. Je n'ai pas paniqué. Il aurait pourtant aimé que j'appuie sur le champignon. Les flicards haïssent les Acuras. Je m'en suis tenu à mon 90. Cinq minutes comme ça. Tout à coup, il a emballé son moteur et m'a doublé à 140 facile. Ciao, l'ami. Comme n'importe qui, je fais de l'allergie aux amendes. Seul moyen de les éviter, conduire l'œil vissé au rétro. Fastoche, pas vrai ? Quoique, tôt ou tard, on n'y coupe pas. Si ça vous arrive, faites en sorte de n'avoir ni bu, ni touché à la drogue. Sinon, gaffe ! Toute manière, je m'en tape, j'ai mon titre.

Et maintenant que je suis de retour dans mon bureau, en tête à tête avec le Macintosh, un espace fabuleux s'ouvre à moi. Certes, ma radio crache une musique abominable, mais, bon, on ne peut pas espérer du cent pour cent dans une journée. À cinquante et un pour cent, on est déjà gagnant. Disons que je me suis tapé aujourd'hui un quatre-vingt-dix-sept pour cent.

J'ai appris que Mailer avait terminé un énorme roman sur la CIA et tout le saint-frusquin. Norman est un littérateur professionnel. Un jour, il a dit à ma femme « Hank ne doit pas aimer ce que j'écris. N'est-ce pas ? » Norman, peu d'écrivains apprécient les livres d'un confrère. Vient-il à disparaître que leur attitude change. Sinon, ils n'apprécient que les auteurs morts et enterrés depuis des siècles. Pour être tout à fait franc, les écrivains n'aiment renifler que leur merde. Moi-même, je ne me comporte pas différemment. J'ajoute que je déteste parler à un autre écrivain, ou même le voir, et, par-dessus tout, l'écouter. Le pire, c'est quand il faut boire un verre en sa

compagnie, toujours à s'attendrir exagérément sur sa personne un spectacle des plus pitoyables, comme s'il cherchait à revenir dans le ventre de sa mère.

Les écrivains me font le même effet que la mort. Plus ils se tiennent loin de moi, et mieux je me porte.

Je vais éteindre cette radio. Les compositeurs foirent parfois, eux aussi, leur coup. Si j'étais contraint d'adresser la parole à quelqu'un, je choisirais sans conteste un réparateur d'ordinateur ou un entrepreneur de pompes funèbres comme interlocuteurs. Avec ou sans verre à la main. De préférence, avec.

2.10.91 23 h 03

Qu'on l'attende ou non, la mort vient quand elle veut. Journée crépusculaire aujourd'hui, interminablement funeste. À peine étais-je ressorti du bureau de poste que ma voiture refuse de redémarrer. Qu'à cela ne tienne, je ne suis plus un déclassé. J'appartiens à un automobile-club. Un coup de fil, et tout rentrera dans l'ordre. Dans les années 50, les cabines téléphoniques abondaient. Les horloges publiques aussi. Plus maintenant. Rien n'est gratuit désormais. Et les cabines téléphoniques se sont volatilisées.

Ne reste que l'instinct. Je retourne donc à la poste, je descends un escalier jusqu'au sous-sol et, là, solitaire et non signalé, il y a, dans un recoin enténébré, un téléphone. Le type même de l'appareil calamiteux, crasseux, poisseux. A priori, je sais encore comment m'en servir. On va bien voir. J'appelle les renseignements. Une opératrice me répond, et je me crois sauvé. D'une voix placide, voire soporifique, elle me demande de lui préciser l'agglomération que je souhaite obtenir. Je lui dis laquelle, ainsi que le nom de mon automobile-club. (Vous avez intérêt à pouvoir maîtriser les plus petites choses de la vie, et surtout à ne jamais perdre la main, sinon vous êtes mort. On vous laissera agoniser sur le trottoir. Sans assistance, sans ingérence.) Madame l'opératrice me donne un numéro, mais ce n'est pas le bon. Je tombe sur

le siège social de l'automobile-club. Qui me renvoie quand même à un garage. Voix de macho décontracté, le genre blasé mais combatif. Je suis aux anges. Lui explique le topo. « Dans trente minutes », aboie-t-il.

Je reviens m'asseoir dans la voiture, et j'ouvre mon courrier. Première lettre une sorte de poème. Oh, Seigneur ! Il y est question de moi. Et de mon correspondant. On s'est, prétend-il, rencontrés deux fois, voilà quinze ans de ça. Il m'a aussi publié dans sa revue. Je suis un grand poète, selon lui, mais dommage que je boive. Et que je me satisfasse de mener la pitoyable existence d'un traîne-lattes. Or, à cause de moi, nombre de jeunes poètes se bourrent la gueule, font les quatre cents coups, et conchient la réalité. Il y a pire, j'ai insulté plein de gens dans mes poèmes, lui y compris. Et, comble de l'abomination, j'ai imaginé qu'il m'avait dénigré dans les siens. Faux. C'est un chic type, il n'a cessé, ces quinze dernières années, de donner la parole à une multitude de poètes dans sa revue. Tandis que, moi, je n'ai tendu la main à personne. Certes, je suis un bon écrivain mais absolument pas un chic type. Et il n'aurait jamais dû « caupiner » avec moi. C'est texto le mot qu'il emploie « caupiner ». De même qu'il colle un « s » à « parmi ». L'orthographe n'est pas son fort.

On étouffe dans la voiture. Pas loin de 38 degrés, la journée d'octobre la plus chaude depuis 1906.

Je ne lui répondrai pas. Sinon il remettra ça.

La lettre suivante émane d'un agent littéraire, il y a joint le manuscrit d'un de ses clients. J'y jette un œil. Mauvaise

camelote. Comme prévu. « Toute suggestion de votre part, aussi bien sur le texte lui-même que sur le choix d'un éventuel éditeur, serait la bienvenue...

Dans la troisième, une femme me remercie d'avoir, sur sa requête, griffonné à l'intention de son époux quelques petits mots accompagnés d'un dessin le tout l'a, me dit-elle, rempli d'aise. Mais depuis, ils ont divorcé et, à présent, elle souhaiterait, pour être devenue journaliste *free-lance*, me rendre visite afin de m'interviewer.

Deux fois par semaine, j'accepte de répondre aux questions des uns et des autres. C'est sans grand intérêt. Autant les sujets sur lesquels on peut écrire ne manquent pas, autant il ne sert à rien d'en parler.

Voilà d'ailleurs qui me remet en mémoire cet Allemand qui avait fait le voyage pour m'interviewer. Ça remonte à loin, on avait vidé plus d'une bouteille et refait le monde quatre heures de rang. À la fin, complètement ivre, ne tenant debout que par miracle, il m'avait avoué « Je ne suis pas journaliste. J'avais envie de vous rencontrer, et il me fallait un prétexte... »

Après avoir rangé le courrier dans le vide-poches, je prends mon mal en patience. Enfin, je vois venir la dépanneuse. Au volant, un jeune mec tout sourire. Bonne tête. Un pro.

« HÉ, PETIT GARS, je hurle, PAR ICI ! »

Il recule vers moi, je sors de la voiture et lui touche deux mots de mes ennuis.

« Le mieux serait de me remorquer jusqu'à la succursale Acura.

— Elle est toujours sous garantie, votre voiture ? »

Pourquoi m'a-t-il posé cette putain de question, puisqu'il connaît la réponse ? Nous sommes en 91, et mon modèle date de 1989.

« Quelle importance ! Allons-y.

— Ça va prendre du temps à réparer, peut-être une huitaine de jours.

— Mais non, bordel, ce sont des rapides.

— Écoutez, nous avons notre propre atelier de mécanique. Je vous y conduis, et à mon avis vous la récupérez ce soir. Sinon, on s'engage à vous fournir un descriptif des travaux et on vous appelle dès qu'elle est prête. »

Dans l'instant, je vois comme si j'y étais leur atelier et ma voiture prise au piège pour la semaine. Au motif qu'il aura fallu changer l'arbre à cames. Ou les soupapes qui étaient nazes.

« Je préfère encore Acura.

— Une seconde, je dois d'abord appeler mon patron. »

Court suspense. Car le voici déjà de retour.

« Il a dit que je vous recharge.

— Pardon ?

— Que je recharge votre batterie, quoi !

— D'accord, allez-y. »

Je remonte dans ma voiture et, desserrant le frein à main, je me laisse rouler jusqu'à l'arrière de sa dépanneuse. Il branche ses crocodiles, et ça ne tarde pas, le moteur redonne de la voix. Je signe les papelards qu'il me tend, il se tire et je l'imite...

Sauf qu'un peu plus loin, je décide de faire un crochet par le garage qui est au coin de chez moi.

« Vous, je vous reconnais ! s'exclame son gérant. On avait déjà remis en état votre précédente voiture il y a quelques années.

— Excellente mémoire, dis-je avant d'ajouter avec un sourire Donc, pas d'entourloupe ! »

Il ne cille pas.

« Donnez-nous quarante-cinq minutes.

— Vendu.

— Vous voulez qu'on vous pose quelque part ?

— C'est pas de refus. »

Il fait signe à quelqu'un de venir « Voici votre homme. »

Plutôt sympa, mon homme. On s'installe dans sa voiture. Je lui dis où aller. Et nous voici remontant la colline.

« Vous êtes sur un film en ce moment ? »

Vous étiez prévenus, je suis une célébrité.

« Surtout pas. J'encule Hollywood. »

Il en est estomaqué.

« Arrêtez-vous ici, ça ira.

— Mince, quelle baraque !

— Oh, je n’y fais que travailler. »

Ce qui est vrai.

Je descends de sa voiture. Lui donne deux dollars. Il proteste mais les accepte.

Je m’enfonce dans la contre-allée. De-ci, de-là, un chat, vautre, anéanti. Dans une autre vie, je voudrais être un chat. Histoire de dormir vingt heures par jour et de me laisser nourrir. De traîner en me léchant le cul. Les humains sont trop tristes, trop irritables, et trop obstinés.

Je grimpe au premier et branche l’ordinateur. J’en ai changé. Depuis, les mots coulent deux fois plus vite. C’est un coffret magique. J’y reste scotché comme la plupart des gens devant leur poste de télé.

« Ce n’est pourtant qu’une machine à écrire ultra-perfectionnée », m’a soutenu mon beau-fils.

Mais il n’est pas écrivain. Il ignore ce que je ressens quand les mots entament à belles dents l’espace vierge, quand ils jaillissent en pleine lumière, quand les pensées, aussitôt qu’elles naissent dans mon esprit, se visualisent en caractères lisibles, lesquels suscitent à leur tour d’autres pensées qui se traduisent derechef en phrases intelligibles. Taper sur une machine à écrire revient à patauger dans la boue. Tandis qu’avec un ordinateur, on patine sur la glace. Un enchantement perpétuel. À ceci près, répétons-le, que si vous êtes sec de l’intérieur, il ne se passe rien de tel. Et que la suite ne vous concerne pas, à savoir le travail d’époussetage, les corrections. Vingt dieux, songez que je peux tout reprendre de « a » à « z » !

Car après avoir ouvert les vannes, je resserre et je colmate. Eh oui, voilà comment je monte à l'assaut du ciel en ne me laissant guider que par mon plaisir.

Qu'est-ce qui succédera à l'ordinateur ? Peut-être suffira-t-il de se presser les tempes pour qu'il en surgisse aussitôt un monument de la perfection littéraire ? Bien sûr, vous devrez d'abord avoir fait le plein d'émotions avant de passer à l'acte, mais il y aura toujours quelques veinards qui y parviendront du premier coup. Espérons.

Mais voilà que le téléphone sonne.

« C'était la batterie, me dit le gérant, on l'a changée.

— Une supposition que je ne puisse vous payer...

— Ben, on garderait votre roue de secours.

— J'arrive. »

Alors que je ressors de chez moi, j'entends les cris de mon voisin, l'ancêtre. Il en a après moi. Je gravis ses escaliers. Il porte une culotte de pyjama et un sweat-shirt gris qui n'est plus de première jeunesse. Je m'avance et lui serre la main.

« Vous êtes qui, vous ? me demande-t-il.

— Votre voisin. Depuis dix ans au moins, sinon plus.

— J'ai 96 ans, grogne-t-il.

— Je le sais, Charley.

— Dieu ne veut pas de moi. Il craint que je Lui pique son job.

— Ce serait tout à fait dans vos cordes.

— Oh, mais je pourrais aussi remplacer le Diable.

- J'en suis convaincu.
- Et *vous*, quel âge avez-vous ?
- 71 ans.
- 71 ?
- Vouais.
- Ça commence à faire vieux, ça aussi !
- À qui le dites-vous, Charley... »

Nouvelle poignée de mains, et je redescends ses escaliers, puis la colline, en longeant tous ces massifs de fleurs qui s'étiolent, toutes ces maisons qui se lézardent.

Je suis en marche vers le garage.

Avec un jour de plus dans le tréfonds.

3.10.91 23 h 56

Deuxième jour où je me contente d'aller parier dans un point-courses. Ils n'étaient d'ailleurs que sept mille pèlerins à s'être rendus à Oaktree pour voir courir les chevaux. De plus en plus de gens répugnent à se farcir un tel trajet. Rendez-vous compte, nous qui habitons le sud de la ville, nous devons emprunter l'autoroute du Port, puis celle de Pasadena, et traverser ensuite tout un tas de quartiers avant de toucher au but. Un aller-retour aussi interminable qu'infernal. À chaque fois, j'en ressors brisé.

Un entraîneur à la petite semaine a cherché à me joindre dans l'après-midi. « Un vrai désert là-bas aujourd'hui. On approche de la fin. Va falloir que je change de racket. Tiens, j'ai une idée je m'achète un ordinateur et je deviens écrivain. Je pourrais écrire sur toi... »

Quand sa voix s'est tue sur le répondeur, je l'ai immédiatement rappelé, et je l'ai félicité de la victoire de son cheval dans la deuxième, surtout qu'il était coté six contre un. Mais il a continué à broyer du noir.

« Les petits entraîneurs sont condamnés. Ne reste plus qu'à tirer l'échelle », a-t-il marmonné.

Du calme, matelot ! tout dépendra de combien il en viendra demain. Qui est un vendredi. Un millier de plus, sans doute. On se tromperait de cible en ne s'en prenant

qu'aux points-courses, la situation économique y est pour beaucoup. Elle se dégrade plus vite que ne le reconnaissent le gouvernement et la presse. Ceux que l'économie n'a pas encore liquidés sont sur leurs gardes. Je suis prêt à parier que seul le trafic de drogue tourne à plein rendement. Gaffe, les mecs, si vous y mettez fin, la plus grande partie des jeunes pointerait au chômage. Moi-même, je ne peux jouer que grâce à mes droits d'auteur, sauf qu'en une nuit je risque de perdre mon inspiration. Certes, je disposerai encore de ma retraite. Neuf cent quarante-trois dollars par mois. Je la touche depuis l'année dernière. Mais qui sait ce qu'elle vaudra demain ? Imaginez des foules de vieillards, dépossédés de leurs pensions, et errant de par la ville. Pas de *discount* sur les retraites ! Le Trésor public nous étouffe à la manière d'une pieuvre géante. Bientôt, les gens s'en iront dormir sur les tombes. Dans le même temps, une minorité de rupins trône au sommet de cette pyramide absurde. Vous ne me croyez pas ? Il y a pourtant des individus qui roulent tellement sur l'or qu'ils ne savent même plus à combien se monte leur fortune. Et il s'agit de millions de dollars. Regardez les producteurs d'Hollywood avec leurs films à soixante millions de dollars, ils sont aussi débiles que les pauvres cons qui se précipitent dans les salles de cinéma. Les riches survivront, ils ont toujours trouvé le moyen de ponctionner le système.

Je me rappelle l'époque où les champs de courses grouillaient de monde, épaule contre épaule, cuisse contre cuisse, le tout suant, braillant et se poussant à qui mieux

mieux en direction des bars déjà pleins à craquer. C'était le bon temps. Si la fortune vous souriait, vous leviez une souris au comptoir et finissiez la nuit chez vous à boire et à déconner. Nous pensions alors que ces journées (et ces nuits) ne se termineraient jamais. Et d'ailleurs, pourquoi l'aurions-nous craint ? Corridas à la con sur les parkings. On s'en foutait plein la gueule. Par bravade et pour la gloire. Olé ! Putain, ce que la vie était choucarde et boyautante ! Tous les mecs en avaient dans le calcif et ne se laissaient pas marcher sur les pieds. On picolait, et on s'envoyait en l'air. Des bars partout, des bars archibondés. Et pas de téléche en bout de comptoir. On s'abordait, on se causait, et parfois ça virait au pugilat. Si l'on vous ramassait dans la rue bourré comme un coing, on se contentait de vous faire dessoûler en vous bouclant pour la nuit. Quand vous perdiez votre boulot, vous en retrouviez un autre vite fait. On bougeait tout le temps. Quelle époque ! Quelle vie ! Il vous arrivait plein de choses dingues, une folie succédait à l'autre.

À présent, on végète. Seulement sept mille pèlerins, un après-midi ensoleillé, pour des courses de première importance. Et plus personne au bar. Sinon un barman solitaire qui essuie le comptoir. Où sont-ils donc passés ? Que font-ils alors que la planète est menacée de surpopulation ? Faut croire qu'ils se terrent dans quelque recoin, qu'ils passent leurs journées à regarder le plafond. Bush devra sa probable réélection à une facile victoire dans cette guerre presse-bouton. Mais rapport à l'économie il nous aura plantés en belle. Vous ne pouvez

même plus jurer que votre banque rouvrira ses portes demain matin. Pas de confusion, hein, je ne succombe pas à la mode du requiem. Rappelez-vous la fin des années 30, chacun savait à quoi s'en tenir sur sa banque. Désormais, ce n'est plus qu'un jeu de miroirs. Sans qu'on soit capable de dire comment ces bouts de verre étamé tiennent ensemble. Ou qui s'emploie à les faire tourner. Et même s'il y a quelqu'un pour s'en occuper.

Bordel, je vais me tirer de ce merdier. Plus personne ne semble s'inquiéter que tout aille à vau-l'eau. Et s'il s'en trouve qui protestent, d'où le font-ils pour qu'on ne les entende plus ?

Quant à moi, je reste assis à écrire des poèmes et un roman. Je n'agis pas sur le monde, je ne fais que le subir.

J'ai été pauvre durant soixante ans. Aujourd'hui, je ne suis plus pauvre, mais je ne suis pas riche.

D'ici peu, l'hippodrome fermera des tribunes, licenciera des employés de parking, des guichetiers et des ouvriers chargés de la maintenance. Le montant des prix ira en diminuant. On réduira la taille des hippodromes. Il y aura moins de jockeys. Ce sera beaucoup moins excitant. Le capitalisme a survécu au communisme. Il ne lui reste plus qu'à se dévorer lui-même. Bientôt, l'an 2000. Je serai mort et enterré. N'ayant laissé derrière moi qu'une petite pile de livres. Sept mille personnes au champ de courses. À peine sept mille ! Je n'arrive pas à y croire. La tête dans le brouillard, la Sierra Madre sanglote. Quand les chevaux ne courent plus, le ciel nous tombera sur la tête, comme un énorme couvercle de fonte qui écrasera tout sur son

passage. *Pacotille* a remporté la neuvième, en rapportant neuf fois la mise. J'avais placé un billet de dix sur lui.

9.10.91 Midi 07

L'apprentissage d'un nouvel ordinateur est encore la meilleure illustration de la loi de l'emmerdement maximum. Jour après jour, vous voilà parti à explorer chacune de ses possibilités tout en essayant de maîtriser l'ensemble. L'ennui, c'est que les manuels préconisent une façon de faire que la plupart des revendeurs désapprouvent. Petit à petit, la terminologie s'obscurcit. Car l'ordinateur se contente *d'exécuter*, il ne *réfléchit* pas. D'où le risque d'une erreur qui se retournera illico presto contre vous. Plus vous progressez, plus les dangers se multiplient. Bien que dénué de pensée, l'ordinateur peut tout à coup laisser flotter ses fichiers et accumuler les mécomptes, les bizarreries. Il attrape un virus, ne répond plus aux commandes, se met en rideau, etc. Voilà pourquoi j'en arrive, comme ce soir, à la conclusion que moins on dialogue avec lui, mieux on se porte.

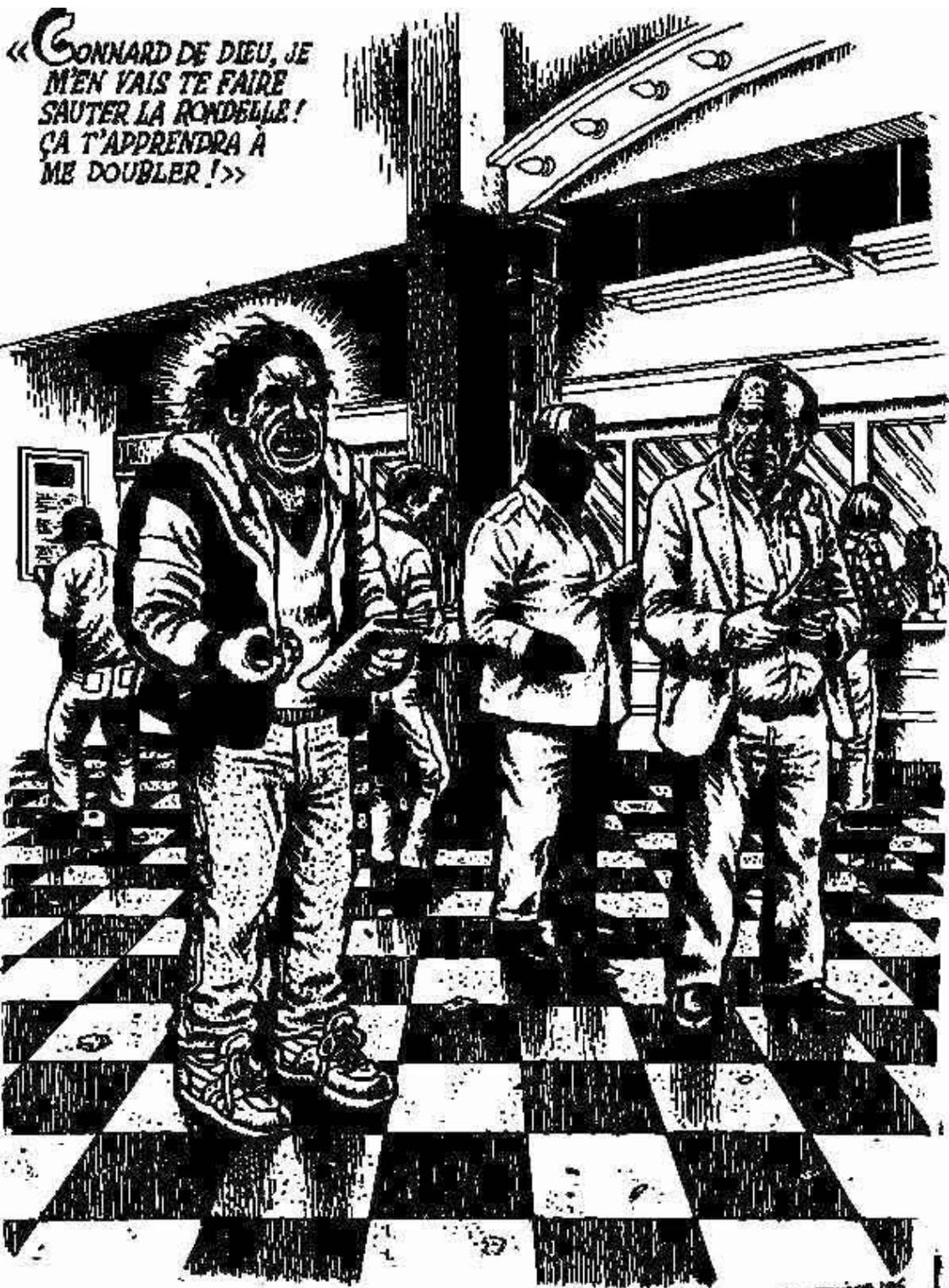
Qu'est donc devenu ce journaliste complètement timbré qui m'avait autrefois interviewé à Paris ? Il sifflait son bourbon aussi vite que la plupart des hommes descendent leur bière. Et plus il se noircissait, plus il se montrait brillant et passionnant. Doit avoir rendu ses clés, je suppose. Il m'est arrivé de boire jusqu'à quinze heures d'affilée dans une journée, mais essentiellement de la bière et du vin. J'aurais dû mourir. Je vais mourir. D'y penser me remet les idées en place. J'ai mené une

existence hors du commun, et plutôt chaotique, avec pas mal de moments horribles, une vraie corvée à temps complet. Pourtant, ce qui m'a permis d'en réchapper, c'est d'avoir tracé dans toute cette saloperie une *voie* qui n'appartenait qu'à moi. Au final, j'aurai fait preuve en toutes circonstances d'une certaine somme d'indifférence et d'élégance. Ainsi je me rappelle la fois où les agents du FBI me tannèrent le cuir après m'avoir fait monter dans leur voiture. « MERDE, ALORS, CE CONNARD NOUS LA JOUE DÉDAIGNEUSE ! », s'était emporté l'un d'entre eux. Je ne leur avais pas, il est vrai, demandé pourquoi ils m'avaient arrêté ni où ils me conduisaient. « VOUS GOUREZ PAS, leur avais-je alors dit, je crève de peur. » Ils s'en étaient sur-le-champ trouvés ragaillardis. Pourtant, c'était assez simple, ils me paraissaient avoir débarqué d'une autre planète. Et je voyais mal comment établir le contact. Pour étrange que cela soit, leur présence ne me faisait ni chaud ni froid. Petite précision, mon comportement n'était étrange qu'au regard de la règle commune, pas selon mes critères. Je ne voyais que leurs mains, leurs pieds et leurs visages. Ce qu'ils avaient derrière la tête, je m'en tamponnais. Je n'ai jamais placé mes espoirs dans la raison ou dans la justice. Jamais, au grand jamais. Peut-être cela explique-t-il pourquoi je me suis toujours gardé d'écrire des livres à thèse. Pour moi, la communauté tout entière est frappée de non-sens, et personne n'y changera quoi que ce soit. On perd son temps à vouloir bonifier quelque chose d'aussi stérile. Ces

tordus du FBI, en cherchant à me filer les foies, ne faisaient que se plier à la logique de leur fonction.

Je vais devoir m'inscrire à un stage d'informatique. Mais ce sera pour la bonne cause jouer avec les mots, mon unique passe-temps. Histoire de pouvoir rêvasser sans entraves, la nuit, dans mon bureau. Le programme de musique classique à la radio n'est guère fameux. Le mieux serait que je m'arrête et descende passer un moment avec ma femme et les chats. Ne jamais bousculer le mot, ne jamais le violenter. Putain, il n'y a pas de combat, et la concurrence est certainement des plus infimes. Comme je vous le dis.

«**GONNARD DE DIEU, JE
M'EN VAIS TE FAIRE
SAUTER LA RONDELLE!
ÇA T'APPRENDRA À
ME DOUBLER !**»



14.10.91 Midi 47

On rencontre incontestablement de sacrés numéros sur les hippodromes. Ainsi celui-ci qui y passe presque toutes ses journées. Après chaque course, il se répand en hurlements de douleur contre le cheval qui a fini premier. « UN ÉTRON AMBULANT ! », s'égosille-t-il avant de vous démontrer, tout aussi vociférant, que ce canasson n'aurait jamais dû l'emporter. Sur ce tempo, il peut tenir cinq bonnes minutes. Or, assez souvent, la cote d'un vainqueur tourne autour de 5 contre 2, 3 contre 1, voire 7 contre 2. De quoi il est facile de déduire qu'il a du ressort, sinon sa cote aurait été différente. Mais notre gentleman se contrebalance de la logique des chiffres. Le pire, c'est lorsque la photo-finish sonne le glas de ses espoirs. « CONNARD DE DIEU, JE M'EN VAIS TE FAIRE SAUTER LA RONDELLE ! ÇA T'APPRENDRA À ME DOUBLER ! » J'ignore par quel prodige on ne l'a pas interdit de courses.

Un jour, je m'en suis ouvert à une de ses connaissances je les avais vus quelquefois parler ensemble.

« Entre nous, comment se débrouille-t-il ?

— Il ne cesse d'emprunter.

— Mais il trouve encore des prêteurs ?

— Il en change sans arrêt. Connaissez-vous son expression favorite ?

— Non.

— “À quelle heure ouvre la banque ?” »

Sa vie, je l’imagine, ne s’organise qu’autour du champ de courses. Que lui importe de perdre, il est ici dans son élément. Il ne peut s’en éloigner. C’est pourtant un endroit déprimant. Plein de déjantés. Chacun pensant qu’il est le seul à connaître le sujet. Une corporation des paumés qui ont abdiqué leur ego. Je parle en connaissance de cause, je leur ressemble. Sauf que les courses ne sont pour moi qu’un hobby. Du moins, je le pense. Et l’espère. Il n’empêche que ce n’est pas un lieu ordinaire et que parfois – ne serait-ce qu’un court laps de temps, vraiment éphémère mon visage s’illumine, comme lorsque mon cheval prend la tête et ne la lâche plus. Le miracle s’accomplit sous mes yeux. Je décolle, je plane. Quand un cheval vous rembourse de votre mise, la vie redevient presque supportable. Mais que de temps morts entre deux miracles ! Tous ces gens qui se traînent. La plupart sont des perdants. Déjà, ils tombent en poussière. Déjà, ils sont exsangues. Reste que lorsque je m’oblige à rester chez moi, je me sens apathique, patraque, et convaincu de mon inutilité. Étrange, n’est-ce pas ? La nuit, tout va mieux, je pianote sur mon clavier. Mais quand le jour se lève, il faut que j’y aille de nouveau. J’admets que je n’ai pas toute ma tête. Que je n’affronte pas la réalité en face. Dites, vous en connaissez beaucoup qui le font ?

À Philadelphie, il y avait autrefois un bar où je m’ancrais de 5 heures du soir à 2 heures du matin. Comme s’il m’était interdit d’aller ailleurs. Souvent je n’arrivais

même pas à me souvenir si j'étais remonté dans ma chambre. Je faisais, comme qui dirait, corps avec mon tabouret. Je m'étais évadé de la réalité extérieure. Elle me plaisait si peu.

Qui sait si le champ de courses ne représente pas pour ce type la même oasis que le bar pour moi ?

Quoi ? J'aurais pu être utile à quelque chose ? Avocat ? Médecin ? Sénateur ? De la foutaise, comme le reste. Ils se croient le nez hors de la merde alors qu'ils en bouffent tant et plus. Ils se sont piégés dans leur propre système, et ils ne peuvent plus en sortir. D'ailleurs, quasiment aucun d'eux n'aime ce qu'il fait. Mais quelle importance, puisqu'ils se calfeutrent dans un cocon.

Ils m'ont bien fait rire, un jour. Je pense évidemment aux mecs qui hantent le champ de courses.

Comme à son habitude, le Hurlleur Fou parlait d'abondance. À deux pas d'un autre zigue dont le regard semblait, pour le moins, indiquer qu'il ne tournait pas rond. L'image même du fanatique. Il buvait les paroles du Hurlleur. Et ne perdit donc pas un mot de ses pronostics quant à la prochaine course. C'est un sujet sur lequel le Hurlleur fait merveille. Résultat, Regard Fanatique prit pour argent comptant les tuyaux du Hurlleur.

La réunion battait son plein. Et, alors que je ressortais des toilettes, je vis et entendis ce qui suit. Regard Fanatique était en train de crier après le Hurlleur « Ta gueule, enculé de frais ! T'es mort ! » Sur quoi, le Hurlleur tourna les talons et commença de s'éloigner, tout en protestant d'un air las et écœuré « S'il vous plaît... S'il

vous plaît... » Mais Regard Fanatique lui emboîta le pas « FILS DE PUTE, JE VAIS TE BUTER ! »

Les agents de sécurité rappliquèrent enfin et s'emparèrent de Regard Fanatique qu'ils expulsèrent. D'évidence, l'assassinat sur un champ de courses ne peut être passé par profits et pertes.

Malheureux Hurlleur. Ça lui avait coupé le sifflet. N'empêche qu'il continua de flamber. Le jeu, lui, a le droit de vous dévorer tout cru.

Dans le passé, j'ai eu une petite amie qui me tint un jour ces propos « T'es vraiment à ramasser à la petite cuillère, tu devrais t'inscrire chez les Alcooliques anonymes et les Joueurs du même nom et les fréquenter conjointement. » Au vrai, elle ne savait pas de quoi elle parlait sauf que, selon elle, ça interférait avec mes prestations au lit. D'où sa détestation de l'alcool et du jeu.

Je préfère encore me rappeler ce joueur acharné, et sa philosophie « Je me fous de gagner ou de perdre, je ne veux qu'une chose jouer. »

Je ne suis pas sur cette ligne, j'ai trop souffert de la Faim. Si n'avoir pas un sou vaillant dans les poches constitue le b.a.-ba du Romantisme, encore faut-il être très jeune pour le supporter.

Revenons au Hurlleur Fou, dès le lendemain il était à son poste. Et toujours dans le même emploi pester contre le résultat de chaque course. À sa manière, il est génial, vu qu'il ne trouve jamais un gagnant. Réfléchissez-y. Ce n'est pas si évident qu'il y paraît. Je vous accorde que vous n'y

connaissez rien, mais, écoutez-moi, choisissez un numéro, n'importe lequel, le 3, par exemple. Deux à trois jours durant, vous le jouez, ce 3, eh bien, je vous fiche mon billet qu'il finira par sortir. C'est obligatoire sauf pour le Hurlleur. Il est merveilleux. Il sait tout sur les chevaux, leurs points forts comme leurs points faibles, quelles courses ils ont gagnées ou perdues, leurs allures, naturelles ou acquises, leur généalogie, etc., et cependant il se débrouille toujours pour miser sur le mauvais. Pensez-y. Et ensuite chassez cela de votre esprit sinon c'est vous qui allez devenir fou.

Je me suis fait deux cent soixante-quinze dollars hier. J'ai commencé assez tardivement de jouer aux courses, à 35 ans. Et ça dure depuis trente-six ans, probable qu'elles m'ont coûté environ cinq mille dollars. En supposant que les dieux m'accordent huit à neuf années de rab, je finirai quand même par mourir.

Voilà donc une réalité objective qui vaut qu'on claque tout son fric, qu'en pensez-vous ?

Hein, quoi ?

15.10.91 Minuit 55

Rétamé. Deux nuits bien arrosées cette semaine. Suis forcé d'admettre que je récupère moins vite que par le passé. Quand on a la tête dans le seau, il est préférable de ne pas attaquer (la page) en affichant des ambitions étourdissantes et démesurées. Encore que cette attitude ne devienne dangereuse qu'à force de se répéter. Le premier résultat de l'écriture devrait être de vous permettre de remonter en selle. Seule condition pour qu'ensuite ça fuse comme par réflexe et que vous y preniez du plaisir.

Je connais un écrivain qui téléphone un peu partout en se vantant de pouvoir taper cinq heures par nuit. Dans l'espoir, j'imagine, qu'on se récrie d'admiration. Très franchement, est-il nécessaire que je vous en dise davantage ? De ce qu'il tape, n'est-ce pas qu'on s'en tape, vous et moi ? N'y a qu'une question qu'on ait envie de se poser à son sujet : comptabilise-t-il ses coups de fil dans ses cinq heures de travail ?

Moi-même, sur le clavier, je tiens entre une et quatre heures, mais ce qui en sort au bout de la quatrième va droit au panier. Je compte encore dans mes relations un zèbre qui m'a, un jour, affirmé avoir baisé toute la nuit. Lui et l'écrivain ne s'étaient jamais rencontrés. Désormais, c'est chose faite. Aussi devraient-ils peut-être permuter en échangeant leurs rôles ? Celui qui tape cinq heures

baiserait toute la nuit, et inversement. À moins qu'ils ne baisent ensemble pendant qu'un tiers caresserait le clavier. Mais pas moi, s'il vous plaît. Ils ont *une* femme pour faire ça. Si elle existe...

Hummm... Je me sens quelque peu bizarroïde ce soir. Je pense à Maxime Gorki. Pourquoi ? Je l'ignore. Sinon qu'il me semble que Gorki n'a jamais existé. Alors que, pour d'autres écrivains, aucun doute, ils ont fait leur tour de piste. Tourgueniev ou D.H. Lawrence, par exemple. Dans le cas d'Hemingway, j'oscille entre la perplexité et la certitude. Certes, il est passé parmi nous, mais seulement par épisodes. Bon, mais Gorki ? Il a écrit des choses fortes. Avant la Révolution. Mais tout de suite après il s'est affadi. Il n'avait plus grand-chose sur quoi planter ses crocs. À l'image des pacifistes qui ont besoin d'une guerre pour reprendre du poil de la bête. Ils sont quelques-uns comme ça à avoir fait la preuve de leur talent au cours des manifestations contre la guerre. Mais, une fois qu'elle a pris fin, ils se sont retrouvés sans emploi. Prenez la Guerre du Golfe, un groupe de romanciers et de poètes avait mijoté une grande manif contre Bush ; discours et poèmes en ordre de marche, ils étaient fin prêts. Mais, soudain, voilà que la guerre s'arrête. La manif est reportée d'une semaine. Sauf qu'ils vont, dans l'entre-deux, s'empreser de déclarer forfait. Car une seule chose les avait motivés parader en tête. Plastronner sur le devant de la scène. La guerre leur est nécessaire. Dans leur genre, ils me font penser à l'Indien qui danse pour que tombe la pluie. Moi aussi, je suis contre les guerres. Je l'ai été longtemps avant

que le pacifisme devienne chic, le *must* absolu, en un mot la propriété des intellos. Au fond, je subodore du louche sous le courage des neuf dixièmes de ces professionnels de l'antiguerrre comme je doute du bien-fondé de leurs motivations. Entre Gorki et ces gens-là, quoi de commun ? Ne vous cassez pas la tête, ça n'en vaut pas la peine.

Encore une journée juteuse aux courses. Hé, pas d'emballlement, je ne m'y ramasse pas des tonnes de fric. D'ordinaire, je parie entre dix et vingt dollars, et mes gains sont en proportion, quoique j'y aille de quarante dollars, si je sens le coup fumant.

Les courses embrouillent encore davantage les esprits. À la télé, juste avant chaque départ, on voit deux guignols débattre à propos du cheval qui va l'emporter. Et à tous les coups ils se plantent. À l'instar des chroniqueurs de la presse écrite, des revendeurs de feuilles de pronostics et des employés du pari mutuel. Même les ordinateurs, et quelle que soit la masse d'infos que vous leur injectiez, ne peuvent entrer dans le crâne d'un pur-sang. À chaque fois que vous payez quelqu'un afin qu'il vous dicte votre conduite, vous vous condamnez à la défaite. Et cela vaut pour votre psychiatre, votre psychothérapeute, votre courtier, votre chef d'atelier, votre etc.

Se reprendre et persévérer, voilà l'unique leçon qu'on doit tirer d'un fiasco. Or la peur tétanise la plupart des humains. Et à force de redouter l'échec, ils y vont droit. On les a trop conditionnés, on leur a trop rabâché ce qu'il convenait de faire. Ça commence avec la famille, ça se

poursuit avec l'école et, enfin, avec l'entrée dans le monde de la marchandise.

Prenez exemple sur moi, après deux jours de gagne j'ai réponse à tout.

Je sens un courant d'air et, assis devant mon écran, je frissonne, mais je n'ai pas envie de me lever pour aller fermer la porte, car les mots me tirent en avant, et j'aime trop cette sensation pour y mettre un terme. Putain, bordel, va quand même falloir que je me bouge, et que je ferme cette porte, mais j'en profiterai pour pisser.

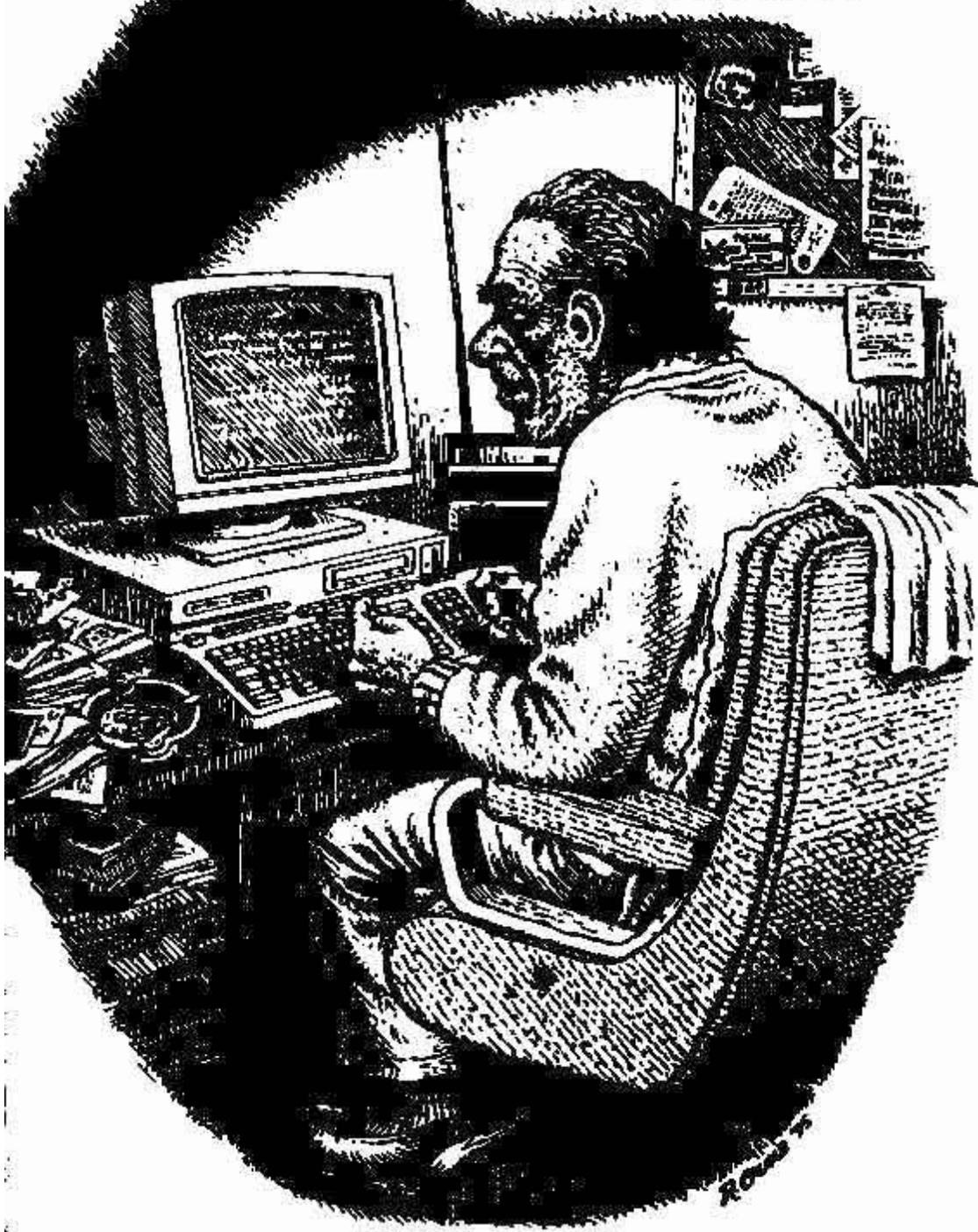
Voilà, mission accomplie. Et même au-delà. Puisque j'ai enfilé une petite laine. Ça y est, le vieil écrivain a passé son pull, il est en place, les yeux braqués sur l'ordinateur il réfléchit à la vie. Mais comment pouvons-nous la supporter ? Doux Jésus, vous êtes-vous jamais demandé combien de fois, sa vie durant, un homme aura pissé ? Bouffé ? Chié ? Inchiffrable. Quelle horreur ! Autant crever et tirer un trait définitif sur tout ce cirque, nous empoisonnons la terre entière avec nos déjections. Et ces satanées danseuses nues font pareil.

Pas de chevaux demain. Le mardi, c'est relâche.

En avant, mon vieux, descends l'escalier et rejoins ta femme qui doit se farcir une connerie à la télé. La moitié du temps, je suis aux courses, et l'autre moitié devant mon ordinateur. Mais peut-être qu'elle s'en satisfait ? Je l'espère. Allons, il est temps. Hein, que je suis un brave type ? Attention à la marche ! Ce doit être étrange de vivre en ma compagnie. Ça l'est pour moi, en tout cas.

Faites de beaux rêves.

ÇA Y EST, LE VIEIL ÉCRIVAIN A
PASSÉ SON PULL, IL EST EN PLACE, LES
YEUX BRASÉS SUR L'ORDINATEUR IL
REFLÈCHIT À LA VIE. MAIS COMMENT
POUVONS-NOUS LA SUPPORTER ?



20.10.91 Minuit 18

C'est une de ces nuits où il ne se passe rien. Où l'on se dit qu'il en ira toujours ainsi. Au bout du rouleau. Flagada. Pas la moindre étincelle. Plus de danse avec les mots. Ni même la force de se détester.

Dans cet état, on ne songe pas à se suicider. Car ce serait encore faire travailler ses méninges.

Allons, lève-toi. Remue-toi. Va boire un verre d'eau.

Je me sens comme un chien sans niche en plein été, or nous sommes en octobre.

Et pourtant l'année a été bonne. Suffirait de mesurer la masse de feuillets sur l'étagère derrière moi. Depuis le 18 janvier, je n'ai pas cessé d'écrire. Tel un forcené qui n'en finirait pas de s'arracher la peau. Aucun individu doué de raison ne noircirait autant de papier. Folie furieuse.

Bonne, cette année l'a aussi été pour avoir su, mieux que par le passé, me protéger des visiteurs. Bien que je me sois fait, au moins une fois, rouler dans la farine. Tout a commencé par une lettre en provenance de Londres, dans laquelle un mec me disait avoir enseigné à Soweto. Et me racontait que, lorsqu'il a lu du Bukowski à ses élèves, un grand nombre d'entre eux se sont montrés bigrement intéressés. Des jeunes noirs. Ça m'a fait plaisir. Rien ne me séduit davantage que l'imprévu s'il se produit loin de

chez moi. Quelque temps plus tard, le même me réécrit pour m'apprendre que, le *Guardian* l'ayant engagé, il aimerait m'interviewer. Puis-je lui communiquer, par retour de courrier, mon numéro de téléphone ? Je m'exécute. Le voilà qui m'appelle. Voix agréable. Je lui propose une date, elle lui convient. Au jour fixé, il débarque. Linda et moi l'accueillons avec du bon vin, et il embraye aussitôt. Il se débrouillerait plutôt bien s'il ne laissait de-ci de-là percer une désinvolture pour le moins déconcertante. Ainsi il pose une question précise, j'y réponds, et là-dessus il enchaîne en évoquant une de ses propres expériences qui n'a pas grand-chose à voir avec ce que je viens de lui dire, ni même avec ce qu'il m'a demandé. Pour autant, je veille à lui remplir son verre jusqu'au moment où il déclare que l'interview est terminée. On s'offre tout de même une nouvelle tournée, tout en l'écoutant nous raconter l'Afrique, etc. Petit à petit, l'inflexion de sa voix change, s'abâtardit, se fait stridente, vulgaire – pour tout dire. Et plus ça va, plus il tourne à la bêtise crasse. Sous nos yeux, une invraisemblable métamorphose est en train de s'accomplir. Le voici maintenant lancé sur le sexe. À l'entendre, il adore les noires. Je me permets de lui glisser que nous n'en connaissons que fort peu mais que Linda compte au nombre de ses amies une Mexicaine. Que n'ai-je dit là ? Les Mexicaines, il les adore aussi. Et veut donc, séance tenante, rencontrer la nôtre. Il la lui faut, et vite. On n'a rien contre, sauf qu'on ne sait pas où la joindre. Mais il s'accroche à son idée, n'en démord pas. Aussi surexcité

qu'un mec qui carburerait au rye, quoique nous ne buvions que de l'excellent vin. Bientôt il ne fait plus que rabâcher « Mexicaine... Une Mexicaine... Où est, cette Mexicaine ? » Complètement à la masse. Tel un pilier de bar dégoulinant de sensiblerie. On ferme, lui dis-je. Manquerait plus que je ne sois pas en forme pour les courses de demain. On l'escorte jusqu'à la porte d'entrée tandis qu'il continue de nous rebattre les oreilles avec sa Mexicaine.

« Pensez à nous envoyer un exemplaire du journal.

— Bien sûr, bien sûr... Ah, les Mexicaines ! »

On referme la porte, et on l'entend qui s'éloigne.

Mais afin de le chasser de notre esprit, on rouvre une autre bouteille.

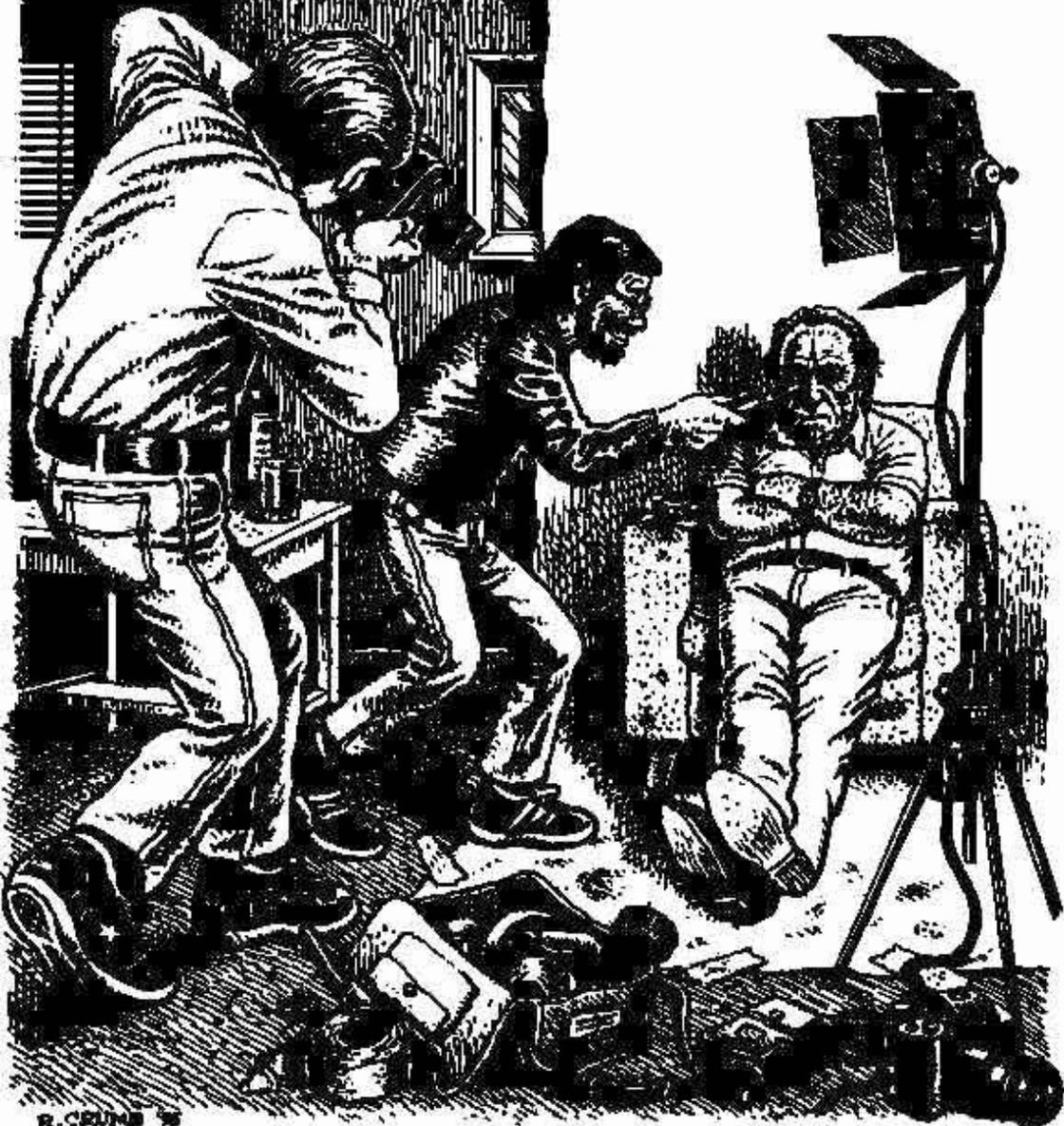
Les mois passent. Pas le moindre article. Il n'a jamais dû travailler pour le *Guardian*. Et n'a peut-être pas téléphoné de Londres. Sans doute l'a-t-il fait depuis Long Beach. Sont un paquet à se servir du prétexte de l'interview pour violer votre intimité. Et puisqu'il ne leur en coûte pas un dollar pour enregistrer vos propos, c'est à qui tentera sa chance et viendra, avec un magnéto et une chieuse de questions, taper à votre porte. Une nuit, un zigoto à l'accent germanique a ainsi fait intrusion chez nous. Au prétexte qu'il collaborait à je ne sais quelle publication d'outre-Rhin tirant à des millions d'exemplaires. Il n'a pas décaillé avant un sacré bout de temps. Et malgré ses questions imbéciles, je ne me suis pas un instant dérobé, m'efforçant au contraire de me montrer conciliant et enjoué. Il a enregistré mes réponses durant trois grosses

heures. Sans que nous cessions de vider nos verres. Est alors arrivé ce qui devait arriver, il a commencé à piquer du nez. Avant de rouler sous la table, alors que Linda et moi étions encore en mesure de battre des records. Il avait son compte. Menton dans la poitrine. Et un peu d'écume blanchâtre aux lèvres. Je l'ai secoué « Hé, dumou ! Debout ! » Il est revenu à lui et n'a su que hoqueter « Faut que je vous avoue un truc, j'suis pas journaliste, je voulais juste voir à quoi vous ressembliez.

Longtemps, les photographes m'ont, eux aussi, pris pour un con. Se vantant d'avoir des contacts partout, ils m'envoyaient un échantillon de leur savoir-faire. Puis, ils s'amenaient avec écrans et toiles de fond, projecteurs et assistants. N'empêche qu'ensuite on n'en entendait plus jamais parler. En clair, je ne recevais aucun cliché. Pas la moindre diapo. M'avaient menti sur toute la ligne. « Je vous envoie un jeu complet. » Tu parles ! Il y en a même eu un qui m'a dit : « Je vais vous tirer la meilleure au format idoine. « Ça veut dire quoi, idoine ? » « Un 20×29. » Je l'attends depuis deux ans.

Ainsi que je l'ai toujours déclaré, un écrivain n'a qu'une chose à faire écrire. Si ces merdaillons, ces fils de pute, m'ont tapé dans la raie, je n'ai qu'à m'en prendre à moi. Aujourd'hui, je les tiens à distance. N'ont qu'à se rabattre sur Elizabeth Taylor.

PUIS, ILS S'AMENAIENT AVEC ÉCRANS ET TOLLES
DE FOND, PROJECTEURS ET ASSISTANTS. N'EMPÊCHE
QU'ENSUITE ON N'EN ENTENDAIT PLUS
JAMAIS PARLER.



22.10.91 16 h 46

On vit dangereusement. Ainsi il a fallu que je me lève à 8 heures du matin pour nourrir les chats, vu que le technicien de la Westec Security devait s'amener à 8 h 30 afin de nous installer un système de protection plus sophistiqué. (Suis-je encore celui qui roupillait sur des poubelles ?)

On sonne, il est pile à l'heure. Un bon point. Je lui fais faire le tour du propriétaire en lui montrant toutes les voies d'accès fenêtres, portes, etc. Parfait, parfait ! Nous voulons une vidéo-surveillance, des détecteurs de bris de glace, des films de sécurité, des alarmes sans fil, une meilleure défense contre l'incendie, etc. Linda nous rejoint et pose plein de questions. Un domaine où elle est meilleure que moi.

Soudain, l'illumination.

« Combien de temps, ça va vous prendre ? dis-je.

— Trois jours.

— Merde ! » (Faut savoir que le champ de courses ferme durant deux des trois prochains jours.)

Aussi, après avoir cherché quoi faire, nous lui abandonnons la maison en lui assurant qu'on va se dépêcher de rentrer. Primo, on a un bon d'achat de cent dollars chez I. Magnin's qu'un ami nous a offert pour notre anniversaire de mariage. Et, secundo, je dois

déposer sur mon compte un chèque de droits d'auteur. Donc, cap sur la banque. Où j'endosse le chèque.

« J'adore votre signature », me déclare l'employée.

Une de ses collègues rapplique et examine ma signature.

« Il en a changé, leur signale Linda.

— J'y ai été obligé pour dédicacer mes livres.

— C'est un écrivain, dit Linda.

— Non, sans blague ? Quel genre de trucs écrivez-vous ? demande l'une des deux employées.

— Toi, réponds, dis-je à Linda.

— Des poèmes, des nouvelles, et des romans.

— N'oublie pas le scénario, *Barfly*.

— Oh, j'ai vu le film, s'exclame l'une des deux filles en y ajoutant un sourire.

— Ça vous a amusée ?

— Beaucoup, me jure-t-elle, extatique.

— Merci. »

Sur ce, on les salue et on ressort.

La notoriété s'attache à nos pas, que voulez-vous ? Une fois dans la voiture, on file jusqu'au centre commercial, histoire de casser une petite graine pas très loin de I. Magnin's.

On s'assied, et on se fait servir des sandwiches à la dinde, du jus de pomme et des cappuccinos. Depuis notre table, on peut voir la plupart des boutiques. N'y a pas grand monde. Le commerce périclité. Qu'à cela ne tienne,

puisque nous avons cent dollars à claquer, nous allons contribuer au redémarrage de l'économie.

Dans cette cafétéria, je suis le seul homme. Partout, des femmes. Seules, ou en compagnie d'une amie. L'autre sexe est absent. Voilà qui me paraît incompréhensible, vu que c'est avec les femmes que je me sens le plus en sécurité. Leur présence m'apaise. Mes vieilles cicatrices se referment. Le temps d'un petit arrêt. Dommage que je n'ai pas sauté de la falaise ! Mais peut-être qu'après ce répit j'en franchirai enfin le bord ? Allez savoir.

Et donc, notre en-cas avalé, nous voici à pied d'œuvre chez I. Magnin's. Suis en manque de chemises. Je cherche mon bonheur. Mais ne peux en dénicher une seule qui me plaise. À croire que les stylistes ondulent de la coiffe. J'abandonne. Linda a besoin, elle, d'un sac à main. Elle en trouve un, soldé à moitié prix. Il valait, à l'origine, trois cent quatre-vingt-quinze dollars. À le voir, il ne les fait pas. Ne devrait pas coûter plus de quarante-neuf dollars cinquante. Linda laisse tomber. On avise ensuite deux chaises avec une tête d'éléphant sculptée dans le dossier. Plutôt sympa. À condition de vouloir déboursier mille dollars. Tiens, et cet oiseau de verre ? Assez joli, et il ne coûte que soixante-quinze dollars, mais Linda prétend qu'on ne saurait pas où le mettre. Même topo avec ce poisson de porcelaine à raies bleues. Je commence à traîner la patte. Le spectacle des marchandises me produit toujours cet effet-là. Les rayons de magasins m'épuisent, m'anéantissent. Je n'y perçois rien d'essentiel. Des tonnes et des tonnes de merde. Me les offrirait-on que je ne les

prendrais pas. Ont-ils jamais eu l'idée de nous proposer quoi que ce soit de séduisant ?

Eh bien, ce sera pour une autre fois, décidons-nous. Et nous entrons dans une librairie. Il me faut un manuel pour mon ordinateur. Je dois apprendre à le maîtriser. J'en trouve un. M'approche du caissier. Il tape le prix. Je lui tends ma carte de crédit. « Merci, me dit-il. Seriez-vous assez aimable pour me signer ceci ? » Et il me sort mon dernier livre. Revoici la gloire ! Deux fois en une journée. C'est plus que suffisant. Au-delà, bonjour les dégâts ! Mais les dieux connaissent ma capacité de résistance. Je lui demande son nom, l'écris, griffonne un vague truc, ajoute ma signature et un petit dessin.

Sur le chemin du retour, on s'arrête chez le vendeur d'ordinateurs. Besoin de papier pour mon imprimante à laser. N'en ont pas. Du poing, je fais mine de menacer l'employé. Ça me rappelle le bon vieux temps. Il me conseille un confrère. On y va. Tout y est à prix réduit. Du coup, j'achète assez de papier pour tenir deux ans et presque autant d'enveloppes, de crayons, de trombones. À présent, tout ce que j'ai à faire, c'est de m'en servir.

Enfin, à la maison. Le technicien de la sécurité s'est tiré. Comme le couvreur qui n'a fait qu'un passage éclair. Mais qui a laissé un mot « Serai de retour à 16 h. » Il ne tiendra pas sa promesse, je suis prêt à le parier. Il est raide dingue. Enfance malheureuse. Qui l'a fortement perturbé. N'empêche que, pour ce qui est de poser des tuiles, il n'a pas son pareil.

Je monte mes achats au premier. Je suis prêt. Je suis célèbre. Je suis un écrivain.

Je m'assieds et branche l'ordinateur. Je clique tout de suite sur les JEUX DÉBILES. Partie de *Tao*. Chaque jour qui passe, je m'améliore un peu plus. L'ordinateur ne me bat qu'une fois sur cent. Entre nous, c'est plus facile que trouver le cheval gagnant mais bien moins satisfaisant. Vivement mercredi ! Jouer aux courses me permet de resserrer inlassablement les boulons. Ça participe de mon plan. Et ça marche. Faut bien que je tombe mes cinq mille feuilles de papier.

31.10.91 Minuit 27

Journée effroyable aux courses, non pour m'y être fait tondre, j'ai même touché un petit quelque chose, mais à cause d'une sensation profonde d'étouffement. Tout me pesait. Ne cessant de me répéter que j'étais en train de perdre mon temps alors que, vous le savez, il m'est compté. Mêmes figures d'enterrement, mêmes dix-huit pour cent. Quelquefois, il m'arrive de penser que nous sommes tous embarqués dans le tournage d'un film. Nous avons repéré nos marques, appris notre texte et savons comment le jouer, sauf qu'il n'y a pas de caméra. Et pourtant, impossible de fuir. Ce foutu film se referme sur nous, implacablement. Je connais fort bien chacun des employés du pari mutuel. On échange souvent quelques mots quand je passe à leur guichet. En vérité, mon vœu le plus cher serait de me dégotter un employé taciturne qui se contenterait d'enregistrer mon pari en la bouclant. Hélas ! pas un qui ne soit d'un caractère sociable. L'image même de la placidité. Ce qui ne les empêche pas d'être sur leurs gardes : nombre de turfistes sont des bombes à retardement. Aussi n'est-il pas rare que les employés se fassent rudement secouer les bretelles, d'où hululement de la sirène d'alarme et arrivée ventre à terre de la sécurité. Somme toute, en parlant avec nous à bâtons rompus, les employés nous obligent à cracher ce que nous avons

derrière la tête. Ça les sécurise. Ils préfèrent le copinage au morflage.

Les turfistes ne me posent aucun problème. Pour les habitués, je suis une sorte de fêlé qui fuit les rapports humains, et ils l'acceptent. Moyennant quoi, je peux me consacrer à la recherche effrénée d'une nouvelle martingale, quitte à en changer entre deux courses. Ne me lassant jamais de réajuster mon système numéral en fonction de la réalité immédiate, d'encoder ma folie par un simple chiffre ou, à défaut, par une combinaison. Je voudrais tant percer le secret du Grand Jeu, en prévoir les aléas. Un exemple, j'ai lu récemment un article dans lequel on rappelait que, dans les temps anciens, il avait été établi qu'un roi, un fou et une tour pouvaient, aux échecs, défaire un roi flanqué de deux cavaliers. Un ordinateur de Los Alamos de 65 536 processeurs a été chargé de la vérification. Il lui a fallu cinq heures et cent billions de parties simulées pour résoudre le problème en deux cent vingt-trois coups, un roi, un fou et une tour viennent à bout d'un roi et de deux cavaliers. De telles curiosités exercent sur moi une irrésistible fascination. En comparaison, le pari mutuel me fait l'effet de n'être qu'un grossier jeu de puce.

Il est indéniable que j'aurai passé la majeure partie de mon existence à trimer comme un esclave. Et ce jusqu'à ce que j'atteigne la cinquantaine. Chaque jour, ces crapules m'ordonnaient d'aller ici ou là, de m'y morfondre durant un certain nombre d'heures avant de pouvoir réintégrer mon trou. Dire que je me sentais coupable quand il

m'arrivait de flemmarder. Aussi est-ce en fréquentant les champs de courses que je me suis trouvé, et que j'ai appris à me supporter, tout en perdant, je l'avoue, les pédales. Désormais, je réserve mes nuits à l'ordinateur ou à la boisson, parfois au mélange des deux. Quelques-uns de mes lecteurs pensent que j'aime les chevaux, que je prends mon pied à les voir courir, que je suis un joueur enthousiaste et naïf, un phallocrate à temps complet. Et ils m'en récompensent en m'envoyant plein de livres sur les bourrins, les jockeys, et des tas de manuscrits ayant pour cadre le monde du turf. À peine si je consens à jeter un œil sur toute cette merde. C'est presque avec répugnance que je me rends sur les hippodromes. Ma trop grande stupidité m'empêche d'imaginer un autre endroit où aller. Pouvez-vous d'ailleurs m'en proposer un qui soit ouvert le jour ? Le Jardin aux Supplices ? Le film dont on parle ? Par pitié, aidez-moi. Rêvasser en compagnie du beau sexe n'est pas une fin en soi, et la plupart des hommes de ma génération sont morts ou mériteraient de l'être, si l'on prend en considération leur état de décomposition.

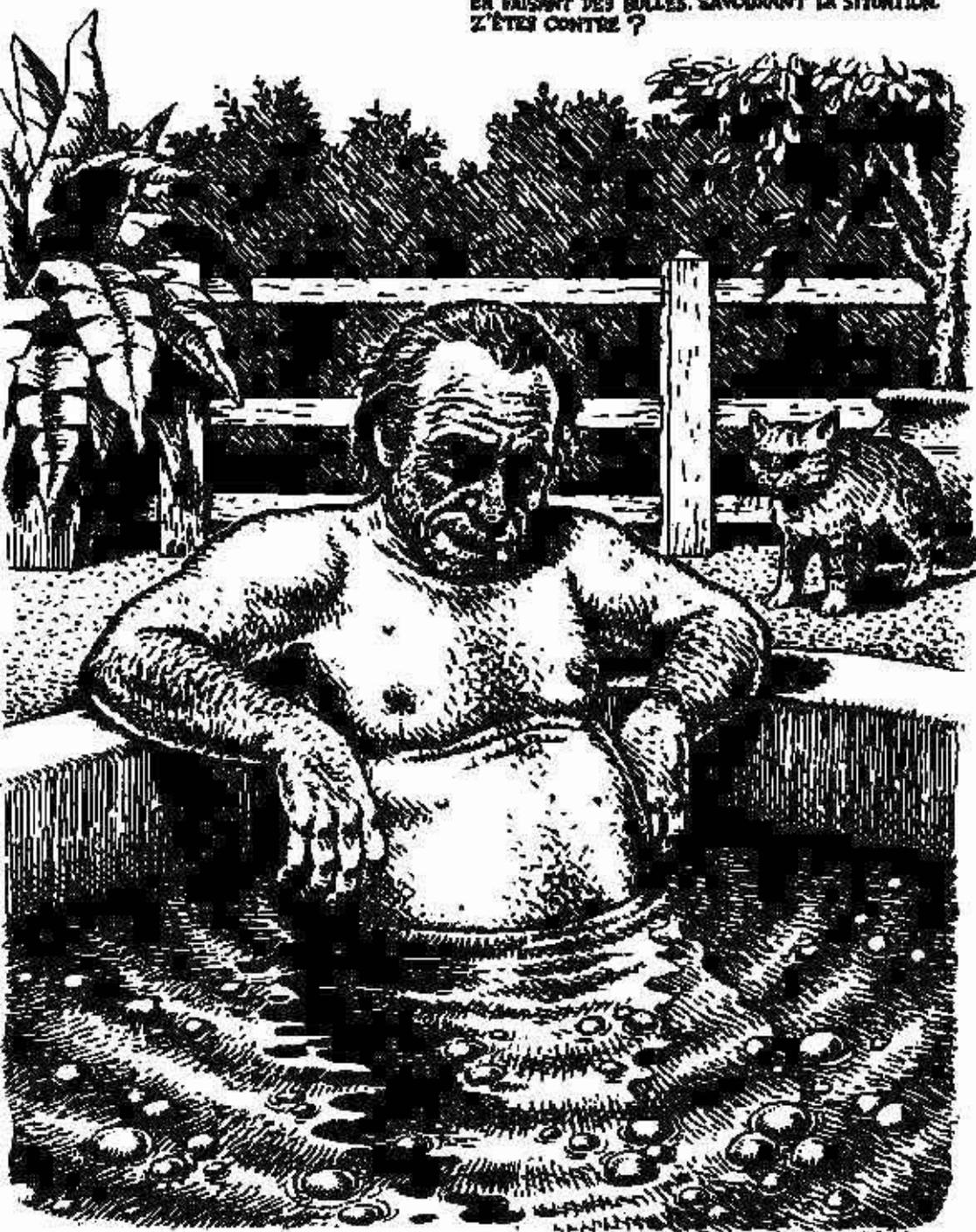
À chaque fois que j'essaie de me tenir à distance du champ de courses, je me ronge les sangs, je broie du noir et, quand la nuit tombe, c'est un homme éteint, apathique, qui branche son ordinateur. En sorte que pour vaincre cette angoisse de la page blanche, je m'oblige à aller là-bas observer l'Humanité, car il n'est pas de meilleur catalyseur que le travail d'après motif. Là-bas, le pire survient inéluctablement, l'horreur s'y donne sans relâche en spectacle. Oui, là-bas, je m'accepte tel que je suis, je ne

flippe plus, à chacun son université, pas vrai ? Moi, je suis étudiant en science infernale.

Qui sait ? Un de ces jours, il me faudra garder le lit. Je ne quitterai plus ma chambre dont les murs seront tapissés de milliers de pages, elles-mêmes recouvertes de milliers d'idéogrammes. Je les peindrai moi-même avec un long pinceau, et j'y prendrai, c'est certain, grand plaisir.

Pour l'heure, et jour après jour, je me satisfais des trognes de parieurs, masques de carton, hideux, malveillants, blafards, cupides, moribonds. Déchirant leurs tickets, annotant les feuilles de pronostics, surveillant du coin de l'œil les changements de cote sur le tableau d'affichage jusqu'à ne plus savoir quoi en penser, et moi, Bukowski, je suis au milieu d'eux, je suis un des leurs. Nous souffrons du même mal, l'espérance trompeuse. Dans nos vêtements de confection, dans nos tacots hors d'âge. En marche vers le mirage, nous gaspillons notre vie comme n'importe lequel d'entre vous.

RÉMARRAGE EN DOUCEUR. ASSIS DANS LE
JACUZZI TEL UN GROSSIUM, SOUS LE SOLEIL,
AVEC UNE EAU, BIEN CHAUDE, QUI TOURBILLONNE
EN FAISANT DES BULLES. SAUVANT LA SITUATION,
Z'ÊTES CONTRE ?



3.11.91 Minuit 48

Suis pas allé aux courses pour cause de gorge irritée et de mal de crâne, très précisément du côté droit. Bien malin celui qui pourrait dire, à 71 ans, quand sa cervelle finira par éclabousser le pare-brise. De temps en temps, je ne me refuse pas une bonne poivrade, et je continue de fumer comme un pompier. Conséquence de ce régime mon corps part en couilles, mais c'est le prix à payer pour nourrir mes neurones. Et mon âme. À l'alcool, le soin de les recharger. Cela précisé, j'ai donc déserté le champ de courses et roupillé jusqu'à midi 20.

Redémarrage en douceur. Assis dans le Jacuzzi tel un grossium. Sous le soleil, avec une eau, bien chaude, qui tourbillonne en faisant des bulles. Savourant la situation. Z'êtes contre ? Venez donc vous appuyer sur l'un des rebords. Pas facile de trouver mieux, hein ? L'univers tient dans un gros sac de merde déchiré de partout et jamais rafistolé. Je ne peux rien y changer. Toutefois, si j'en crois les lettres que je reçois, mes livres auraient tiré pas mal de gens d'un mauvais pas. Tel n'était pas mon but, je n'écris que pour me sauver moi-même. J'ai toujours été asocial, et jamais je ne me suis adapté. Dès l'école, j'ai découvert ma marginalité. Ne serait-ce que parce que j'y ai appris que je ne pouvais apprendre que lentement. Les autres élèves enregistraient tout au quart de seconde, pas moi qui ne retenais que dalle. Pas la moindre bribe de savoir qui

ne m'apparaissait baignant dans une lueur crépusculaire et intimidante. J'avais tout du fou. Sauf que, même lorsque j'offrais les apparences de la déraison, je savais que la réalité était plus complexe. Dans un recoin de mon être, j'avais réussi à dissimuler de quoi me protéger, un petit rien insaisissable. Mais c'est une autre histoire. Revenons au Jacuzzi et à ma vie qui touche à sa fin. Je n'en ai plus rien à battre, je connais le film par cœur. Encore que j'aie plein de choses à dire avant qu'on me rejette dans les ténèbres ou dans quoi que ce soit d'autre. C'est le bon côté des mots, ils continuent de trotter, cherchant leurs proies, s'organisant en phrases, bandantes de préférence. Je déborde de mots qui jaillissent hors de moi au meilleur de leur forme. Je suis heureux. Dans le Jacuzzi. La gorge irritée, le crâne douloureux. Dans son bain bouillonnant, le vieil écrivain médite. Jusqu'ici, tout va bien, très bien. Mais l'enfer est toujours là, prêt à dérouler son tapis rouge.

Mon vieux chat s'approche et me zieute. Nous nous dévisageons l'un l'autre. Chacun de nous sait qu'il ne sait rien. Puis, il s'éloigne.

Les minutes s'écoulent. Bientôt l'heure d'aller avec Linda manger un morceau dans un endroit dont j'oublierai vite le nom. N'importe quel plat perd de sa saveur quand on est coincés dans la cohue des samedis. Ils semblent être en vie, mais ce n'est qu'une façade. Derrière leurs tables, dans leurs box, ils s'écoutent parler, tout en s'empiffrant. Nom de Dieu, il m'en revient une de pas triste. Il y a quelques jours de ça, juste avant de filer à

l'hippodrome, voilà que je me décide à faire un arrêt casse-croûte. Je repère un comptoir vide de consommateurs et m'y assieds. À peine ai-je commandé qu'on me sert. Là-dessus, un homme entre et se dirige illico vers le siège À LA DROITE DU MIEN. Alors que les vingt ou vingt-cinq autres sont libres. Mais non, il a préféré se poser à côté de moi. Je ne raffole pas de la promiscuité. Plus je suis isolé, et mieux je me porte. Après avoir fait son choix, monsieur mon voisin entreprend la serveuse. Sur le championnat de football. Il m'arrive de regarder des matches à la télé, mais je me garderais bien d'en parler dans un lieu public. Eux, non, ils se renvoient la balle comme si de rien n'était. Passent tout en revue. Leurs joueurs préférés. Les chances de chaque équipe, etc. Ce n'est pas fini, depuis son box un tiers se mêle à la conversation. Au vrai, ça ne me les briserait pas si l'autre enfoiré ne me serrait d'aussi près sur ma droite. Le glandu dans toute sa splendeur. L'amateur de foot. Pétant de santé. Un Américain. Assis à côté de moi. Qu'il crève !

Et donc, Linda et moi sortons nous restaurer, puis rentrons nous reposer jusqu'à la fin de l'après-midi, mais alors que l'obscurité nous enveloppe, Linda sent qu'il est en train de se passer quelque chose dehors. Elle est douée pour ça. Quand elle revient de l'autre côté de la contre-allée, elle me dit : « Papy Charley a fait une mauvaise chute, les pompiers sont là. »

Papy Charley est ce voisin de 96 ans qui habite la grande maison contiguë. Sa femme est morte la semaine dernière. Après quarante-sept ans de mariage.

À mon tour, je sors sur le perron devant lequel stationne le camion de pompiers. Un des leurs est appuyé contre le capot.

« Je connais Charley, lui dis-je. Il n'est pas mort ?

— Non.

À l'évidence, lui et ses camarades guettent l'arrivée de l'ambulance. Les pompiers rappellent toujours les premiers. Linda et moi, on se met aussi à faire le pied de grue. L'ambulance surgit. Ça ressemble à une mauvaise blague. Il en descend deux petits mecs, vraiment des formats réduits. Qui ne se quittent pas d'une semelle. Trois pompiers les entourent. Et l'un d'entre eux se lance dans de grandes explications. Figés sur place, les rase-bitume dodelinent de la tête. Puis, la conférence s'achève. Le temps d'un aller-retour à leur voiture que déjà les ambulanciers réapparaissent avec un brancard. Et partent à l'assaut de l'escalier conduisant à la maison de Charley.

Ils y restent un sacré bout de temps. Enfin, ils en ressortent. Avec Charley arrimé au brancard. Juste avant qu'ils le transfèrent dans leur véhicule, on s'avance.

« Courage, Charley ! lui dis-je.

— On espère vous revoir très vite, ajoute Linda.

— Qui êtes-vous ? grogne Charley.

— Vos voisins », répond Linda.

Sitôt qu'il est installé dans l'ambulance, elle démarre. Avec dans sa roue une voiture rouge à l'intérieur de laquelle je distingue deux parents de Charley.

Traversant la rue, notre voisin d'en face nous rejoint. On se serre la main. Lui et moi, on s'est souvent soulés ensemble. On lui raconte ce qui vient d'arriver à Charley. Et chacun de s'étonner que sa famille le délaisse autant. Quoique, nous-mêmes, on ne se soit guère plus occupés de lui.

« Faut que vous veniez voir ma cascade, s'exclame notre voisin.

— D'accord, on y va. »

On traverse sa maison, croisant au passage sa femme et ses gosses, et par la porte de derrière on pénètre dans l'arrière-cour, on dépasse sa piscine et on découvre tout au fond sa GIGANTESQUE cascade. Tombant du haut d'une falaise bien qu'il semble qu'une partie de l'eau sorte d'un tronc d'arbre. Un monument. Construit avec de très gros et très beaux rochers de différentes couleurs. Sous la lumière des projecteurs, des torrents rayonnants font entendre leur musique fracassante. On a peine à y croire. Sur le côté, un ouvrier en surveillance, malgré l'heure, la bonne marche. Avec ce genre de fantaisie, on ne doit jamais en avoir fini.

J'en serre cinq à l'ouvrier.

« Il a lu tous vos livres, dit le voisin.

— Vous déconnez ou quoi ? »

L'ouvrier se fend d'un grand sourire.

Après quoi, on fait machine arrière. « Que diriez-vous d'un verre de vin ? », propose le voisin. Je décline

l'invitation. Rapport à mon mal de gorge et à ma migraine persistante, lui dis-je.

Linda et moi retraversons la rue et réintégrons notre home.

Voilà comment, pour l'essentiel, se sont déroulées la journée et la soirée.

22.11.91 Minuit 26

Foutre, ma soixante et onzième année aura été diablement productive. Nul doute que j'ai aligné plus de mots qu'à n'importe quelle autre époque de ma vie. Et bien qu'un écrivain ne soit pas son meilleur juge, j'aurais tendance à croire que je n'ai jamais été aussi bon même au regard de mes années d'intense créativité. L'ordinateur que j'ai étrenné le 18 janvier y est pour beaucoup. Par son intermédiaire, les mots se succèdent avec encore plus de naturel, se transmettent à une cadence accélérée du cerveau (ou de tout autre endroit où ils pourraient se nicher) aux doigts qui les répercutent sur l'écran où ils se visualisent vifs et clairs – dans la seconde d'après. En soi, ce n'est pas une simple question de vitesse, mais de débit, les mots coulent comme un fleuve, il suffit qu'ils s'harmonisent pour rouler sans entraves. Plus jamais de carbones, plus jamais de deuxièmes ou troisièmes frappes. Une nuit pour se vider la tête, et une autre pour en retirer les à-peu-près et les bourdes. Mots écorchés, mauvaise concordance des temps, etc., tout peut être corrigé sur l'original sans qu'il soit besoin de raturer, de corriger à la main, voire de retaper le toutim. Personne n'aime lire une copie problématique, pas même son auteur. Je me doute que de telles considérations dénoncent son chieur, son coupeur de cheveux en quatre, détrompez-vous ; à ce stade, l'ordinateur, quels que soient votre talent et votre

imagination, a pour fonction, je ne blague pas, de générer de l'optimum, et dussiez-vous y perdre votre âme que je ne changerais pas de religion.

Reste que j'aurai quand même connu avec lui de mauvais moments. Je me rappelle la nuit où, après avoir tapé pas loin de quatre longues heures – et effleuré une touche, mais laquelle ? –, un rayon bleu a irradié la surface de l'écran entraînant à sa suite l'effacement d'un grand nombre de mes pages. J'ai tout essayé pour les récupérer. Impossible, elles n'existaient plus. Bien sûr que je les avais sauvegardées, sauf que ça n'a eu aucun effet. Des déboires de cette sorte, j'en ai subi plusieurs encore, mais à une plus petite échelle. Laissez-moi vous dire une bonne chose je ne sais rien d'aussi sinistre que la perte de ce que l'on vient d'écrire. Réflexion faite, j'ai également paumé des pans entiers de mon roman. Tout un chapitre. Que croyez-vous que j'ai fait ? Me le suis refarci en maudissant le ciel. N'empêche que lorsque ça vous arrive, si vous ne retrouvez plus, tels quels, les petits éclairs précédents, vous y gagnez au bout du compte puisque, en repartant de zéro, vous écartez sans hésiter les lignes qui ne vous plaisaient qu'à moitié et introduisez les ajouts qui améliorent l'ensemble. Pardon ? Forcément que ça vous prend le reste de la nuit. Le temps que les oiseaux s'éveillent. Que votre épouse et les chats se disent que vous avez à jamais perdu l'esprit.

J'ai consulté des experts en informatique au sujet du « rayon bleu » sans qu'aucun ne trouve la clé du mystère. Selon moi, la plupart d'entre eux ne méritent pas d'être

appelés experts. De tels incidents ne figurent pas davantage dans les manuels. Mais à présent que j'en sais un peu plus sur ma bécane, j'ai mon idée sur le pourquoi de ce catastrophique « rayon bleu »...

Le pire qui me soit advenu, c'est lorsque l'ordinateur s'est de lui-même passé une camisole de force, ne s'exprimant plus que par bouffées délirantes, déflagrations surnaturelles, sombres absences, laissant présager sa fin imminente. Mais alors que je m'efforçais de le ramener à la raison, j'ai soudain remarqué qu'un liquide visqueux était en train de se gélifier sur l'écran et tout autour de la fente de l'unité centrale, celle-là même par laquelle on insère les disquettes. À sa manière, un de mes chats avait baptisé l'ordinateur. Et me voilà fonçant à la boutique d'informatique. Avec un cadavre sur les bras qu'entreprit d'autopsier sous mes yeux un vendeur jusqu'au moment où un liquide jaunâtre a giclé sur sa chemise blanche, « du pipi de chat », s'est-il mis à hurler. Mon pauvre ami ! Comme je vous plains. A bien fallu ensuite que je leur laisse l'ordinateur. Entre parenthèses, la garantie ne s'applique pas aux dégâts occasionnés par le pipi de chat. Ont dû entièrement désosser l'unité centrale. Huit jours de soins intensifs. Contraint et forcé, j'ai repris ma machine à écrire. Impression de devoir casser une pierre à mains nues. Dur réapprentissage. Mais c'est revenu, et là-dessus je me suis réinjecté de l'alcool afin que le fleuve reprenne son cours. La nuit de navigation à vue a été suivie de la nuit au radoub. De nouveau, je l'avais à ma pogne, cette vieille guimbarde. Durant les cinq décennies

que nous avions, elle et moi, partagées, elle ne m'avait pas mégoté les émotions fortes. Aussi, lorsque j'ai récupéré l'ordinateur, ce n'est pas sans tristesse que je l'ai rangée dans son coin. Chagrin sans lendemain car, l'ordinateur sitôt rebranché, les mots ont fusé et repris à tire-d'aile leur course folle. Et depuis lors, le rayon bleu s'est tenu coi, et plus aucune page n'a été effacée. Les commandes répondent mieux qu'auparavant. En pissant dessus, ce chat l'a nettoyé de tout son négatif. Quoique, désormais, lorsque j'arrête de m'en servir je le recouvre d'une grande serviette de bain avant de refermer la porte.

Oui, ç'a été mon année la plus productive. Le vin se bonifie en vieillissant.

Je ne cherche pas à établir ma suprématie sur qui que ce soit, l'immortalité ne me préoccupe pas – en un mot, je me fous de toutes ces momeries. Il faut BOUGER tant qu'on vit. Le starting-gate qui se relève brusquement sous un soleil éclatant, les chevaux qui se jettent au travers de sa lumière, tous ces jockeys, courageux diabolotins de soie vêtus, qui les montent et les emmènent au bout du monde. Il n'est de gloire que dans l'action et le défi. La mort n'est qu'un épouvantail. Ne compte que le moment présent. Le présent. Le présent. Pardi.

9.12.91 1 h 18

La mer se retire. Je suis assis et contemple depuis cinq bonnes minutes un trombone. Déjà hier, en rentrant par l'autoroute, l'obscurité gangrenait la fin de l'après-midi. Nappes de brouillard. En secret, Noël aiguise son harpon. À un moment, je me suis fait la réflexion que je roulais sans grand monde autour de moi. Soudain, j'ai aperçu en travers de la chaussée un énorme pare-chocs accroché à un reste de calandre. Je l'ai évité de justesse avant de découvrir sur ma droite ce qui s'était passé. Le classique carambolage, quatre à cinq voitures encastrées l'une dans l'autre, mais, fait étrange, tout était silencieux, comme figé, sans le moindre signe de vie, ni flammes, ni fumée, ni même lumières de phares, rien. J'allais trop vite pour me rendre compte s'il y avait encore des gens dans les voitures. Tout de suite après, la nuit est tombée. Quelquefois, c'est sans avertissement. L'inévitable survient à la vitesse de l'éclair. Le grand chamboulement. Vous étiez vivant. Vous voilà mort. Mais le film continue.

Nous sommes faits de papier. Les statistiques fixent notre durée de vie, nous ne faisons que passer. Ce facteur temps est la meilleure et la pire des choses. Pas moyen d'agir dessus. Certes, vous pouvez toujours aller vous asseoir au sommet d'une montagne et essayer par des décennies de méditation d'en modifier le cours, mais ce sera en pure perte. Ou bien alors vous choisissez de vous

transformer en acceptant l'inéluctable – eh bien, ce n'est guère mieux. Peut-être pensons-nous trop ? Mieux vaudrait sentir davantage et penser moins.

Toutes ces voitures accidentées paraissaient appartenir à un autre monde. Morbide.

J'adore la façon dont les philosophes démontent les concepts, voire les théories, de leurs prédécesseurs. Et c'est comme ça depuis la nuit des temps. Mais, oui, je vous assure que nos aînés ont fait fausse route. Et ça débat, discutaille, on affine le programme, et on crie au progrès. Dommage que les philosophes ne parviennent pas à énoncer avec des mots de tous les jours ce qu'ils cherchent à nous communiquer, ils devraient pourtant mettre plus de chair dans leurs pensées, elles s'en trouveraient améliorées et, de la sorte, nous passionneraient davantage. Je me permets de penser qu'ils feraient bien de s'y mettre. La simplicité est la clé.

Avec la fiction, on ne peut que suggérer. Qu'importe que les phrases soient boiteuses, brinquebalantes, si elles surfent sur la vague et nous font rugir de plaisir. Le bien écrire tue l'écriture. Ainsi Sherwood Anderson est-il, opinion toute personnelle, l'un des rares à avoir tiré parti d'un mot aussi hardiment qu'il l'aurait fait d'un bloc de pierre ou d'une pièce de viande. Il SCULPTE ses mots sur la page. Qui en deviennent si évidents que, lorsque s'ouvre une porte, la lumière du jour éclabousse les murs, et que vous en êtes vous-même ébloui. Quand il écrit descente de lit, chaussure, doigt, vous en distinguez chacun des détails. Il a su charmer les mots. Pour notre plus grande

joie. Cela dit, il peut aussi s'en servir comme de balles. Dont vous seriez alors la cible. Ce que Sherwood Anderson a découvert, il le doit à son instinct. Hemingway a essayé mais en voulant passer en force. Il a entassé images sur images. Jamais Anderson n'hésite à ironiser alors que la situation tourne au tragique. Hemingway ignore le rire. Quiconque se lève à 6 heures du matin pour écrire n'a pas le sens de l'humour. Il cherche à se punir.

Sentiment d'être au bout du rouleau. Je ne dors pas assez. Me réveiller sur le coup de midi, voilà ce qui me plairait, sauf qu'ils donnent le départ de la première course à midi 30. Du coup, en additionnant temps de trajet et minimum de gamberge sur les pronos, je dois me tirer de chez moi à 11 heures, avant même que soit passé le facteur. Or, dans le meilleur des cas, je ne m'endors pas avant 2 heures du matin. Sans compter que je me lève au moins deux fois pour m'égoutter la nouille. J'ajoute qu'un de mes chats, impatient d'aller s'aérer, me tire du pieu à 6 heures pile, jour après jour. Ce n'est pas tout, les cœurs solitaires se plaisent à téléphoner avant 10 heures. Certes, je ne décroche pas, le répondeur s'en charge. Mais, ensuite, impossible de refermer l'œil. Pour autant, si je n'ai pas d'autres motifs de rouspétance, je démarre de chez moi en grande forme.

Pas de courses dans les deux prochains jours. Donc, demain, j'en écraserai jusqu'à midi, de quoi renaître en centrale électrique, disons rajeuni de dix ans. Putain, je vous la joue farceur – dix ans de moins, ça m'en ferait

quand même 61, parlez d'un miracle ! Alors, laissez-moi pleurer. Et me morfondre.

Il est 1 heure. Pourquoi ne pas s'arrêter et tomber dans les bras de Morphée ?

18.1.92 23 h 59

Je vais je viens entre le roman, les poèmes, les chevaux, et je suis toujours vivant. L'hippodrome, passe encore, j'existe sitôt que je me suis fondu dans la masse. Reste l'autoroute que j'emprunte dans les deux sens. Autrement dit le moyen le plus radical de se rappeler comment fonctionnent les trois quarts de l'humanité. Qui ne sont guidés que par l'esprit de compétition. De sorte qu'à trop désirer votre perte, ils se condamnent à la défaite. Quoi de mieux, en effet, qu'une autoroute pour que le patrimoine héréditaire s'en donne à cœur joie ! Les traînants s'obstinent à ne pas vous céder le passage tandis que les accros du levier de vitesses ne cherchent qu'à vous semer. En règle générale, comme je m'en tiens à un 110 de moyenne, je double et suis doublé. Le fonceur, je n'en ai rien à cirer. Je me rabats et le laisse filer. C'est le mollasson qui me les brise, celui-là même qui roule à 90 sur la voie rapide. Des fois, je suis à deux doigts de lui rentrer dedans. Ce que j'entrevois alors de son crâne et de sa nuque suffit à me former un jugement sur toute sa personne. En voilà un qui a mis son âme en veilleuse dans le même temps où son cœur se gonflait d'amertume – l'archétype du dégueulasse borné et sadique.

Dans ces cas-là, j'entends une petite voix me dire « Tu as tort de penser ça. C'est toi qui es borné.

Il se trouvera toujours des humanitaires pour défendre les moins-que-rien, sans doute parce qu'ils n'admettent pas qu'un moins-que-rien ne soit qu'une quantité d'importance nulle. Tout bien pesé, si ces humanitaires-là se refusent à prendre parti, c'est qu'ils sont eux-mêmes des moins-que-rien. La société en son entier s'articule autour du rien, ce qui explique les agissements de chacun de ses membres, leur acharnement à se détruire l'un l'autre. Une manière d'être qui me serait indifférente si je n'avais pas à cohabiter avec mes contemporains.

Ça me remet en mémoire la fois où j'avais accepté une invitation à dîner dehors. La table la plus proche de la nôtre était occupée. Par tout un contingent parlant fort et n'arrêtant pas de hurler de rire. Une gaieté affectée, des moins spontanées. Et qui paraissait ne devoir jamais s'arrêter.

Au bout d'un moment, je me suis exclamé : « Sont vraiment chiants, non ? »

Un de mes voisins de table s'est alors tourné vers moi, et m'a dit, avec un sourire angélique « J'aime que les gens soient heureux.

Je suis resté sans voix. Mais j'ai senti quelque chose se déchirer dans mon bide, un flot de sang noir. O.K., d'accord, pauvre con !

Les usagers de l'autoroute invitent au jugement. La clientèle des restaurants aussi. Idem de la masse des téléspectateurs. Et de la foule des supermarchés, etc. Jamais le verdict ne diffère. Mais qu'y faire ? Sinon les éviter, et résister. En vidant une autre bouteille. Moi non

plus, je ne déteste pas que les gens soient heureux. C'est juste que j'en ai vu trop.

Et donc, aujourd'hui, de retour sur l'hippodrome je suis allé m'asseoir à ma place habituelle. Un de mes proches voisins arborait, visière à l'envers, une casquette rouge. Une de celles que le pari mutuel distribue une fois l'an. Le Jour du Cadeau. En plus de son Programme des courses, il avait un harmonica. Dans lequel il a soudain commencé à souffler. D'évidence, il ne savait pas en jouer. Se contentant d'en faire vibrer les petits tuyaux. Ce n'était cependant pas du dodécaphonisme à la Schönberg. Au mieux, il en tirait deux, trois sons. L'essoufflement finissant par le gagner, il a préféré se rabattre sur son Programme.

Devant moi, trônait, fidèle au poste, le même trio qu'à l'ordinaire. Trois hommes, dont le premier, à peine 60 ans, ne porte, des pieds à la tête, que du marron. Toujours flanqué sur sa gauche d'un plus vieux que lui, entre cinq et six ans de mieux, mais avec des cheveux très blancs, le genre boule de neige sur cou de poulet et épaules tombantes. Lui-même côtoyant un Oriental dans les 45 ans, qui n'arrête pas de griller cigarette sur cigarette. Avant chaque course, ils discutent ferme sur qui parier. On ne s'en lasse pas tellement ils sont sensationnels, presque plus que le Hurlleur Fou dont il a déjà été question. Et je vais vous dire pourquoi. Ça fait maintenant près de deux semaines que je les serre de près. Et jusqu'ici aucun des trois n'a réussi à dénicher le moindre gagnant. Pourtant, ils ne négligent pas les petites cotes, les 2 contre

1, voire les 7 ou 8 contre 1. Depuis le jour où ils sont entrés dans ma vie, on a dû assister à 45 courses. Ce qui, multiplié par 3, donne 135 choix malheureux. Un résultat plutôt confondant, non ? Réfléchissez-y une seconde. Et supposez que chacun des trois ait choisi un chiffre entre 1 et 3 et n'en ait pas changé durant quinze jours, eh bien ils auraient obligatoirement gagné au moins une fois. Or, en papillonnant de chiffre en chiffre, sous un prétexte ou sous un autre, en usant de toute leur intelligence, de leur science infuse, ils se sont débrouillés pour perdre à chaque coup. Mais alors pourquoi reviennent-ils ? N'ont-ils pas honte d'étaler ainsi leur rare débilité ? Pas le moins du monde, car ils espèrent toujours. Et, forcément, ils finiront un jour par gagner. Gros.

Ne vous est-il pas de plus en plus facile de comprendre pourquoi, quand je ressors de l'autoroute, l'ordinateur me semble si merveilleux ? Un carré de lumière sur lequel mes mots enfin peuvent s'ébattre. Quant à mon épouse et à mes neuf chats, ils me font l'effet d'être le sel de la terre. Et ils le sont.

8.2.92 1 h 16

Que font les écrivains lorsqu'ils n'écrivent pas ? Moi, vous le savez, je hante les champs de courses. Aujourd'hui. Car autrefois je crevais de faim ou trimais pour des salaires de misère.

Je me tiens désormais à l'écart des écrivains – ou de ceux qui disent l'être. Mais entre 1970 et 1975, c'est-à-dire à compter du jour où j'ai décidé de ne me consacrer qu'à mes livres au risque d'y laisser ma peau, je les ai fréquentés – des poètes pour la plupart. POÈTES ! À leur contact, j'ai fait une curieuse découverte aucun d'entre eux n'avait de public. Sortaient-ils des plaquettes qu'ils n'en vendaient pas une seule. Donnai-ils des lectures que la salle était pratiquement vide, si l'on exceptait, les trois, six, voire neuf POÈTES de leur connaissance. N'empêche que tous logeaient dans de confortables appartements et avaient du temps libre à revendre, assez en tout cas pour squatter mon canapé et boire ma bière. Et tous, sans tarder, me firent la réputation d'être le dernier des barbares, d'organiser des fêtes scandaleusement abjectes au cours desquelles des femelles en rut se donnaient en spectacle et cassaient tout, j'étais celui qui finissait par virer ses invités par la peau du cul, celui à cause de qui la police jouait de la sirène et du bâton, celui qui, etc. Il n'y avait pas que du faux dans ces racontars. Sauf que je devais fournir à mon éditeur, ou à des rédacteurs en chef,

de quoi régler le terme et remplir le frigo, et que je n'y parvenais qu'en chiant de la prose. Alors que ces... poètes... n'écrivaient que des vers... de mirliton vaniteux... et qu'ils ne faisaient que ça, toujours fringués comme des princes, l'air prospère, et jamais en retard dès qu'il s'agissait de se vautrer chez moi en dissertant à perte de vue sur leur poésie – et leur ego. Plus d'une fois, je leur ai demandé « Les mecs, dites-moi comment vous vous débrouillez pour survivre ? » Ils ne bronchaient pas et continuaient de me sourire, de siroter ma bière et d'attendre que se pointent mes copines les tocbombes, espérant qu'ils auraient alors leur ration – de sexe, de vénération, d'aventure ou d'enfer.

Avec le temps, il m'apparut d'une manière de plus en plus claire que je devais me débarrasser de ces crapauds baveux. Je n'eus de cesse dès lors que de percer le secret de chacun d'entre eux. Le plus souvent, bien cachée dans l'arrière-fond se tenait la MÈRE. C'est elle qui prenait soin du fils génial, qui lui offrait son manger, son coucher, et ses vêtements.

Je me souviens de l'une des rares fois où je me suis retrouvé contraint d'accepter l'hospitalité de l'un de ces POÈTES. C'était une piaule d'un ennui mortel, avec jamais rien à boire. Ce jour-là, il était en train de me répéter combien lui paraissait injuste le fait de ne pas être plus largement reconnu. À l'entendre, les éditeurs, sinon le monde entier, conspiraient contre lui. Il pointa alors son doigt sur moi « Toi aussi, tu as conseillé à Martin de ne pas me publier. » Faux, objectai-je. Sur ce, il passa à tout

autre chose, sans cesser de râler et de se lamenter. Le téléphone tout à coup sonna. Il décrocha et se mit à s'exprimer d'une voie posée et lénifiante. Puis, sitôt la conversation terminée, il se tourna vers moi.

« C'était ma mère. Elle ne va pas tarder. Tu ferais mieux de vider les lieux.

— Si ça t'arrange ! Mais j'aurais aimé la rencontrer.

— Quelle idée ! C'est une horrible bonne femme. Non, vaut mieux te tirer. Maintenant. Allez ! »

Je suis entré dans l'ascenseur, les portes se sont refermées. Au rez-de-chaussée, je l'avais rayé de mes relations.

L POINTA ALORS SON DOIGT SUR MOI:
« TOI AUSSI, TU AS CONSEILLÉ À MARTIN DE
NE PAS ME PUBLIER. » FAUX, OBJECTAI-JE.
SUR CE, IL PASSA À TOUT AUTRE CHOSE, SANS
CESSER DE RÂLER ET DE SE LAMENTER.



Un autre, encore. Non seulement, sa mère raquait pour son loyer et sa bouffe, sa voiture et son assurance, mais elle lui écrivait même quelques-uns de ses poèmes merdiques. Incroyable ! Et cette farce durait depuis des années.

Celui-ci – appelons-le Fred – ne se départait jamais de son sang-froid et mangeait à sa faim. Chaque dimanche après-midi, il animait un atelier de poésie dans une église. Il ne créchait pas dans une mesure. Il était membre du parti communiste. À l'une des participantes de son atelier, une très vieille dame qui ne tarissait pas d'éloges sur sa personne, j'ai un jour demandé :

« D'après vous, comment fait Fred pour s'en sortir ?

— Oh, Fred n'aime pas qu'on en parle, c'est un garçon très secret, mais il gagne sa vie en nettoyant les camionnettes-buffets.

— Camionnettes-buffets !?

— Mais oui, vous savez bien, ces véhicules qui vendent devant les usines cafés et sandwiches à l'heure du déjeuner, ou du changement d'équipe. Eh bien, Fred se charge de leur nettoyage.

Deux années passèrent au bout desquelles j'appris, par la rumeur, que Fred possédait en réalité deux immeubles locatifs qui lui assuraient l'essentiel de ses revenus. La nuit d'après, je me soûlai et me rendis jusqu'à chez lui. Il habitait au-dessus d'un petit théâtre. Atmosphère très artiste. Je sortis de ma voiture et m'en allai tirer sa sonnette. Il fit le mort. Ça ne prit pas, je le savais là.

J'avais d'ailleurs entrevu son ombre derrière les rideaux. Revenant à ma voiture, je me mis à klaxonner en hurlant « Fred, montre-toi ! » Je jetai même contre l'une de ses fenêtres une bouteille de bière. Elle ne fit qu'y rebondir. Mais l'obligea, lui, à réagir. Il apparut sur son petit balcon et me fusilla du regard.

« Casse-toi, Bukowski !

— Descends, Fred, que je te démolisse le portrait, pourriture de capitaliste rouge. »

Il rentra à l'intérieur. Ne me restait plus qu'à l'attendre, droit sur mes jambes. Sauf qu'il ne se montra pas. Diable, et s'il était en train d'appeler les flics ? Eux et moi, on frisait la surdose relationnelle. Du coup, je remontai dans ma voiture et me rapatriai.

Suivant ! Poète, ça va de soi, il vivait près des quais. Dans une maisonnette pimpante. Il n'en foutait pas une rame. Je passais mon temps à le tarabuster « Quelle est ta combine ? Raconte-moi, d'où tu tires ton fric ? » Jusqu'au jour où il a craché le morceau « Mes parents ont du bien au soleil, et c'est moi qui collecte les loyers. Contre un salaire régulier. » Et sûrement pas misérable, me suis-je dit. N'importe, *lui* a fini par me dire la vérité.

Pas comme certains qui s'y sont toujours refusés. Tel ce rimailleur qui n'était pas sans talent, quoiqu'il le distillât au compte-gouttes. Ne croupissait pas dans un taudis, pour autant. Voyageait sans arrêt – un jour à Hawaï, un autre où bon lui semblait. De toute la bande, il était le plus insouciant. Toujours vêtu de neuf, ni tache ni faux pli, et chaussé à l'identique. Jamais mal coiffé, jamais mal rasé,

et des dents à la blancheur éblouissante. D'où mon refrain « Et si tu me filais ta recette, ma poule ? » Sans qu'il consente jamais à me répondre. Ni même à me grimacer un sourire. Motus et bouche cousue.

Et enfin, le poète-mendiant, à votre bon cœur, mes amis. J'ai écrit un poème sur lui mais ne l'ai pas publié à cause de la pitié qu'il m'inspirait. Voici ce qu'il reste de ce temps où ensemble nous mangions de la vache enragée.

Jack qui ne coupe pas ses tifs, mais qui n'oublie pas de tendre la griffe, Jack qui ne fait pas dans la nuance, et qui ne manque pas de grandiloquence, Jack qui constamment traficote, mais qui n'en cavale pas moins après les jeunottes, Jack qui se pense un génie, mais qui sur lui se vomit, Jack qui a l'éternelle cerise, mais qui conchie la divine surprise, Jack qui prend de la bouteille, et qui ne cesse de mendier son oseille, Jack qui me court sur le haricot, mais qui jamais ne mouille son tricot, Jack qui se croit tout permis, et qui ne se came pas à demi, Jack qui fabule sur le passé, et qui ne se tait jamais assez, Jack qui se prend pour un aigle, mais qui terrorise les faibles, Jack qui dans la rancœur végète, et qui s'incruste dans les cafètes, Jack qui se voudrait en haut de l'affiche, mais qui ne remue jamais ses miches, Jack qui surévalue ses capacités, et qui pleurniche sur son manque de notoriété, Jack qui n'a jamais assez de mots durs contre les autres.

Tel est Jack, vous l'avez vu hier, vous le verrez demain, et certainement encore la semaine prochaine.

Mendiant ce qui lui fait défaut, mendiant ce qui ne lui coûtera rien.

À l'affût de la gloire, de la femme et de tout ce qu'on lui donnera.

Il y a trop de Jack qui nous pourrissent la vie.

Bon, sur le chapitre des littérateurs, j'arrête, j'en ai ma claque. Tout de même, il me faut préciser qu'à vouloir vivre en poètes, et non en citoyens ordinaires, ils s'autodétruisent. Jusqu'à l'âge de 50 ans, je n'ai été qu'un prolétaire de base. Partageant l'existence des plus humbles. Jamais je ne me suis posé en poète. Mais n'attendez pas de moi que je vous dise que gagner sa vie en travaillant est la meilleure façon de vivre. La plupart du temps, c'est même horrible. Il n'empêche que vous devez vous battre pour garder un boulot dégueulasse car, dehors, ils sont des dizaines qui sont prêts à vous remplacer. Bien sûr que ça n'a pas de sens, bien sûr que j'en ai pris plein la gueule. Sauf que, voyez-vous, d'avoir été dans la mélasse m'a appris, j'en suis convaincu, à évacuer tout maniérisme de mon style. Vous devez plonger vos mains dans la merde, ne jamais cesser de le faire, et découvrir de l'intérieur ce qu'est une prison, ou un hôpital.

Vous devez connaître la faim, ne serait-ce que quatre, cinq jours d'affilée. Pareillement, vivre avec des femmes qui ont fondu les circuits vous forgera le caractère. En résumé, je pense que vous n'écrirez avec joie et liberté qu'après avoir tâté du vice. Je ne fais cette remarque de bon sens que parce que tous ces poètes que j'ai rencontrés ressemblaient à des méduses, à des monstres de flagornerie. Ils n'avaient rien à dire sinon à ratiociner sur leur dérisoire manque de résistance.

Voilà pourquoi je ne veux plus voir les POÈTES. Vous ne m'approuvez pas ?

16.3.92 Minuit 53

Ça dépasse l'entendement. Mais il n'en demeure pas moins que j'entretiens avec les écrivains du passé une complicité affective. Rien de précis ne l'étaye, l'émotion que je ressens n'appartient qu'à moi, disons que je me suis inventé des hommes qui s'accordent à mes désirs. Ainsi, quand je pense à Sherwood Anderson, je me le représente plutôt court sur pattes et légèrement voûté. Alors qu'il devait être, selon toute vraisemblance, un grand malabar. Mais je m'en moque. Je ne changerai pas d'idée là-dessus. (À propos, je n'ai jamais vu de photos de lui.) Dostoïevski ? Un barbu, à la démarche lourde, qui vous défie de ses yeux vert foncé. Quoique ça varie – un coup il est trop gros, un coup trop maigre, et puis de nouveau trop gros. C'est absurde, je vous l'accorde, mais je ne déteste pas l'absurdité. Il m'est même arrivé de croiser Dostoïevski tirant la langue après une fillette. Faulkner, lui, baigne dans une lumière crépusculaire comme il convient à un forcené à l'haleine méphitique. Dans le rôle du mouchard aviné, Gorki est parfait. Tandis que Tolstoï entre dans des rages folles à propos d'une peccadille. Et c'est toutes portes verrouillées que le camarade Hemingway fait des entrechats. Céline, bien sûr, souffre d'insomnies. Quant à E.E. Cummings, il joue comme un dieu au billard. Je pourrais continuer indéfiniment de la sorte.

Pour l'essentiel, ces visions datent de la période où j'entassais les pages en crevant la dalle, à demi fou, et incapable de m'adapter à la société. Je manquais de tout sauf de temps. Que je choisisse tel écrivain de préférence à tel autre importait peu, puisqu'ils participaient tous de la même magie. Ils rompaient avec l'ordinaire. Dès le saut du lit, il leur fallait du qui cogne dans le verre. La vie, cette saloperie ambulante, ne les avait pas ménagés. Pas un jour sans qu'ils n'aient dû, pour avancer, s'arracher du ciment encore frais. J'en avais fait mes héros. Mes pères nourriciers. En me les appropriant, j'ai réussi à survivre partout où mes pas m'ont porté. De les imaginer à mes côtés m'a davantage aidé que de les lire. Ainsi D.H. Lawrence. Quel garçon prodigieux ! Ses multiples déconvenues lui ont permis de ne jamais respecter la règle du jeu. Délicieux, délicieux ! Et Aldous Huxley... ou les mécanismes de la pensée au service du vide. Lui aussi avait tout compris, ses violentes migraines le prouvent assez.

Diabole, comme la littérature me paraissait alors... romantique !

Toutefois, musiciens et peintres ne font pas non plus dans la demi-mesure, toujours à flirter avec la folie, à se livrer à de louches et abominables activités, quitte enfin à se supprimer. Le suicide, voilà une bonne idée. Je m'y suis moi-même essayé un certain nombre de fois et, si je me suis raté, ce n'est que de peu, sans compter que de voir la mort de près ne m'a pas été inutile. À présent, j'ai presque 72 ans. Mes héros s'en sont à jamais allés, et je dois vivre

avec mon époque. Avec les nouveaux créateurs, avec les célébrités du jour. Qui me touchent si peu. Je les observe, je les écoute, et je me dis est-ce donc tout ce qu'ils ont à m'offrir ? C'est qu'ils paraissent si bien dans leur peau... certes, je vous le concède, ils s'indignent... mais, tout de même, ils respirent la QUIÉTUDE. Aucune fureur ne les habite. La rage, on ne la trouve que chez les artistes ratés qui attribuent leur échec à quelque sombre machination. Alors qu'ils ont merdé salement. Horriblement.

Je n'ai plus personne sur qui focaliser si peu que ce soit. Même s'agissant de moi, je n'y parviens pas. Autrefois, je ne faisais qu'entrer et sortir de prison, je défonçais les portes, brisais les carreaux des fenêtres, et ne dessoûlais que deux jours par mois. Alors qu'aujourd'hui je reste assis devant cet ordinateur avec la radio allumée, me berçant de musique classique. Ce soir, par exemple, je n'ai même pas bu une goutte. Je m'économise. Mais dans quel but ? Pour tenir jusqu'à 80 ou 90 ans ? S'il faut mourir, je suis prêt... mais peut-être pas cette année, d'accord ?

Il m'est impossible de vous dire pourquoi mais tout était différent par le passé. Les écrivains ressemblaient davantage à des... écrivains. On faisait ce qu'il fallait pour. Éditions Black Sun. Miss Crosby et sa revue. Ah, si je pouvais revenir, ne serait-ce qu'une fois, à cette époque ! Caresse Crosby s'appêtait à inscrire une de mes nouvelles au sommaire de *Portfolio*, et j'y voisinais avec Sartre, Henry Miller, mais oui, et aussi avec Camus, me semble-t-il. Je n'en ai plus un seul exemplaire. On m'a piqué le dernier. Mes compagnons d'ivresse ont souvent vidé ma

bibliothèque. De quoi m'inciter à la solitude la plus complète. Bof, ce voleur devait lui aussi regretter l'époque des années folles, Gertrude Stein, Picasso... James Joyce, Lawrence et toute la bande.

Je ne suis pas loin de penser que je n'ai pas atteint le but que je m'étais fixé. Comme si j'avais épuisé toutes les opportunités sans en tirer le maximum.

Dans ce fauteuil, je viens de m'allumer une cigarette, et j'écoute de la musique. Rapport à la santé, ça s'équilibre, j'espère simplement que ce qui sort de l'imprimante tient la route, voire surclasse mes écrits précédents. Car le peu que je lis de mes contemporains a un air... de déjà-vu... de leçon bien apprise. Mais qui sait si je n'ai pas ouvert trop de livres, qui sait si je ne me suis pas trop longtemps usé les yeux ? Reste que toutes ces années durant lesquelles je me suis acharné sur la page (de quoi remplir un cargo à ras bords) expliquent sans doute pourquoi je me sens capable, quand je feuillette le livre d'un autre, de pointer avec précision à quel moment il fait fausse route, ment, ou flatte son lecteur. Je peux même deviner à quoi ressemblera la phrase d'après, et de quoi sera fait le prochain paragraphe. Ce sera sans éclat, sans vivacité, sans invention. Entre ses mains, la création s'apparente à une technique, il écrit comme s'il était en train de réparer un robinet qui fuit.

Je respirais mieux lorsque je côtoyais en imagination le génie de mes écrivains de chevet, même si certains d'entre eux en étaient dépourvus.

Dans mes rêves éveillés, je voyais Gorki dans un asile de nuit, mendiant du tabac à son plus proche compagnon d'infortune. Je voyais aussi Robinson Jeffers chuchoter à l'oreille des chevaux. Je voyais encore Faulkner fixant d'un œil terne sa bouteille presque vide. Évidemment, bien sûr, c'était folie de ma part. Mais la jeunesse incite à la folie alors que la vieillesse s'y abîme.

Je dois m'adapter à ce changement de situation. Car, en cet instant précis, pour chacun de nous, l'avenir se confond avec la phrase qui n'est pas encore écrite, celle-là même qui nous fera enfin reconnaître, qui témoignera de ce que nous avons toujours cherché à dire. Fort de cet espoir, on peut ensuite dormir sur ses deux oreilles et rêver de lendemains qui chantent.

De toute évidence, nous sommes aussi bons que ces enfoirés. Et il se trouve certainement des débutants pour me faire jouer le rôle que les Sherwood et consorts ont tenu dans ma propre jeunesse. Je ne me raconte pas d'histoires, je reçois des lettres. Je les lis et je les jette. Nous voici dans les suractives années 90. N'empêche qu'il faut toujours ajouter un mot à l'autre. Toujours faire se succéder les phrases. Jusqu'à que mort s'ensuive.

Vu ? Allez, encore une cigarette. Et puis, tu iras prendre un bain et te coucher.

16.4.92 Minuit 39

Jour funeste. J'ai toujours mis à profit le trajet jusqu'à l'hippodrome pour passer en revue mes martingales. C'est que je n'en ai pas loin de sept à ma disposition. Mais, cette fois, je me suis planté sur toute la ligne. Rassurez-vous, j'ai pour principe de ne perdre ni la boule, ni mes boules avec les canassons. Le genre flambeur, très peu pour moi. Les années de misère m'ont rendu prudent. Si bien que, vu mes mises, on peut s'abstenir de tirer le canon quand je touche le bon numéro. N'empêche que, sur la durée, j'aurai eu plus de flair que de déveine, même si j'y ai perdu un-peu-beaucoup de ma précieuse vie. Car là-bas, c'est votre durée de vie qu'on assassine. Un exemple, la deuxième course d'aujourd'hui. Comme il restait trois minutes avant que les chevaux soient admis dans leurs stalles de départ, les jockeys les ont freinés dans leur ardeur. J'ai cru alors – au diable, la raison – que le temps agonisait sous mes yeux. Quand vous aurez, comme moi, dépassé les 70 balais, vous ne supporterez plus qu'on gaspille la moindre de vos secondes. Inutile de me le rappeler, je sais fort bien qu'en venant ici je me place, sans y être contraint, dans cette douloureuse situation.

À une époque, j'avais pris l'habitude de filer en Arizona pour voir courir les lévriers en nocturne. Voilà des organisateurs qui savent y faire. Le temps de se rincer la dalle que déjà une autre course démarre. Pas de

suspensions de trente minutes. Gloup, gloup, et hop, c'est reparti. On se sent bien. Dans la fraîcheur de la nuit, dans le feu de l'action. Impossible de penser qu'un connard quelconque viendra vous prendre la tête pendant que vous attendez, peinarde, la prochaine. Et quand tout se termine, vous tenez la grande forme. Ne vous reste plus qu'à vous imbiber en chicorant votre nana le reste de la nuit.

Par comparaison, les chevaux, c'est l'enfer. Je me referme sur moi. Ne jacte à personne. Vaut mieux, d'ailleurs. Certes, les employés du pari mutuel me connaissent. Faut bien qu'en me pointant à leur guichet, je remette en marche les cordes vocales. Avec les années, ils ont appris à manœuvrer le client. Ne manquent pas de doigté, pour la plupart. Le commerce des hommes les a gratifiés, selon moi, d'une certaine dose de perspicacité. Il ne leur a ainsi pas échappé que l'immense majorité de la race humaine ne saurait se comparer qu'à un conglomérat de sous-merde. N'empêche que je garde mes distances avec ces fins psychologues. D'autant qu'en ne prenant conseil que de moi-même, je finis toujours par toucher un gagnant. Aussi bien je pourrais rester chez moi et téléphoner mes paris. Une fois ma porte verrouillée, je m'amuserais à peindre ou à... ce que vous voudrez. Mais il faut que je mette le nez dehors, afin de me convaincre que presque tous les humains ne sont qu'un ramassis de tocards. Ah, s'ils avaient le désir de se corriger ! Hé, ma poule, tu vires con, ou quoi ? Sérieusement, il y a autre chose dehors – il y a que la mort m'y obsède moins, car on se sent si hébété en compagnie de ses frères bipèdes qu'on

en oublie de penser. Voilà quelques semaines, j'avais emporté avec moi un carnet de notes, histoire de jouer l'écrivain entre deux courses. Projet irréaliste. Là-bas, l'atmosphère est toujours étouffante, lugubre, comme dans un camp de concentration pour lequel on se serait, de surcroît, porté volontaire. Ce n'est que de retour à la maison que je refais mumuse avec la Grande Faucheuse. Mais juste un petit peu. Surtout pas d'excès en ce domaine. Non que la mort m'épouvante ou que j'en déplore l'inéluctabilité. Mais à trop la courtiser, on n'en retire aucun plaisir, comprenez-vous ? Alors, quand y penser ? Eh bien, pourquoi pas la nuit de mercredi prochain ? Ou pendant mon sommeil ? Et si j'attendais la gueule de bois carabinée ? Ou un accident de la route ? Quel sale boulot ! Mais faut quand même le faire. Car, une fois niée l'existence de Dieu, on peut sortir prendre l'air. Gonflé à bloc, la tête haute, prêt à affronter le monde extérieur. En définitive, ce n'est pas plus chiant que de remettre, chaque matin, ses chaussures. Mais supposons que je décède à l'improviste, je ne regretterais qu'une chose ne plus pouvoir tartiner de la copie. Car écrire vaut mieux que boire. D'ailleurs, lorsqu'on boit en écrivant, ce ne sont pas les mots mais les murs qui dansent. Au fond, peut-être que l'enfer existe ? Si oui, qu'on y réserve ma place. Et vous savez quoi ? N'y manquera aucun poète, tous liront leurs œuvres, et je serai bien forcé de leur prêter attention. Oui, je me prendrai en pleine gueule leur ostentatoire afféterie, leur surabondante autosatisfaction.

Tel sera mon enfer s'il s'en trouve un quelque part un cercle de poètes bavant à l'infini...

Toujours est-il que la journée a été particulièrement affreuse. Ma martingale, qui d'ordinaire fonctionne plutôt bien, m'a lâché. Les dieux avaient brouillé les cartes. Dénaturant la marche du temps et m'expédiant dans quelque machine à décerveler. À ceci près cependant que le temps n'est fait que pour être gaspillé. Comment d'ailleurs pourrait-il en aller autrement ? On ne roule pas toujours à tombeau ouvert. Parfois, il faut savoir freiner si l'on souhaite redémarrer. Tantôt je décroche la lune, tantôt je sombre dans un trou noir. Dites-moi, est-ce que vous avez un chat ? Voire plusieurs ? Eh bien, mes mignons, contemplez-les et voyez combien ils en écrasent. Jusqu'à vingt heures par jour. Et regardez comme ils sont beaux. Ils savent qu'il est inutile de s'exciter sur quoi que ce soit. Excepté leur gamelle. Quitte à tuer, dans l'intervalle, un plus petit que soi. Quand les forces du destin se liguent contre moi, je m'oblige à observer un chat. J'ai le choix puisque j'en héberge neuf. Il me suffit de fixer mon attention sur l'un d'entre eux plongé dans un profond sommeil, ou à demi éveillé, pour que je torde le cou à l'angoisse. L'écriture passe aussi par les chats. Elle se nourrit de notre mutuel face à face. Ils me décompressent. Sans que j'aie besoin de m'y attarder. Juste le temps d'être en mesure de rebrancher les circuits et d'emballer derechef le moteur. Je n'arrive pas à comprendre les écrivains qui décident de laisser tomber. Comment supportent-ils la vie ensuite ?

Bref, aujourd'hui, désolation et putréfaction suintaient de partout là-bas mais, sitôt franchie la porte de mon chez-moi, j'ai su que, selon toute vraisemblance, j'y retournerais le lendemain. Vous vous demandez ce qui explique cette contradiction ?

La force de l'habitude sans doute, cette routine qui guide nos pas. Un endroit où aller, un truc à faire. Le rail que nous suivons dès la naissance. Sortir de là pour entrer ici. Des fois qu'il y aurait quelque chose d'intéressant à relâcher. Le type même du rêve stérile. Il a été le mien du temps où je levais des filles dans les bars. Je me disais peut-être que *celle-ci* sera la bonne. Encore un réflexe routinier. Tenez, même pendant l'acte, je ne cessais de me répéter que je sacrifiais au train-train. Que j'exécutais le programme supposé être le mien. Mais, grotesque ou pas, fallait assurer. Et d'ailleurs, que faire d'autre ? Bon, c'est vrai, j'aurais pu dételer. Me laisser glisser sur la moquette et mettre les points sur les « i ».

TENEZ, MÊME PENDANT L'ACTE, JE NE
CESSAIS DE ME RÉPÉTER QUE JE SACRIFIAIS
AU TRAIN-TRAIN. QUE J'EXÉCUTAIS LE PRO-
GRAMME SUPPOSÉ ÊTRE LE MIEN. MAIS,
GROTESQUE OU PAS, FALLAIT ASSURER. ET
D'AILLEURS, QUE FAIRE D'AUTRE ?



« Écoute, mon chou, ça rime à quoi, toute cette singerie ? N'as-tu pas compris que la nature nous manipule ?

— Explique-toi.

— Réfléchis, trésor. Et pense à deux mouches qui baisent. T'as quand même déjà vu un truc de ce genre ?

— TOI, T'ES SIPHONNÉ MAXI ! JE ME CASSE, DUCON ! »

Attention danger ! Pousser trop loin l'autoanalyse vous condamne tôt ou tard à vous retirer de la vie active, à ne même plus bouger le petit doigt. À l'instar de ces solitaires qui s'assoient sur une colonne de pierre et qui n'en bougent plus. Mais peut-on, pour autant, les qualifier de sages ? Permettez-moi d'en douter. Certes, ils se sont débarrassés de l'évidence, mais n'est-ce pas parce qu'une force obscure les y a *contraints* ? En ce sens, ils ressemblent à la mouche qui se baiserait elle-même. Il n'existe pas de solution miracle, action et inaction s'équivalent. Aussi ne reste-t-il à l'écrivain qu'à mettre sa peau sur la table qu'importe sa façon de se mouvoir sur l'échiquier, de toute façon il finira échec et mat.

Et donc, les courses, aujourd'hui, m'ont endeuillé l'âme, me laissant un arrière-goût de cendres froides dans la bouche. Pourtant, demain, on me reverra là-bas. Je n'ai pas peur. Puisqu'au retour le vieux cul tombera en pâmoison devant son écran couvert de mots. Pour sûr que je ne quitte ma bécane que pour mieux y revenir. Qui a jamais dit le contraire ? Ainsi va la vie. N'est-ce pas ?

23.6.92 Minuit 34

Nul doute que je n'ai jamais autant et mieux écrit que ces deux dernières années. Comme si, après un demi-siècle d'intense bricolage, il avait fallu que j'approche de la fin pour me mettre réellement au travail. Et cependant cela fait maintenant deux mois que je ressens une certaine lassitude. Bien que lié à mon état physique, cet abattement mêlé de dégoût a quelque chose à voir avec l'esprit. Il se pourrait que je me sois résigné à l'inévitable déclin. Accordez-moi que c'est une pensée effroyable. Car l'idéal serait de tomber raide mort sur son clavier, et non de faner peu à peu. En 1989, j'ai triomphé de la tuberculose. Mais, rien que depuis le début de cette année, j'ai dû subir une opération de la cornée qui ne s'est pas très bien passée. Puis endurer mille maux à cause de ma jambe droite – la hanche, et le pied, toujours du même côté, ont pris le relais. Des bricoles. En comparaison de mon cancer de la peau qui a étendu son empire. À croire que la mort tenait à me faire savoir qu'elle me talonnait de près. Je suis un vioquard promis au sapin, voilà tout. Pour autant, je ne vais pas inviter la mort à sabler le champagne. Je n'en suis pas loin, mais je ne céderai pas à la tentation. Je m'accroche à ce qui me reste.

N'empêche que je n'ai pas écrit une seule ligne ces trois dernières nuits. La tête me lâcherait-elle ? Jusqu'alors, même lorsque je déprimais, les mots, impatients de

monter en ligne, continuaient de bouillonner au plus profond de moi. Je fuis la compétition littéraire. Ni la gloire, ni le fric ne m'ont tenté. Je ne cherche à exprimer que ce que je ressens, un point c'est tout. Je ne me bats que contre les mots, et je préférerais encore mourir que de me retirer du ring. Disant cela, je ne sacralise pas la littérature, j'affirme simplement qu'elle se confond avec ma vie.

Lorsque je commence à douter de mon travail, il suffit que je lise l'un de mes contemporains pour qu'aussitôt je me reproche mon inquiétude. Je ne suis en compétition qu'avec moi-même il me faut trouver le mot juste en m'efforçant d'en maîtriser l'emploi sans sacrifier le plaisir de jouer avec. Autrement, autant déclarer forfait.

Aussi, en me coupant du reste du monde, ai-je plutôt fait preuve de sagesse. Les visiteurs ne se bousculent plus chez moi. D'ailleurs, dès qu'un humain pointe son museau, mes neuf chats grimpent aux rideaux. Quant à mon épouse, elle tend de plus en plus à me ressembler. Je ne le souhaite pourtant pas. Cette manière d'être m'est naturelle. Mais ne ressemble pas à Linda. Je suis heureux quand elle prend la voiture et se rend dans quelque soirée. Après tout, j'ai bien mon putain d'hippodrome. Son grand vide sidéral m'inspire. Je ne vais aux courses que poussé par l'envie de me détruire en assistant aux premières loges à la mise à mort du temps. Là-bas, les heures passent, et je trépasse – il le faut. Le temps ne suspend son vol que lorsque je me retrouve devant mon écran. Mais sans perte il n'y a pas de gain possible. Pour deux heures de bonheur,

on doit accepter d'en massacrer dix. En revanche, faites en sorte de ne jamais sacrifier TOUTES les heures, TOUTES les années de votre vie.

Je ne suis devenu écrivain qu'en me laissant emporter par l'instinct, il m'a ouvert les yeux, il a façonné mon style, et m'a maintenu debout. N'en demeure pas moins que c'est à chacun de trouver sa voie. Sa musique. Dans mon cas, il m'a fallu passer par d'abominables muflées, à la limite du delirium tremens. Grâce à quoi, ma phrase s'est affûtée jusqu'à pouvoir déchirer la page. J'ai eu besoin de me mettre en danger. Besoin de risquer le tout pour le tout. Avec les hommes. Les femmes. Les bagnoles. Le jeu. La faim. Avec n'importe quoi. Ce n'est qu'ainsi que j'ai pu développer ma manière. Et ça m'a pris des dizaines d'années. À présent, mes besoins se sont modifiés. J'ai davantage faim de subtilité, de désinvolture. Un souffle, une ombre, un rien. Faim de mots chuchotés, de mots saisis au vol. De choses vues. Quoique je ne me refuse pas deux, trois petits verres. Ils ne m'interdisent pas de flirter avec le clair-obscur, et l'ambiguïté. Je suis désormais friand d'expériences que j'ai du mal à analyser. Je m'en délecte. Et je pousse la chansonnette différemment. Ils sont quelques-uns à l'avoir remarqué.

« Vous avez franchi une limite », me disent-ils souvent.

Je comprends leur jugement. Je le partage. Un rythme plus direct, et cependant plus fiévreux, plus inquiétant. Je suis en marche vers d'autres horizons. Ma coexistence avec la mort m'a galvanisé. Les avantages que j'en ai retirés sont énormes. Je peux enfin voir et entendre les

bruissements que ne distingue pas la jeunesse. Au pouvoir de l'immaturité a succédé le pouvoir de la plénitude. Non, je ne descends pas la pente. Hum ! hum ! Sur ce, excusez-moi, il faut que j'aille au lit, il est minuit 55. Fin de cette causerie nocturne. Riez pendant qu'il est encore temps...

24.8.92 Minuit 28

Encore une chose de faite, encore une page de tournée, voilà maintenant huit jours et huit nuits que j'ai eu 72 ans.

Toutes ces dernières semaines n'ont pas été fameuses. Elles m'ont épuisé. Au physique comme au moral. La mort se révèle inféconde. À l'exception de rôder autour de votre vieille carcasse en panne d'inspiration, elle se satisfait de neutraliser l'écran de vos rêves – un abus de confiance caractérisé.

Sur ma lèvre supérieure, ou plutôt juste en dessous, on distingue depuis peu une monstrueuse grosseur. J'ai du plomb dans l'aile. Résultat, j'ai déserté le champ de courses aujourd'hui. Préférant garder le lit. Trop vanné, trop naze. Et puis, il n'y a pas pire que la foule des parieurs du dimanche. La figure humaine me défrise. Je dois me forcer à la regarder. Elle résume si bien la vie de chacun que je m'en détourne avec horreur. Alors imaginez ce qu'il m'en aurait coûté de supporter sans écoëurement le spectacle de milliers d'entre elles. Comment n'aurais-je pas rendu tripes et boyaux ? Cohue des dimanches ! Le jour des gagne-petit. Qui hurlent et jurent. Qui perdent leur contrôle. Avant de rentrer chez eux, brisés et traînant la patte. Qu'espéraient-ils donc ?

On m'a opéré, il y a quelques mois, de la cataracte à l'œil droit. L'intervention n'a pas été aussi simple que le

laissaient entendre les bonnes âmes qui se prétendaient, pour l'avoir eux-mêmes subie, incollables sur la question. J'entends encore ma femme répéter à voix haute ce que sa mère était en train de lui raconter au téléphone « L'affaire de deux petites minutes, dis-tu ? Quoi ? Tout de suite après, tu as pu repartir au volant de ta voiture ?... » De mon côté, je tenais de la bouche d'un vieux crabe que ce n'était qu'une formalité « Le temps d'un soupir, et vous voilà replongé dans les soucis de tous les jours. » D'autres encore en parlaient avec une reconfortante désinvolture. Il s'agissait tout au plus d'une petite promenade de santé dans le parc d'à côté. Qu'il soit cependant bien établi que je ne leur avais rien demandé, c'est de leur propre initiative qu'ils ont abordé le sujet. Reste qu'à force j'ai fini par les croire. Même si, dans le secret de mon cœur, je doutais qu'un organe aussi délicat que l'œil puisse être traité comme un ongle de pied.

Après m'avoir examiné, lors de ma première visite à son cabinet, l'ophtalmo n'a pas balancé : ablation du cristallin déficient.

« D'accord, ai-je dit. Allons-y.

— Pardon ?

— Que la fête commence ! Faisons ça tout de suite.

— Pas si vite. Avant toute chose, vous devez prendre rendez-vous avec la clinique. Afin de vous soumettre à des examens préalables. Tenez, en priorité, on va vous montrer un film sur l'opération. Ce sera l'affaire d'une quinzaine de minutes environ.

— Quoi, l'opération ?

— Mais non, le film ! »

Lorsque le grand jour est arrivé, ils ont sectionné la cornée, ôté le cristallin avant de le remplacer par un cristallin artificiel. Puis ont suturé le tout. À charge pour l'œil de pouvoir s'adapter à la greffe et retrouver ses fonctions naturelles. Au bout de trois semaines, ils ont enlevé les points. Laissez-moi vous dire que, loin d'être une petite promenade de santé, ça m'a pris plus de « deux petites minutes ».

Quoi qu'il en soit, lorsque les choses se sont tassées, ma belle-mère nous a soutenu qu'elle n'avait évoqué que la phase postopératoire. Mais le vieux crabe ? À ma question « Combien de temps s'est-il écoulé entre l'opération elle-même et le moment où vous avez réellement recouvré l'usage de la vue ? », il a répondu « Au fond, je ne suis pas sûr d'avoir été opéré. »

J'y pense, peut-être ai-je attrapé cette grosseur à la lèvre en buvant dans le même bol que les chats ?

Ce soir, cependant, je sens comme qui dirait une légère amélioration. C'est que six jours par semaine sur un champ de courses vous tueraient n'importe qui. Essayez pour voir. Puis, réintégrez votre piaule et remettez-vous à votre roman.

Et si c'était la Faucheuse qui avait effleuré mes lèvres ?

L'autre jour, je me suis mis à réfléchir à un monde débarrassé de ma présence. À l'évidence, il continuerait de tourner. Sans moi. Tout à fait irréel. J'ai pensé à la benne

à ordures, elle passerait, mais ce ne serait plus moi qui descendrait les poubelles. Ou encore au journal qu'on jetterait sur le perron sans que je sois là pour ouvrir la porte et le récupérer. Insupportable. Qui pis est, à peine serais-je mort qu'on commencerait à faire grand cas de mes livres. Tous ceux qui me craignaient ou me haïssaient de mon vivant me couvriraient soudain de fleurs. On me citerait à tout propos. Clubs et associations réhabiliteraient ma mémoire. De quoi se retourner dans sa tombe. On tournerait un film sur ma vie. Dans lequel j'apparaîtrais plus téméraire et plus talentueux que je l'ai été. Trop, c'est trop. Même les dieux en auraient la nausée. La race humaine ne peut s'empêcher d'exagérer la moindre de ses composantes : ses héros comme ses ennemis et, partant de là, son importance.

Bande de lopes ! Ça, c'est la preuve que je dois vraiment aller mieux. Allez tous vous faire défoncer la pastille ! Vouais, vouais, la forme revient.

Le temps se rafraîchit. Faut que je pense à payer le gaz. Un peu de mon passé me remonte à la mémoire : dans le sud de L.A., jadis, ils ont carrément révolvérisé une femme, qu'on appelait Love, pour non-règlement de sa facture de gaz. Ça avait commencé lorsque les employés de la compagnie avaient voulu lui couper le compteur. Elle les avait repoussés. Me souviens plus très bien avec quoi. Peut-être avec une pelle. Du coup, les flicards s'étaient ramenés. Là aussi, ça se brouille un peu dans ma tête. Me semble toutefois qu'elle n'avait fait que plonger la main

dans la poche de son tablier. Aussi sec ils avaient dégainé et tiré.

Pas de panique, les mecs, je vais vous régler ce que je vous dois.

Mon roman me cause du souci. C'est l'histoire d'un détective privé. Mais parce que je le fourre sans arrêt dans des situations impossibles, je dois me creuser la tête pour l'en sortir. Même aux courses, je ne cesse d'y gamberger. D'autant plus que je sens mon éditeur dubitatif. Qui sait s'il ne se dit pas que ce n'est pas très littéraire ? Se trompe, car quoi que j'écrive, et m'efforcerais-je de rompre avec la littérature, je ne peux qu'en faire. Mon éditeur doit avoir confiance. De toute manière, refuserait-il mon polar que j'irais le proposer ailleurs. Ça devrait se vendre aussi bien que d'habitude, non parce que c'est meilleur mais parce que ce n'est pas plus mauvais et que mon public d'allumés est en manque.

Dites, peut-être qu'une bonne nuit de sommeil effacerait cette grosseur à ma lèvre ? Sinon imaginez la scène, je me penche vers l'employé du pari mutuel et mâchonne du mieux que je peux « Vingt dollars gagnant sur le 6. » Oui, vous avez raison, il fera celui qui ne voit rien et comprend tout. Ma femme, elle-même, me l'a joué ingénue « Je t'ai toujours connu avec une lèvre légèrement enflée ! »

Enfer et malédiction !

Rappelez-vous que les chats dorment vingt heures par jour. Pas étonnant qu'ils aient meilleure mine que moi.

28.8.92 Minuit 40

Notre vie est semée de milliers d'embûches que nous ne parvenons pas toujours à éviter. Seule une réaction des plus vives peut alors nous sauver la mise. Et faire en sorte que nous continuions de résister jusqu'à ce que la mort ne nous fasse plus crédit...

À l'origine, il y a cette lettre à l'en-tête d'une chaîne de télévision. Dans un style sans fioritures, son signataire – appelons-le Joe Singer – me fait part de son désir de pouvoir me rencontrer. Afin d'étudier avec moi certaines opportunités. Sur la première page, ont été scotchés deux billets de cent dollars et, sur la deuxième et dernière, un autre billet de cent. Je prends connaissance du tout alors que je roule vers le champ de courses. Et j'apprécie que les billets se détachent sans que j'aie besoin de saloper la lettre. Dans un coin, il y a un numéro de téléphone. Allons, ce Joe Singer mérite que j'en fasse l'usage qui convient dès mon retour.

Et je n'y manque pas. Joe se montre décontracté, et modeste. Il projette, m'apprend-il, de lancer une série télé dont le personnage principal, un écrivain, me ressemblerait comme deux gouttes d'eau. Un vétéran qui passerait son temps un doigt sur le clavier, un verre à la main et un œil sur la ligne d'arrivée.

« Le mieux serait qu'on se voie et qu'on en discute de vive voix.

— O.K., opine-t-il. Mais quand ?

— Après-demain soir.

— Ça baigne. À propos, devinez à qui je songe pour jouer votre rôle.

— À qui ? »

Il me balance un nom baptisons-le Harry Dane. Un acteur que j'ai toujours aimé.

« Formidable. Et merci pour les trois cents dollars.

— On voulait que vous nous preniez au sérieux.

— Vous y êtes parvenu. »

Le surlendemain, Joe Singer débarque. Il me paraît assez sympathique, pas bête du tout – le bon petit soldat. On vide quelques verres tout en blablatant sur les chevaux, la météo ou le prurigo. Mais sans jamais s'étendre sur le boulot. Aussi Linda, qui nous tient compagnie, finit-elle par s'en mêler :

« Si vous nous en disiez un peu plus sur cette série ?

— Décompresse, Linda, dis-je, faut d'abord faire connaissance... »

En vérité, j'ai l'impression que Joe Singer cherche plus ou moins à s'assurer si je suis aussi dérangé qu'on le raconte.

« Mais non, Linda a raison, fait-il en farfouillant dans son attaché-case... Je vous préviens, ce truc-là n'est qu'un brouillon qui demande à être... »

Il me tend alors quatre à cinq feuillets. Pour l'essentiel, il s'agit d'un portrait-robot du personnage central, et dans l'ensemble ça sonne assez juste. Le vieux cheval de retour vit avec une jeune pouliche fraîche émoulue de la fac qui se charge des corvées, comme de lui organiser des lectures publiques ou des conneries de ce genre.

« La chaîne tient beaucoup à ce personnage féminin. Vous vous en doutez, n'est-ce pas ?

— Dame ! »

Linda ne bronche pas.

« Je vous laisse le synopsis pour que vous l'étudiez de plus près. Vous pourrez ainsi constater qu'il y a de-ci de-là quelques points de départ, des amorces d'intrigue, chaque épisode sera traité sous un angle différent mais, bien entendu, en s'appuyant sur tel ou tel trait de votre caractère. Vous me suivez ?

— Certes ! »

Mais déjà j'appréhende la suite.

N'empêche qu'on se remet à biberonner pendant plus d'une plombe. Je me souviens mal de quoi on a parlé. De tout et de rien, je suppose. Là-dessus, on se souhaite bonne nuit et à la prochaine...

Au retour de l'hippodrome, le lendemain, je suis le conseil de Joe, j'étudie de plus près les points de départ de quelques-uns des épisodes.

1. Le goût de Hank pour le homard grillé est dénoncé par des militants des Droits du crustacé.

2. La secrétaire de Hank contrecarre son idylle avec une de ses groupies.

3. Afin de se montrer digne d'Hemingway, Hank déraille une pute dont le mac, un jockey, décide de lui rendre la monnaie de sa pièce. Mêlée générale.

4. Hank consent qu'un jeune peintre fasse son portrait, mais au cours d'une séance de pose il se souvient d'avoir, au moins une fois, fait l'amour à un mec.

5. Un ami de Hank souhaite qu'il mette de l'argent dans un projet révolutionnaire : le recyclage industriel du vomi.

Je bondis sur le téléphone.

« Putain, Joe, où avez-vous été pêcher cette expérience homosexuelle ? Jamais, je n'ai égaré ma queue, mec !

— D'accord, on tire un trait dessus.

— Y a intérêt. Pour le reste, on en reparle plus tard. »

Ça démarre bizarre, me dis-je en raccrochant.

J'appelle ensuite Harry Dane, l'acteur. On se connaît un peu, il est passé à la maison deux ou trois fois. Belle gueule

au cuir tanné et au franc-parler. Pas affecté pour deux ronds. Mon type d'homme.

« Harry, j'ai la télé sur le dos figure-toi qu'ils envisagent de tourner une série basée sur ma vie et qu'ils pensent à toi pour interpréter mon personnage. T'en as entendu parler ?

— Non.

— Ça vaudrait le coup que vous vous causiez, toi et le mec de la prod. Ce serait une manière d'éclairer le tapis.

— De quelle chaîne s'agit-il ? »

Je lui dis laquelle.

« Mais c'est de la télé commerciale, ça, avec rires préenregistrés, pages de pub et censure à la clé.

— Le mec qui m'a approché, un certain Joe Singer, m'a juré qu'on pouvait tabler sur un assez grand espace de liberté.

— Qu'il dit ! Tu verras que, pour ne pas choquer les annonceurs, ils couperont dans tout ce qui dépasse.

— Ce que j'ai d'emblée adoré dans leur projet, c'est qu'ils aient pensé à toi pour le rôle. Si t'en es d'accord, j'organise une rencontre à la maison entre Singer et toi.

— Je suis un de tes admirateurs, Hank. Aussi, crois-moi, HBO est la seule chaîne où l'on pourrait peut-être faire, toi et moi, du bon travail.

— T'as sans doute raison, mais... Fais-moi plaisir, amène-toi ici et écoute ce que ce Singer aura à dire. De plus, ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vus, pas vrai ?

— Exact. Mais dis-toi bien que je n'accepte cette petite conférence que parce qu'elle me donnera l'occasion de vous voir, Linda et toi.

— Ça, c'est sympa. Après-demain soir, ça te va ? Le temps pour moi d'arranger le coup.

— O.K. »

Je rappelle Joe Singer.

« Joe, 21 heures après-demain. Harry Dane sera des nôtres.

— Génial ! S'il le désire, je peux lui faire envoyer une limousine.

— Pas d'autre passager ?

— A priori, non, mais il se pourrait qu'un de nos directeurs...

— Hum ! faut que j'y réfléchisse. Je vous recontacte... »

« Harry, me paraissent prêts à te souffler dans le poireau, vu qu'ils envisagent de te faire prendre par une limousine.

— N'y aurait personne d'autre dedans ?

— Singer n'a pas pu me le garantir.

— Peux-tu me donner son numéro de bigo ?

— Bien sûr. »

Je le lui file.

En rentrant des courses, le jour d'après, je trouve Linda qui m'attend dans le salon.

« Harry Dane a téléphoné. Il a surtout été question du projet. Harry voulait savoir si nous avions besoin d'argent en ce moment. Je lui ai dit que non.

— Il ne s'est pas décommandé ?

— Non, il vient. »

Le lendemain, je quitte un peu plus tôt l'hippodrome. Envie et besoin de m'offrir une séance de Jacuzzi. Linda n'est pas à la maison, sans doute est-elle sortie acheter de quoi régaler nos invités. Inutile de vous le cacher plus longtemps, moi aussi, cette idée d'une série télé ne me dit rien qui vaille. Je peux l'avoir dans l'os, et plutôt deux fois qu'une. Le vieil écrivain fait une chose. Qui fait foirer la suivante. Gros rires sur la bande-son. Le vieil écrivain se soûle la gueule et oublie de se rendre à une lecture de poésie. Bon, c'est vrai, il existe une toute petite chance pour que ça tienne la route. Mais comme je ne veux pas m'occuper du scénario, le pire est à craindre. Enfin, merde, durant des dizaines d'années, j'ai écrit dans des trous à rats, dormi sur des bancs publics, hanté les bars, exercé les boulots les plus crades, sans jamais m'arrêter d'empiler les pages, et l'un dans l'autre le résultat a toujours correspondu à ce que je recherchais, à ce que je ressentais. On a fini par m'éditer, par me lire. J'aurais pu changer de manière, je m'y suis refusé. Au contraire, j'ai continué, continué, jusqu'à en perdre la raison, persuadé que je me devais de comprendre pourquoi il me fallait mener cette vie de con. Or voilà que je me prépare à négocier une série

autobiographique pour une chaîne de marchands de soupe. Me suis-je donc si durement battu pour qu'il en résulte un feuilleton grotesque dont le moindre effet comique sera souligné par une boîte à rires ? Dis, tu trembles, carcasse ?

Là-dessus, je me déshabille et j'emprunte l'escalier menant vers le Jacuzzi, et l'air libre. Ne cessant toutefois de remuer de vieux souvenirs émaillés de réflexions sur la téléche et le monde moderne. Tant et si bien que je perds bientôt toute notion de l'espace. Et que je mets un pied dans le Jacuzzi sans trop savoir ce que je fais.

Le contact de l'eau me ramène brutalement à la réalité. L'escalier ne va pas plus loin. Tout s'enchaîne alors très vite. Je n'ai d'autre planche de salut que la petite plateforme sur laquelle parfois nous nous asseyons. Du pied droit, j'essaie de m'y accrocher, mais le sol se dérobe, et je me retrouve en apesanteur au-dessus du vide.

Et je pense tu vas t'éclater la tronche sur le rebord.

Dans l'instant, je me rejette du mieux que je peux en arrière, me souciant comme d'une guigne de me sauver tout entier. Aussi ma jambe droite encaisse-t-elle de plein fouet la violence du choc, mais ce faisant je réussis à éviter que mon crâne n'aille se fracasser contre le ciment. Après quoi, je me laisse porter par l'eau bouillonnante, conscient malgré tout que ma jambe me lance affreusement. Tant pis ! Elle m'a si souvent accablé de ses humeurs changeantes qu'il fallait bien qu'elle tire un jour le gros lot ! Merde, je suis en train de disjoncter. C'est que j'aurais

pu m'assommer. Me noyer. Et Linda n'aurait pu que découvrir mon cadavre flottant entre deux eaux.

UN ÉCRIVAIN CÉLÈBRE, AUTREFOIS CHANTRE DES
BAS-FONDS ET IVROGNE CONFIRMÉ, TROUVE LA
MORT DANS SON JACUZZI.
IL VENAIT JUSTE DE SIGNER LE CONTRAT D'UNE
SÉRIE TÉLÉ BASÉE SUR SA VIE.

Ça n'aurait même pas été une fin scandaleuse. Tout au plus une petite merde qu'un dieu par mégarde aurait écrasée.

Après quelques minutes, je parviens quand même à m'extraire du Jacuzzi et à regagner sans trébucher la maison. Ce n'est pourtant pas chose facile. Chaque fois que je pose mon pied droit sur une marche, une douleur insupportable irradie le bas de ma jambe, depuis la cheville jusqu'au genou. Mais, une fois à l'intérieur, je clopine jusqu'au frigo et m'offre une bière...

Harry Dane arrive le premier. Au volant de sa voiture. On débouche une bouteille de vin et on trinque. Lorsque Joe Singer nous rejoint, on a déjà quelques verres d'avance. Je procède aux présentations. Joe expose alors le projet dans ses grandes lignes en insistant sur le rôle de Harry. Lequel fume et boit à la vitesse grand V.

« Vouais, vouais, grogne-t-il tout à coup, parlez-nous plutôt de la bande-son. Hank et moi, nous exigeons le

contrôle absolu du montage final. Car on peut craindre que vous... n'exerciez un droit de censure, n'est-ce pas ?

— Censure ? Mais quelle censure ?

— Celle de vos sponsors. Vous n'irez pas contre leurs intérêts. Ne me racontez pas que vous n'êtes pas contraints de ne pas dépasser certaines limites, hein ?

— Nous sommes totalement libres.

— Taratata !

— Les rires préenregistrés, c'est affreux, intervient Linda.

— Tu as tout à fait raison, lui dis-je.

— Faut pas me baratiner, ajoute Harry, j'ai déjà joué dans des feuilletons à la télé. C'est hyperchiant, ça prend un temps fou, pire que de tourner dans un film. Un travail de forçat ! »

Joe en reste sans voix.

On se ressert à boire. Près de deux heures s'écoulent. Durant lesquelles on se renvoie jusqu'à épuisement les mêmes arguments. Harry ne cessant de répéter qu'on ferait mieux d'aller voir du côté de HBO, rapport au fait que les rires préenregistrés le font gerber. Et Joe lui opposant inlassablement que nous ne rencontrerons aucun obstacle, que la télé commerciale constitue une formidable oasis de liberté, que les temps ont changé. De quoi se sentir un tant soit peu vaseux tout en s'ennuyant ferme. Comme parade, Harry a choisi de ne jamais laisser son verre vide. Chauffé à blanc, le voici qui entreprend de vouloir nous démontrer pourquoi cette société court à sa

perte. Il développe sa théorie en long et en large. Une construction des plus brillantes. Hélas ! quoiqu'elle ait été sur le moment convaincante, je n'en ai pas retenu un traître mot. N'importe, Harry est lancé et ne lâche plus le crachoir.

Jusqu'au moment où Joe Singer, bondissant sur ses pieds, nous apostrophe « Bordel, arrêtez, les mecs ! Tous autant que vous êtes, vous avez collaboré à des films pourris. Merde, à la télé, on a quand même réussi d'assez jolis coups ! On ne fait pas que de la merde ! Enfin quoi, le cinéma, vous en savez quelque chose, sacrifie aussi à l'universelle connerie.

Et, sur ces mots, il fonce aux toilettes.

Harry me regarde et laisse tomber :

« Arrête-moi si je me trompe, mais ce mec a lâché les amarres, non ?

— Bien vu, mon pote ! »

Je me renfile un grand verre de vin, tandis que, bien calés dans nos fauteuils, on attend la suite. Joe Singer s'éternise dans les toilettes. Quand il en ressort, Harry le prend à part. Je ne peux entendre ce qu'ils se disent. Il y a gros à parier que Harry doit le plaindre de faire un tel métier. Car, dans les minutes suivantes, Singer décide de lever le camp après avoir remballé sa marchandise dans son attaché-case. Comme il se rapproche de la porte, il se retourne vers moi :

« Je vous rappelle, soupire-t-il.

— Ça marche, Joe. »

Puis, il disparaît.

Linda, Harry et moi-même, nous continuons à nous lester la cale. Intarissable, Harry en remet une couche sur la mauvaise marche de la société, reprenant mot à mot sa brillante théorie que je ne parviens toujours pas à me rappeler. Par parenthèse, le projet de série ne fait l'objet que de rares commentaires. Quand c'est au tour de Harry de vouloir nous quitter, on ne lui cache pas que conduire dans son état nous paraît des plus dangereux. S'il le désire, il peut passer la nuit chez nous. Mais il décline notre invitation. Il se sent de taille à refaire la route. Par bonheur, il disait vrai.

Le soir d'après, Joe Singer me sonne.

« Écoutez, on n'a pas besoin de ce monsieur. Il est clair qu'il ne veut plus travailler. On va proposer le rôle à quelqu'un d'autre.

— Du calme, Joe. Une des raisons, peut-être la plus importante, pour lesquelles j'ai accroché à votre projet, tenait à la présence de Harry Dane.

— Mais non, on va trouver mieux. J'y réfléchis, et incessamment sous peu je vous envoie par courrier une liste très complète.

— Ça m'ennuie, Joe...

— Attendez de recevoir ma lettre. À propos, tenez-vous bien, j'ai abordé avec les patrons de la chaîne la question des rires préenregistrés, ils sont d'accord pour qu'on ne s'en serve pas. Ce n'est pas tout, il y a plus incroyable,

figurez-vous qu'ils sont favorables à une collaboration avec HBO. Ça m'a scié, étant donné que je travaille pour eux, et non pour HBO. Dans tous les cas, je vous envoie cette liste...

— Faites, Joe, faites... »

Une fois de plus, me revoici piégé dans une toile d'araignée. Je voudrais fuir mais ne sais comment l'annoncer à Singer. Ça me surprend, car d'ordinaire je ne manque pas de talent quand il s'agit de se débarrasser d'un gêneur. Mais peut-on, sans se sentir coupable, abandonner un pauvre bougre qui se met en quatre pour qu'aboutisse un projet ? À quoi, il faut ajouter que la perspective de voir se tourner une série dont je serais le héros flatte ma vanité. Et, en même temps, je ne suis pas sans pressentir que ça se terminera en eau de boudin. Que je n'en ressortirai pas blanc blanc.

Je reçois, dans les quarante-huit heures, les photos promises, un choix d'acteurs des plus larges, même si Singer a pris la précaution de cocher ceux qui ont sa préférence. En dessous de chacun d'entre eux figure le numéro de téléphone de leur agent. Rien qu'à la vue de ces visages, pour la plupart souriants, je me sens malade. Ils respirent la mièvrerie, la vacuité, Hollywood à la puissance mille – l'horreur dans toute sa vérité vraie. Un message lapidaire accompagne les photos :

« Je prends trois semaines de vacances. À mon retour, promis juré, j'enclenche la vitesse supérieure... »

Les photos ont eu raison de moi. Elles me brûlent les mains, je ne peux plus les regarder. Aussi je m'assieds en face de l'ordinateur et le branche.

RIEN QU'À LA VUE DE CES VISAGES,
POUR LA PLUPART SCORIFIANTS, JE ME SENS
MALADE, ILS RESPIRENT LA MIEVNERIE, LA
VACUÏTÉ, HOLLYWOOD À LA PUISSANCE
MILLE — L'HORREUR DANS TOUTE SA
VÉRITÉ VRAIE.



« J'ai bien réfléchi à votre projet et, pour être tout à fait honnête, je n'en serai pas. Je souhaite finir ma vie comme je l'ai vécue, comme je l'ai menée jusqu'ici. Vous permettre de vous y faufiler représente un trop grand danger. Je ne pourrais qu'en être démoralisé et malheureux. Ce sentiment de dépersonnalisation ne date pas d'aujourd'hui, il s'est lentement insinué en moi sans que je sois en mesure de pouvoir m'en ouvrir auprès de vous. Quand Harry Dane vous a dit votre fait l'autre soir, j'en étais ravi, car je pensais que je n'entendrais plus jamais parler de cette série. Mais voilà, vous êtes revenu à la charge en me proposant de choisir un autre acteur. Je n'en veux pas, Joe, je les hais tous. Dès le début, je n'ai pas aimé ce projet, et ma répugnance n'a fait au fil des jours qu'augmenter. Je n'ai rien contre vous, vous êtes un garçon intelligent qui souhaite revitaliser la télé par un apport de sang frais – mais ce ne saurait être le mien. Sans doute éprouverez-vous de la difficulté à comprendre le bien-fondé de mon inquiétude, mais, croyez-moi, elle est réelle, diablement réelle. Je me suis senti flatté que vous désiriez rendre accessible aux masses, comme vous dites, l'histoire de ma vie, mais, en vérité, je suis encore plus terrorisé par l'idée que vous en trahissiez le sens. Il faut que je vous laisse choir, je n'en dors plus la nuit, je ne parviens plus à aligner deux phrases, ni même à faire quoi que ce soit d'autre.

« S'il vous plaît, épargnez-moi coups de fil et lettres de relance. Ma décision est irrévocable. »

Sur le chemin de l'hippodrome, le lendemain, j'ai jeté la lettre dans une boîte. Je me suis senti renaître. Jusqu'au bout, il me faudra donc me battre pour rester libre. Sauf que je continuerai d'aller voir les chevaux courir. Contradiction ? Mais qu'y faire ? En voici d'ailleurs une autre de contradiction si je suis navré pour Joe Singer, je n'en savoure pas moins, bordel de merde, ma liberté retrouvée.

Une fois sur l'autoroute, j'ai allumé la radio et, coup de bol, je suis tombé sur du Mozart. La vie, parfois, est belle, mais que de fois cherche-t-elle à nous écraser.

30.8.92 1 h 30

Comme je m'apprête, juste après la sixième course, à descendre par l'escalator, l'un des serveurs m'aperçoit.

« Vous ne rentrez pas déjà chez vous ? me lance-t-il.

— Je m'en voudrais de vous faire cette vacherie, amigo ! »

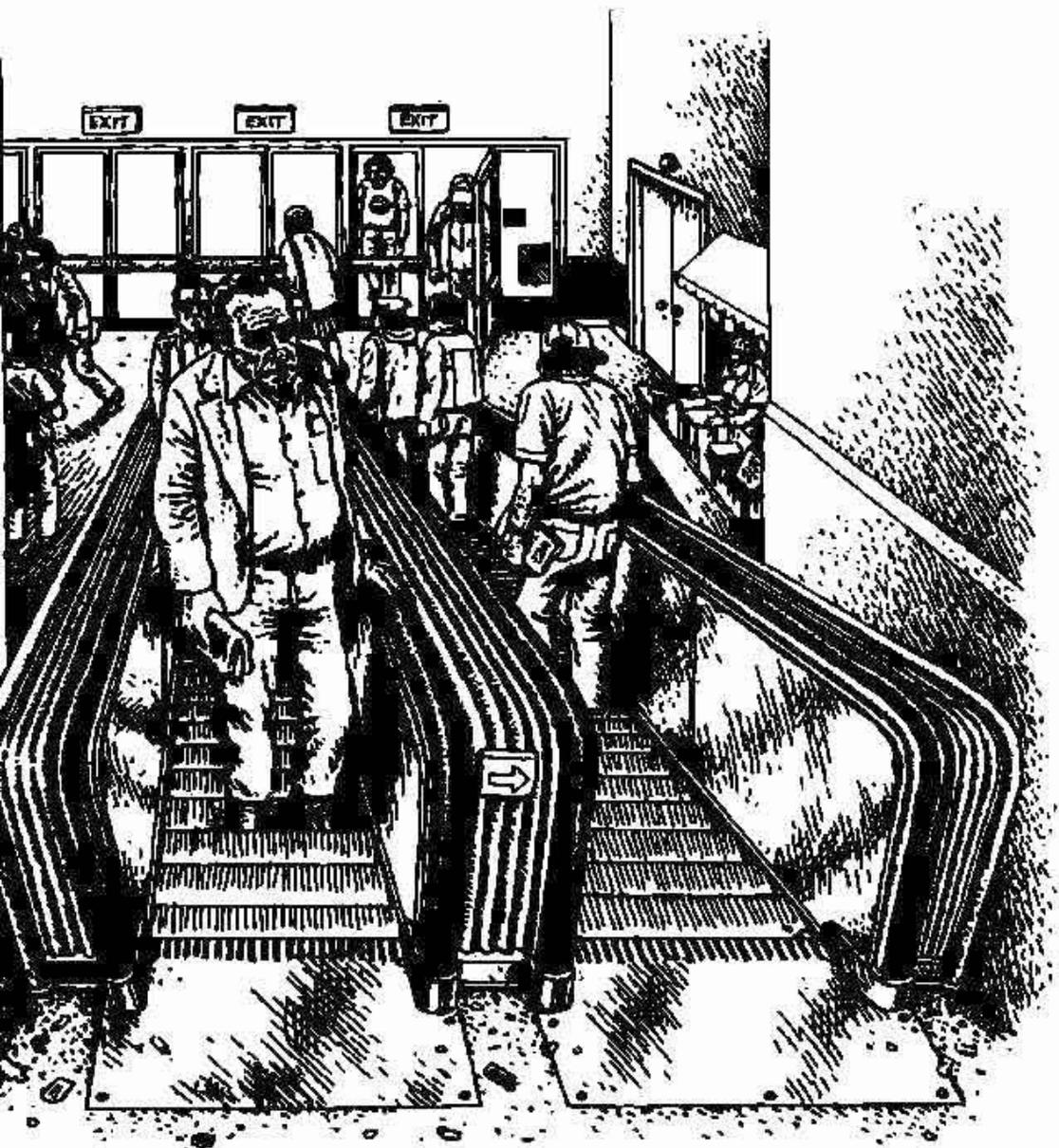
Depuis les cuisines, qui sont en bordure du champ de courses, jusqu'aux étages supérieurs, ces pauvres types doivent se charger du transport des plats, et sur leurs plateaux il y en a souvent pour lourd. Sans compter qu'ils héritent de l'addition lorsque leurs clients oublient de la régler. Et comme ils se retrouvent parfois jusqu'à quatre autour d'une table, les serveurs peuvent trimer toute une journée et en être quand même de leur poche. C'est encore pire les jours d'affluence, car ils n'ont pas quatre yeux. De plus, lorsqu'un turfiste paie ce qu'il doit, il ne laisse qu'un pourboire misérable.

Arrivé au rez-de-chaussée, je m'en vais prendre le soleil sur la terrasse. Quel bonheur de pouvoir respirer un peu d'air pur ! À bien y réfléchir, il se peut que je ne fréquente cet endroit que pour me faire bronzer l'épiderme. Tant mieux si j'en oublie mes livres en cours, il y a temps pour tout. Pour l'heure, je me laisse mollement bercer par le leitmotiv d'un article assez récent, selon lequel je serais le poète le plus vendu en Amérique, le plus influent, et le

plus copié. On se sent tout con lorsqu'on lit un tel truc. Qu'ils aillent se faire foutre ! Ne m'importe que ce qui se passera quand je me retrouverai en tête à tête avec l'ordinateur. Si je lui fais cracher du tangible, ce sera la preuve que je suis encore vivant ; sinon, toute cette pommade ne me ressuscitera pas. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Ne suis-je pas en train de penser à ce que j'écris ? Serait-ce que je me décompose ? Auparavant, je ne songeais au turbin que le nez dessus. Par chance, la sirène s'en mêle, la septième est en vue, il est donc temps que je rentre et reprenne l'escalator en sens inverse. Mais tandis que je monte, je croise un type qui me doit de l'argent. Il détourne la tête. Moi-même, je fais comme si je ne le voyais pas. Ça ne servirait d'ailleurs à rien qu'il me règle sa dette, car il me redemanderait de la fraîche d'ici la fin de la journée. Un peu plus tôt dans l'après-midi, un vieux débris m'a déjà taxé de soixante *cents*. Juste de quoi lui permettre peut-être de se ramasser deux dollars, et de l'aider à remettre en marche sa machine à rêves. Je n'en disconviens pas, un champ de courses incite au pessimisme, mais n'en va-t-il pas ainsi presque partout ? Et puis, personne ne m'interdit de m'enfermer à double tour dans mon bureau, sauf que ma femme plafonnerait assez vite de l'ego. Et finirait à l'hôpital psychiatrique. L'Amérique est la Patrie des Épouses Dépressives. Par la faute de leurs maris. Ça va de soi. Pas la peine de chercher plus loin. Inutile de s'en prendre aux oiseaux, aux chiens, aux chats, aux souris, aux vers de terre, aux araignées, aux poissons, aux n'importe quoi d'autre. L'homme est le seul

coupable. Mais lui ne peut se permettre de déprimer, sinon le bateau tout entier coulerait. Parlez d'un merdier !

MAIS TANDIS QUE JE MONTE, JE
CROISE UN TYPE QUI ME DOIT DE L'ARGENT.
IL DÉTOURNE LA TÊTE. MOI-MÊME, JE FAIS
COMME SI JE NE LE VOYAIS PAS.



Je me rassieds à ma table. Flanqués d'un garçonnet, trois parieurs occupent celle d'à côté. Chaque table est équipée d'un poste de télé, mais le seul qui HURLE est le leur. Probable que le gamin a dû exiger qu'on lui mette son feuilleton préféré, et que les adultes se sont gentiment pliés à sa volonté. Or ni il la regarde ni il l'écoute, se contentant de faire rouler sur la table un petit cylindre de papier. Jusqu'au moment où, lassé de le voir rebondir contre les tasses à café, il lui prend la fantaisie de plonger son joujou dans l'une et l'autre de ces tasses. Au moins deux d'entre elles sont encore pleines. Trop occupés à discuter canassons, les adultes ne le remarquent même pas. Dieu tout-puissant, PULVÉRISEZ cette télé ! Je pourrais certes intervenir et les prier de baisser le son. Mais ce sont des blacks qui m'accuseraient forcément de racisme. Aussi je me relève et me dirige vers l'un des guichets. La malchance s'acharnant, je choisis comme de bien entendu la mauvaise file. Celle qui n'avance pas, et ce à cause d'un pépé qui, le front collé contre la vitre, ne sait toujours pas sur quel cheval parier. Le Programme des courses étalé devant lui, un doigt sur la liste des partants, il se perd en conjectures tandis que nous faisons le pied de grue. En temps ordinaire, il doit moisir dans quelque maison de retraite ou institution similaire, et il a très certainement profité de son jour de sortie pour venir tenter sa chance aux courtines. Je n'ignore pas qu'il n'existe aucune loi qui le lui interdise ni qui lui fasse obligation de se grouiller. Mais c'est bien dommage. Mille tonnerres, si je m'écoutais, j'exploserais. Sa nuque, ses

oreilles, le col de son veston, la courbure de son dos, je commence à les connaître par cœur. Merde, voilà que les chevaux s'approchent de la ligne de départ. Chacun, du coup, y va de sa gueulante. Le pépé ne réagit pas. Enfin, il semble avoir fait son choix, sauf que de le voir sortir aussi lentement son argent nous est une torture supplémentaire. Quel interminable ralenti ! À présent, il ouvre son porte-monnaie, mais ce n'est que pour regarder dedans. Puis, il y plonge la main. Pourvu qu'il aille jusqu'au bout ! Ouf, il pose ses économies sur le comptoir, l'employé s'en empare mais ne met pas plus d'empressement à lui rendre sa monnaie. Comme vissé sur place, le pépé recompte pièces et billets avant d'examiner ses tickets, et là, contre toute attente, il se recolle à la vitre et hurle « Non, vous vous êtes trompé, celui-là de cheval, je n'en voulais pas... » Quelqu'un le traite de tous les noms. Tant qu'à faire, je préfère encore me tirer. Et donc, tandis que les chevaux attaquent la première ligne droite, le vieil écrivain franchit la porte du pipiroom.

Quand je retourne à ma table, le serveur, qui me guettait, me tend l'addition. Je paie, lui allonge vingt pour cent de pourliche et le gratifie, de surcroît, d'un grand merci.

« À demain, amigo, me dit-il.

— Qui vivra verra !

— Oh, je sais bien que je vous reverrai demain. »

On annonce déjà la course suivante. La neuvième. Comme j'ai parié par avance dessus, je peux vider les

lieux. Même que je m'en vais dix minutes avant que le départ soit donné. Je remonte dans ma voiture et traverse le parking. À proximité des feux tricolores qui règlent la sortie sur Century Boulevard, il y a foule, ambulanciers, pompiers et flics. Deux voitures se sont heurtées de plein front. La chaussée est jonchée de débris de verre, ça a dû cogner sec. Le conducteur qui sortait devait être pressé, celui qui entrait aussi. Mœurs de turfistes.

Je contourne l'obstacle et prends à gauche sur Century.

Un après-midi de plus qui s'en est allé en fumée. Demain, nous serons dimanche – l'enfer. Je roule au milieu du troupeau.

15.9.92 1 h 6

Petites considérations sur la panne d'inspiration. Point de départ : la quasi-certitude d'avoir été piqué par une araignée. Et pas qu'une fois. Trois grandes marques pourpres jalonnent mon bras gauche. En cette soirée du 9 août 1992. Aux environs de 21 heures. Quand j'appuie dessus, j'ai un peu mal. Mais autant traiter cette douleur par le mépris. Quinze minutes plus tard, je montre pourtant mes piqûres à Linda. Dans l'après-midi, elle s'était elle-même rendue en catastrophe au dispensaire le plus proche. Pour une rougeur d'origine inconnue au bas du dos. L'ennui, c'est qu'après 21 heures, il n'y a d'ouvert que le service des urgences de l'hôpital du comté. J'y suis déjà allé à la suite d'une chute, un soir d'ivresse, dans une cheminée. Non que je sois tombé directement dans les flammes, mais j'ai atterri, en caleçon, sur la plaque brûlante de l'âtre. Autrement plus grave tout de même que ces marques.

« Je vais leur paraître zinzin si je me présente aux urgences avec juste ces... Tu te rends compte que c'est bourré de gens pissant le sang, qui se sont crashés en bagnole, qu'on a poignardés ou flingués, sans compter les tentatives de suicide. De quoi aurai-je l'air avec mes trois taches rouges, hein ?

— Je n'ai pas envie de me réveiller demain matin aux côtés d'un cadavre », me répond Linda.

Je m'accorde encore quinze minutes de réflexion, puis je me lève « Eh bien, d'accord, allons-y. »

C'est d'un calme surprenant. Derrière son bureau, la réceptionniste est au téléphone. Elle parle encore longtemps avant de raccrocher.

« Oui ?

— J'ai été piqué par je ne sais quoi... Et j'aimerais qu'on m'examine. »

Je décline ensuite mon identité. Elle consulte l'ordinateur central. J'y figure, c'est dans cet hôpital qu'on avait aussi traité ma tuberculose.

On me fait entrer dans une salle de soins. Une infirmière procède aux contrôles d'usage. Tension. Température.

Arrive enfin le médecin. Il examine les marques.

« En effet, ça ressemble à une piqûre d'araignée, dit-il, d'ailleurs elles piquent toujours trois fois. »

Après m'avoir fait une injection de sérum antitétanique, on m'établit une ordonnance. Antibiotiques et Benadryl.

Il ne nous reste plus qu'à trouver une parapharmacie qui soit ouverte la nuit.

Je dois prendre le Duricef 500 à raison d'un comprimé deux fois par jour. En revanche, pour le Benadryl, les

prises sont plus rapprochées, une gélule toutes les quatre ou six heures.

J'attaque mon traitement. Advient alors ce qui devait advenir. Au bout d'une journée, je me retrouve aussi raplapla que lorsque je combattais la tuberculose à coups d'antibiotiques. Sauf qu'à l'époque, compte tenu de mon mauvais état général, j'étais à peine capable de monter et descendre l'escalier, et encore en m'accrochant à la rampe. Tandis qu'en ce mois d'août 1992, si j'ai la tête dans le coton, je ne souffre que de nausées. Le corps ne fait que vaciller, c'est l'esprit qui se dérobe. Le troisième jour, je m'installe en face de l'ordinateur afin de vérifier si je peux encore lui faire cracher un semblant de pensée. Je ne touche même pas au clavier. Ce doit être, me dis-je, le signe avant-coureur de la débâcle finale. Et en face d'un tel symptôme, on se sent impuissant. À l'âge de 72 ans, il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que je sois dépossédé de l'essentiel. À savoir ma puissance créatrice. Voilà d'ailleurs ma plus grande crainte ne plus pouvoir écrire. Non à cause d'une renommée à laquelle il me faudrait renoncer. Ni à cause du manque d'argent. Ça ne concerne que mon être profond. Je ne saurais m'habituer à l'impuissance. J'ai besoin d'un exutoire, il faut que ça bouge, je ne me sens libre qu'en comptant mes pages. À chaque fois, j'en ressors régénéré. Quel sale métier ! Le passé ne compte pas. La réputation qui s'y attache, pas davantage. Je n'ai d'autre ambition que d'ajouter des mots aux mots. Si je n'y parviens plus, alors oui, je serai mort même si, cliniquement, mon cœur continue de battre.

Durant les vingt-quatre heures suivantes, j'arrête les antibiotiques, mais je ne m'en porte pas mieux, toujours cette mélancolie. Plus aucun éclair, plus aucune allégresse, plus rien ne crève l'écran. Dommage, hein, petit frère !

Le lendemain, mon médecin traitant doit passer me voir et pouvoir me dire s'il me faut reprendre le traitement ou en changer. Quoiqu'elles aient diminué, les marques n'ont pas disparu. Bordel, à quelle sauce le Chasseur veut-il me manger ?

À propos, la nuit du 9 août, comme je repassais devant son bureau en quittant le service des urgences, la réceptionniste avait tenu à me raconter ceci :

« Vous savez qui vous me rappelez ? Certes, il était plus jeune que vous, à peine s'il avait 20 ans, mais lui aussi avait été piqué par une araignée. Devinez ce qui lui est arrivé ? Maintenant, il est paralysé depuis la taille jusqu'au...

— Allons, vous plaisantez ?

— Pas du tout ! D'ailleurs, il y a eu aussi ce...

— Désolé de vous interrompre, mais il faut que nous filions.

— Je comprends. Eh bien, bonne nuit.

— Vous pareillement. »

6.11.92 Minuit 08

Au début de la soirée, je me suis senti amer, découragé, déboussolé, rongé jusqu'à l'os. Mon grand âge n'explique pas pareille débandade même s'il en est l'une des causes. J'en rendrais plus volontiers responsable la conviction que la foule, la multitude cette Humanité avec laquelle je n'ai cessé d'entretenir des rapports conflictuels –, en un mot, la masse, s'appête à me damer le pion. Et ce sans s'être un seul instant donné la peine de changer sa manière de faire. Car la foule n'invente jamais. Et rien ne peut lui titiller l'âme. De sorte qu'elle m'aura contraint à la fuir sans relâche, mais qu'elle va quand même me passer par-dessus. S'il m'avait été donné, une seule fois, de rencontrer UN être vivant en mesure de faire ou de dire quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire, je me serais promptement rangé à ses côtés. Mais la foule ânonne et sue la bêtise. Elle n'est porteuse d'aucun espoir. Elle voit, elle entend, elle parle, elle crie, mais pour quel résultat... sinon le néant ? Elle voudrait incarner la vie alors qu'elle se recroqueville sur elle-même en s'inventant un pouvoir illusoire.

Du temps de ma jeunesse, comme j'étais constamment en chasse, je la supportais mieux. Chaque nuit, je m'en allais rôder de par la ville, curieux et avide de tout... cherchant l'aventure, m'obligeant à me battre pour ensuite repartir de plus belle... sans que m'échoie jamais le gros

lot. Je n'agissais ainsi que parce que m'échappait encore le sens profond de cette mise en scène miteuse, sa nullité crasse. Aucun ami ne m'a jamais tendu la main. Avec les femmes, je m'entêtais, du moins dans les débuts, à reporter mes espoirs sur la suivante. La vérité ne tarda cependant pas à me dessiller les yeux, il me fallut renoncer à vouloir me dégouter la Femme de mes Rêves ; qu'elle ne fût pas un cauchemar ambulante allait suffire à mon bonheur.

Je ne respirais qu'en compagnie des morts, écrivains ou musiciens. À leur contact, la solitude me pesait moins. Sauf que les livres débordant d'énergie et de mystère ne sont pas si nombreux et qu'il arrive un moment où on les a tous lus. Voilà pourquoi la musique classique aura constitué mon ultime refuge. Je passais des heures et sur ce point je n'ai pas varié l'oreille collée au poste de radio. Découvrais-je un morceau nouveau, qui témoignait de la puissance de son créateur, que j'en étais émerveillé – ce qui m'arrive encore assez souvent aujourd'hui. Tenez, tandis que j'écris ce que vous êtes en train de lire, j'écoute une pièce dont j'ignorais jusqu'alors l'existence. Je me repais de chacune de ses notes, mon être tout entier vibre à l'unisson. Quand je songe, par exemple, à ce que les siècles passés recèlent de trésors, je suis saisi d'une émotion à nulle autre pareille. Ah ! pouvoir enfin pénétrer le secret de ces âmes indomptables ! Les mots me manquent pour exprimer ma pensée, disons que la musique m'aura offert la félicité, que je m'en nourris, que j'en suis transporté, et que je lui en rends grâce à chaque

instant. Je n'ai jamais écrit une seule ligne sans que la radio ne soit allumée, la musique participe de ma création, l'oreille écoute tandis que la main peine à creuser son sillon. Un jour peut-être, quelqu'un se piquera de vouloir me démontrer pourquoi la musique classique me fait l'effet d'un Miracle permanent. Je doute qu'il y parvienne. Les prodiges ne s'expliquent pas. Mais pourquoi, oui pourquoi, les livres sont-ils dénués de ce pouvoir ? Qu'est-ce qui cloche avec les écrivains ? Pourquoi en existe-t-il si peu qui vaillent qu'on s'y arrête ?

Le rock ne me produit pas cet effet. Histoire d'être agréable à Linda, ma charmante épouse, je me suis assez récemment rendu à un concert de rock. Preuve que je suis de bonne composition, hein ? Mouais ! De toute façon, les musiciens, qui se disent mes lecteurs, nous avaient invités. On a eu droit au carré des stars. Un ancien acteur, reconverti dans la réalisation, s'est même tapé une sacrée route pour venir nous chercher au volant de sa voiture de sport. Un autre acteur l'accompagnait. Dans leur genre, ils ne manquent ni l'un ni l'autre de talent, et leur compagnie n'est pas des plus désagréables. On a dû repasser chez notre chauffeur d'un soir, il nous a présenté sa compagne, on a fait risette à leur bébé, puis on est tous montés dans une limousine. Le minibar a facilité les échanges. Le concert avait lieu au Dodger Stadium. On est arrivés en retard. Les rockers avaient déjà sorti la grosse artillerie, la sono crachait un max. 25 000 personnes. Pour vibrer, ça vibrait, mais il y manquait le souffle du génie. Honnête mais simpliste. Je veux bien croire que les paroles des

chansons déménageaient, encore aurait-il fallu que je puisse distinctement les entendre. Cela dit, il devait être question d'une Juste Cause, du Respect des Libertés, de l'Amour qui ne dure qu'un temps, etc. Les fans ne fonctionnent qu'à l'anti : antibourgeois, antiparents, antitout. Sauf qu'en dépit de leurs proclamations, un groupe qui ramasse les millions à la pelle APPARTIENT FORCÉMENT À LA BOURGEOISIE.

Juste avant le dernier morceau, le leader du groupe a réclamé le silence « Nous dédions ce concert, a-t-il alors déclaré, à Linda et Charles Bukowski. 25 000 furieux ont aussitôt applaudi comme s'ils savaient qui on était. À mourir de rire !

Tout autour de nous, ça grouillait de grosses pointures du cinoche. J'en connaissais quelques-unes. Du temps où metteurs en scène et comédiens s'invitaient chez moi, j'avais déjà du mal à les supporter. Je déteste les gens d'Hollywood, même lorsqu'ils ont adapté mes livres. Bordel, qu'est-ce que je foutais avec eux ? Je perdais la boule, ou quoi ? S'être non sans vaillance, durant soixante-douze années, battu pour le bon motif et finir en se faisant dorer la lune par ces connards, quelle dérision !

Le concert tirait à sa fin quand notre ami l'ex-acteur-metteur en scène nous a entraînés au bar des VIP. Autant dire le Saint des Saints. Waouh !

On avait le choix entre le comptoir et des tables séparées. Autour desquelles s'agglutinaient les célébrités. J'ai préféré le comptoir. Il n'y avait rien à payer. Un noir baraqué faisait office de barman. Je lui ai passé ma

commande et j'ai ajouté « Dès que j'ai fini mon verre, on sort et on se frite. »

Il a souri.

« Bukowski !

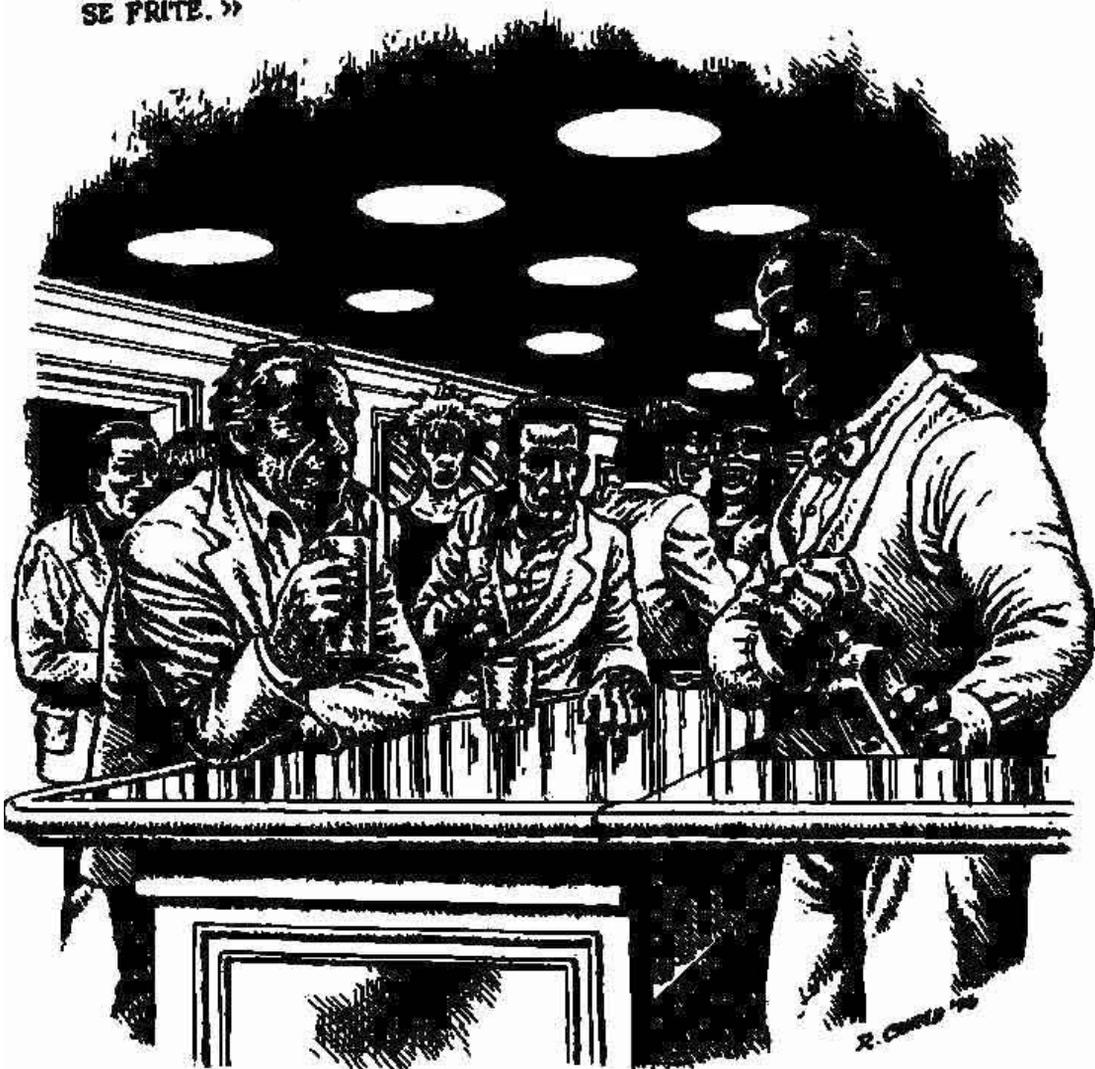
— On se connaît ?

— Je lisais votre “Chronique du vieux dégueulasse” dans *L.A. Free Press* et *Open City*.

— Alors là, vous m'en coincez une ! »

On s'est serré la main. À défaut de se casser la gueule.

JE LUI AI PASSÉ MA COMMANDE
ET J'AI AJOUTÉ : « DES QUE J'AI
FINI MON VERRE, ON SORT ET ON
SE PRITE. »



Ensuite, et bien que n'ayant rien à lui dire, Linda et moi avons été pris d'assaut par toute une foule bigarrée. Je ne m'interrompais que pour aller faire mon plein de vodka. Le barman ne mollissait pas sur les doses. Moi non plus, puisqu'il était prévu que la limousine ne repartirait pas sans nous. Alors autant en profiter, se laisser vivre en se concentrant sur la vodka que je me suis mis à descendre de plus en plus vite.

Quand le grand rocker s'est amené, j'étais ce qu'on appelle parti même si je n'avais, en apparence, pas bougé d'un pouce. Lui et moi, on s'est raconté plein de choses sans queue ni tête. Là-dessus, la fête a pris fin. Et on s'est acheminés vers la sortie. La suite, on me l'a racontée plus tard. Il paraît qu'après être, devant chez moi, descendu de la limousine, j'ai raté une marche et suis allé donner de la tête dans un tas de briques. On l'a déplacé depuis. Du sang a giclé de ma tempe droite, et je me suis salement amoché une main et le bas du dos.

De fait, je ne m'en suis rendu compte que le lendemain matin lorsque je me suis sorti du lit pour m'égoutter la nouille. Mon regard a croisé un miroir. Ça m'a rappelé les corridas de comptoir du temps jadis. Quelle bouille, putain ! Je me suis nettoyé le visage, puis j'ai nourri les neuf chats et m'en suis retourné au pieu. Linda ne paraissait pas non plus tenir la grande forme. Mais elle, elle avait eu son concert de rock.

Les jours suivants, j'ai déserté l'écran, et il m'a fallu presque autant de temps avant que je renoue avec le champ de courses.

Mieux vaut pour moi la musique classique. Certes, je me suis senti honoré, poil à la raie. Pour sûr que c'est génial que des rock stars lisent mes bouquins, mais on m'a raconté que des criminels et des cinglés en raffolent tout autant. Je me tape de qui me lit. S'il vous plaît, ne prenez pas en mauvaise part cette dernière remarque.

Il n'y a que dans ce petit bureau du premier étage que je me requinque, que mon corps vieillissant et que mon âme, qui ne l'est pas moins, se rafistolent alors que j'écoute la radio. Ici, je suis enfin à ma place. C'est comme ça. Et pas autrement.

21.2.93 Minuit 33

Comme il est tombé des cordes tout l'après-midi, sept des neuf courses ont été gagnées par des superfavoris. Une facilité que je me refuse de faire mienne en de telles circonstances. Autant laisser mollement s'écouler les heures et observer les parieurs chercher leur bonheur dans les feuilles de pronos, les conseils des chroniqueurs hippiques et le Programme officiel des courses. Beaucoup n'y ont cependant pas résisté, ils se sont rués sur les escalators, et salut la compagnie ! (La vie ayant repris son cours normal, on règle ses comptes à coups de flingue à l'heure où j'écris.) Moi-même, entre la quatrième et la cinquième, j'ai fui le club-house et suis descendu faire un tour sur le terrain. On se serait cru dans un autre monde. Peu de blancs, et davantage de pauvres, bien sûr. À moi tout seul, je faisais figure de minorité sociale. Où que j'aille, où que je me pose, la même odeur de désespoir flottait dans l'air. Ce sont des parieurs à deux dollars maxi. Pas le genre à tabler sur les outsiders. Ne misent que sur le grand favori, le couplé pépère, et ne s'enflamment que sur les reports. Ils s'imaginent pouvoir ramasser gros en jouant petit mais, résultat, ils coulent à pic. Sans bruit sous la pluie battante. Plus ça va, et plus cet endroit ressemble à une immense salle mortuaire. Il est temps que je me trouve un nouveau violon d'Ingres.

Le monde du turf a changé. Voilà quarante ans, même les perdants se fendaient la gueule. Les bars ne désemplissaient pas. C'est désormais un autre public, une autre ville, une autre société. On ne jette plus l'argent par les fenêtres, on ne plaisante plus avec l'argent, on ne croit plus aux rentrées d'argent. L'univers tout entier agonise. Dans ses vêtements usés. La bouche amère, la peau flétrie. Il faut que l'argent rapporte. Vous voulez de l'argent ? Cinq dollars de l'heure. L'argent occupe toutes les conversations. Argent des chômeurs et des travailleurs clandestins. Argent des voleurs à la tire, des cambrioleurs, argent des déshérités. Le fond de l'air est gris. Et les queues s'allongent indéfiniment. On a appris aux pauvres à piétiner sur place. Et les pauvres en perdent le goût de vivre. Sans jamais oser quitter la queue, comme s'ils attendaient que s'envolent leurs dernières illusions.

Ainsi s'en va à la dérive Hollywood Park, en plein cœur du quartier noir où les Latinos ont aussi trouvé à se loger, avec dans leur sillage une kyrielle de minorités.

Je suis remonté au club-house et me suis dirigé vers le guichet des paris rapides. J'ai misé vingt dollars sur le cheval que l'on donnait en deuxième position parmi les favoris.

« Depuis quand jouez-vous comme ça ? s'est étonné l'employé du pari mutuel.

— Comme quoi ?

— À coup sûr.

— Dorénavant, il en ira toujours ainsi », lui ai-je rétorqué.

Puis, je me suis éloigné en lui tournant le dos. Je l'ai entendu marmonner une vacherie. Sur les vioquards qui n'assument plus. Il avait dû avoir une mauvaise journée. Beaucoup d'employés du pari mutuel se laissent aller à parier. Autant que faire se peut, je change de guichet à chaque course, je me refuse à la fraternisation. À chacun son rôle. Qu'il ne se mêle pas de me juger pour avoir voulu chercher à sauver ma mise. Évidemment, dès que je prends des risques, lui et ses collègues sont prêts à m'emboîter le pas. C'est à qui dira à l'autre sur qui j'ai parié. Donc, du vent, bureaucrates de mes deux. N'ont qu'à se fier à leur jugeote. Et puis d'ailleurs, pourquoi, sous prétexte qu'on me voit ici tous les jours, devrais-je à chaque fois me comporter en joueur professionnel ? Je ne suis qu'un professionnel de l'imaginaire. Et encore, pas toujours.

J'étais en train de faire les cent pas quand ce gamin s'est précipité dans ma direction. Mais je l'avais vu venir, et je savais ce qu'il avait en tête. Il a tenté de me barrer la route.

« Excusez-moi, mais vous êtes Charles Bukowski, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde. Je m'appelle Charles Darwin », lui ai-je jeté en le contournant.

Je ne voulais pas lui parler, quoi qu'il eût à me dire.

J'ai assisté à la course, et mon cheval a fini second derrière le superfavori. Supériorité naturelle ou terrain

lourd, il n'y en avait décidément que pour les stars. Dans ces cas-là, inutile d'ailleurs de chercher le pourquoi du comment, le résultat suffit. Qu'ils aillent au diable, me suis-je dit avant de rentrer à la maison.

Linda était là. Et m'a tendu le courrier.

Les poèmes avaient été refusés par *Oxford American*. Je les ai feuilletés. Pas mauvais, presque bons, mais nullement exceptionnels. Encore une journée de foutue. Mais je suis toujours vivant. Bientôt l'an 2000, et je tiens encore la barre, sans que je sois capable de me l'expliquer.

Nous sommes ensuite ressortis dîner dans un restaurant mexicain. Autour de nous, on ne parlait que du combat de boxe prévu pour le début de soirée. Chavez contre Haugin devant 130 000 personnes à Mexico. Selon moi, Haugin n'avait aucune chance. Il a des couilles mais pas de punch, en plus il bouge mal, et son titre de champion est déjà vieux de trois ans. Chavez ne lui abandonnerait aucun round.

Le combat m'a donné raison. Chavez ne s'est même pas assis entre les rounds. À peine s'il paraissait essoufflé. Une mise à mort en bonne et due forme, nette et percutante. À chaque coup que Chavez donnait, je sursautais. Il ne frappait pas avec ses poings, mais avec un marteau de forgeron. D'ailleurs, quand il a eu marre de son adversaire, il l'a étalé en un quart de seconde.

« Quelle chérie ! me suis-je exclamé en me retournant vers Linda. Quand je pense qu'on paie pour voir un truc dont on connaît par avance le résultat, merde alors ! »

On a coupé la télé.

Demain, des Japonais doivent m'interviewer. Un de mes livres vient de paraître à Tokyo, et un autre est en passe de l'être. De quoi vais-je leur parler ? De courses de chevaux ? De la mort qui rôde dans les tribunes ? Mais peut-être m'obligeront-ils à répondre à des questions préécrites à l'avance ? Ils en ont le droit. C'est que je suis, bah, un écrivain. Tout de même, il est bizarre que chacun de nous soit censé remplir une fonction. Sans domicile fixe, tête d'affiche, folle perdue, fou à lier, etc. Reste que si sept courses sur neuf continuent à être gagnées par des superfavoris, je vais à l'évidence me recycler dans un autre passe-temps. Le jogging. Ou les musées. Ou la peinture avec les doigts. Ou les échecs. Pas de panique, mes chatons, je plaisante.

27.2.93 Minuit 56

Le capitaine est parti déjeuner et les marins se sont emparés du bateau.

Pourquoi rencontre-t-on si peu de gens passionnants ? Comment est-ce possible dès lors que nous sommes des centaines de millions ? Sommes-nous donc condamnés à souffrir, tout au long de notre vie, la compagnie de sombres brutes ? Dont la Violence semble être l'unique motivation. Comme s'ils n'étaient bons qu'à ça. Et ne pouvaient différemment s'épanouir. Mais outre qu'elles puent la merde, leurs fleurs nous pourrissent le moral. L'ennui, c'est que je dépends du bon vouloir de ces mectons. Si je désire qu'on modifie mon installation électrique, qu'on répare mon ordinateur, qu'on débouche mes toilettes, qu'on me livre une nouvelle voiture, qu'on m'arrache une dent ou qu'on me coupe un morceau d'intestin, me voici contraint d'entrer en relation avec eux. Les nécessités du quotidien font que je dois en effet me connecter avec ces jean-foutre, même s'ils m'épouvantent. Et dites-vous bien que je n'emploie ce verbe – épouvanter – que par courtoisie.

Car ils s'acharnent à vouloir nier ma faculté de jugement en essayant de m'assujettir à leur médiocrité. Par exemple, lorsque je roule en direction de l'hippodrome, je ne cesse de sauter d'une station radio à

l'autre dans l'espoir de capter un peu de musique, de la bonne évidemment. Or, à chaque fois, c'est nul, plat, lugubre, flasque, inaudible. On vend cependant certains de ces disques à des millions d'exemplaires, et leurs auteurs se vantent d'être d'authentiques Artistes. Comble de l'infamie, cette bouillie innommable est destinée aux jeunes. Ils aiment ça ? Gougnafiers, leur donneriez-vous de la viande faisandée qu'ils se jetteraient dessus ! Quels moyens ont-ils de pouvoir se faire une opinion ? D'entendre la différence ? De sentir la fausseté, le manque d'inspiration de votre camelote ?

PAR EXEMPLE, LOUSQUE JE ROULE EN DIRECTION DE L'HIPPODROME, JE NE CESSÉ DE SAUTER D'UNE STATION RADIO À L'AUTRE DANS L'ESPOIR DE CAPTER UN PEU DE MUSIQUE, DE LA BONNE ÉVIDEMMENT. OR, À CHAQUE FOIS, C'EST NUL, FLAT, LUGUBRE, FLASQUE, INAUDIBLE.



Il n'empêche que je ne me résous pas à ce que ma radio se confonde avec une boîte vide. Et que je ne cesse de changer de longueur d'ondes. Ma voiture n'a qu'un an, et déjà le vernis noir de la touche sur laquelle je m'escrime n'est plus qu'un souvenir. Aussi blanche que de l'ivoire, cette touche semble désormais me narguer.

Je sais bien, merci de me le rappeler, qu'il me reste la musique classique. Que je pourrai toujours me rabattre dessus. Et que, fidèle complice, elle m'attend. Je n'oublie pas non plus que c'est avec elle que j'ai chaque nuit rendez-vous, parfois jusqu'à quatre heures d'affilée. Toutefois, je ne serais pas hostile à une autre compagnie. Hélas ! elle s'avère introuvable. Alors qu'il y avait de la place pour elle. Ça me navre. On nous a dépossédés de tout un pan de notre esprit. Dire que l'immense majorité des vivants sera à jamais privée de bonne musique ! Pas étonnant que les visages expriment tant de résignation, pas étonnant aussi qu'ils tuent pour un oui ou pour un non, pas étonnant enfin qu'ils manquent à ce point de générosité.

Mais que puis-je y faire ? Rien.

Les films ne valent guère mieux. J'écoute et je lis les critiques. Quel grand film ! s'extasient-ils. Il m'arrive alors d'aller vérifier leurs dires. À peine la projection est-elle commencée qu'assis dans mon fauteuil, je me fais l'effet d'être le dernier des idiots pour m'être ainsi laissé rouler dans la farine. Il m'est si facile de prévoir à quoi va ressembler la séquence suivante. Et plus encore de deviner les ressorts de chaque personnage, le pourquoi de leur

comportement, la nature de leurs désirs – car ce qui compte à leurs yeux est pathétiquement puéril, grossièrement schématique. Quant aux scènes d’amour, elles m’exaspèrent par leur côté bon chic bon genre, sexuellement correct.

Trop de gens voient trop de films. Même topo pour les critiques. Quand ils prétendent avoir découvert la perle rare, ils ne le font que par comparaison avec les merdouilles qu’ils ont dû auparavant se taper. Ils ont perdu leur coup d’œil. Chaque nouveau film les enfonce un peu plus dans le brouillard. Ils n’ont plus de repères avec le quotidien, ils sont perdus, voilà tout. Ayant oublié de quoi est réellement faite l’abjection, ils ne la reconnaissent plus dans les films qu’ils encensent.

Est-ce utile que je m’appesantisse maintenant sur la télé ? Non, hein ?

En tant qu’écrivain... mais en suis-je un ? Bon, d’accord, je le suis. Donc, en tant qu’écrivain je ressens une identique insatisfaction à lire les livres des autres. À croire qu’ils ne les ont pas écrits pour me plaire. Ces types-là n’ont aucun sens de la phrase, et partant de là aucun sens narratif. Rien qu’en survolant leurs livres, je m’ennuie. Et quand j’entre pour de bon dedans, c’est pire que de l’ennui. Absence de rythme. Pas la moindre trouvaille, et donc pas la moindre originalité. Ni allégresse, ni énergie – de la cendre froide. On voit mal ce qu’ils avaient en tête. Une seule chose est certaine, ils se sont échinés sur leur copie. Aussi ne peut-on que les croire lorsqu’ils déclarent,

pour la plupart d'entre eux, que l'écriture est une longue souffrance. Mais de là à les approuver, ça jamais !

Quelquefois, lorsque ce que j'ai écrit ne m'emballé pas, j'use d'une tactique qui a fait ses preuves je renverse du vin sur les pages sorties de l'imprimante ou je m'amuse avec une allumette à faire des trous dedans.

« Hé, mec, qu'est-ce que tu FABRIQUES ? C'est quoi cette odeur de brûlé ?

— Vous inquiétez pas, mes jolies, tout va bien. »

Une fois, j'ai même foutu le feu à ma corbeille à papiers et j'ai dû la sortir en catastrophe sur mon petit balcon avant de noyer les flammes sous le flot d'une bouteille de bière.

Quand je veux recharger les accus, je ne déteste pas observer des boxeurs, voir de quelle façon ils se servent de leur gauche, enchaînent d'une droite, puis décochent un crochet du gauche auquel répondent contre fulgurant et uppercut. J'adore les voir installer progressivement leur domination, tisser leur canevas. L'art d'écrire devrait plus souvent s'inspirer de la boxe, il s'en trouverait mieux. Tu étais sur le point de prendre l'avantage mais tu as laissé filer ta chance. Tu n'as pas su capter l'instant, alors autant brûler ce que tu as écrit.

Grâce à la musique classique, aux cigares, à l'ordinateur, les mots virevoltent et font joyeusement leur percée. Si l'on y ajoute une vie de fou, on est paré pour la grande aventure.

Chaque jour, en me rendant aux courses, j'ai conscience de saloper pas mal de mon temps. Sauf qu'ensuite vient la nuit rédemptrice. Que font les autres écrivains ? Se plantent-ils devant leur miroir et examinent-ils leurs oreilles ? Sur lesquelles ensuite ils écrivent. À moins qu'ils ne le fassent sur leur mère. Ou sur le meilleur moyen de Sauver le Monde. Je n'ai rien contre, mais qu'ils le sauvent sans se croire obligés d'accoucher d'une prose aussi chiatique. Aussi faiblarde. Aussi moribonde. Stop ! Stop ! Stop ! Je suis en manque de lectures. N'y a-t-il donc rien qui vaille le coup ? Il est à craindre que non. Si vous avez une idée, mettez-moi dans la confiance. Non, n'en faites rien. Car vous m'enverriez ce que vous écrivez. Laissez tomber. Dans une poubelle, s'il vous plaît.

Voilà qui me remet en mémoire une lettre rageuse qu'un olibrius m'avait un jour expédiée, et dans laquelle il me reprochait vertement d'avoir déclaré que je n'aimais pas Shakespeare. Sous mon influence, toute une jeunesse risquait, s'en indignait-il, de ne jamais le lire. De quel droit avais-je osé exprimer une telle ineptie ? Et ainsi de suite sur plusieurs pages. Je ne lui ai jamais répondu. Eh bien, le moment est venu de le faire.

Je te pisse à la raie, branlotin ! Et tu ne sais pas la meilleure ? Je n'aime pas non plus Tolstoï.